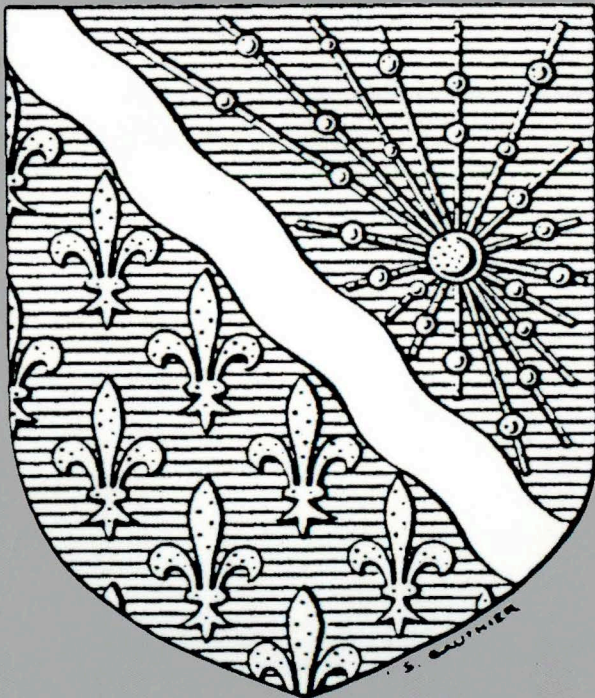


ESSONNE ET HUREPOIX

BULLETIN
de la Société historique et archéologique
de l'Essonne et du Hurepoix
N° 81 (2011)



CHAMARANDE

ESSONNE et HUREPOIX

ANNÉE 2011 – BULLETIN N° 81

TABLE DES MATIÈRES

Vie de la société	3
CAVAILLER Paulette, <i>Les appellations à Corbeil et environs du XI^e au XIV^e siècles.</i>	9
KLEIN Denys, <i>Charles Péguy en Essonne (1898-1913).</i>	41
MARTIN Michel, <i>Les métiers du cuir autour d'Étampes, du XII^e siècle à la Révolution.</i>	47
CHRIST Bernadette et Xavier, <i>La Chapelle de Varennes à Valpuiseaux.</i>	65
DAVOINE René, <i>Les Joly de Fleury à Fleury-Mérogis.</i>	73
BÉNARD Alain, <i>La pierre dressée de La Mère au Loup à Mondeville.</i>	81
OLIVE Monique, CHRISTENSEN Marianne, PIGEOT Nicole, TABORIN Yvette, <i>Le site magdalénien d'Étiolles en 2011.</i>	85
Notes archéologiques.....	131
Patrimoine architectural	135
Bibliographie.....	149
Chronique	167
Nécrologie	191

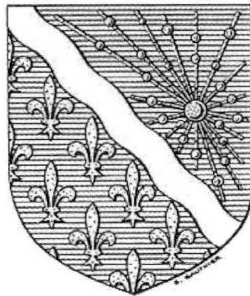
BULLETIN

N° 81 (2011)

DE LA SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DE
L'ESSONNE ET DU HUREPOIX

(Fondée en 1894)

*Publié avec le concours
de la Direction régionale des affaires culturelles de l'Île de France
(Ministère de la culture et de la communication)
et du Conseil général de l'Essonne*



CHAMARANDE

Le blason qui orne la couverture de *Essonne et Hurepoix* symbolise l'Essonne. Le projet dessiné par M^{elle} S. Gauthier a été présenté à l'assemblée départementale qui l'a approuvé le 16 décembre 1968. Il a été entériné, le 25 février 1969, par la Commission nationale d'héraldique urbaine. En voici la description : « D'azur à la bande ondulée d'argent [l'Essonne] accompagnée en chef d'un noyau atomique d'or éclatant en dix huit rais du même [le CEA de Saclay] et, en pointe, d'un semi de fleurs de lys d'or [l'Île de France] ».

Il est apparu sur la couverture en 1987, quand la Société historique et archéologique de Corbeil, d'Étampes et du Hurepoix est devenue la Société historique et archéologique de Corbeil, de l'Essonne et du Hurepoix, par décision de l'Assemblée générale extraordinaire du 27 septembre 1987, prenant en compte la réalité du département de l'Essonne qui avait été créé le 1^{er} janvier 1968, par découpage de l'ancienne Seine-et-Oise. Depuis cette date il a toujours figuré sur la page de titre du bulletin de la société. Il est réapparu sur la couverture en 2005, pour concrétiser le changement de nom de la société devenu Société historique et archéologique de l'Essonne et du Hurepoix, par décision de l'Assemblée générale extraordinaire du 22 juin 2003.

Vie de la Société

Conseil d'administration (2012)

Président d'honneur

M. l'Abbé Jean MERMINOD

Vice-président d'honneur

M. le Marquis de GANAY

Bureau

Président

M. Alain DEVANLAY

Vice-présidents

M. Jacques GÉLIS

M. Serge BIANCHI

Secrétaire générale

M. Jean-Claude DELEPINE

Secrétaire général adjoint

M. Alain SENÉE

Trésorier

M. Jacques MACÉ

Membre

Mme Paulette CAVAILLER

Membres du Conseil

Mme Anne d'ANDURAIN

M. Michel ARRAMBOURG

M. Dominique BASSIÈRE

M. Alain BÉNARD

M. Jean-Jacques IMMEL

M. Denys KLEIN

Mme Nicole LEMAITRE

M. François PETIT

Mme Yvette TABORIN

Nouveaux membres inscrits en 2011

CHLOE – Ass. historique Orsay – c/o Pierre Cathala 10 rue de Montlhéry,
91400 ORSAY

CHOLLET Monique – 3 rue des Jonquilles, 91330 RIS-ORANGIS

LEBOFF Michel – 12 allée des Jasmins, 91350 GRIGNY

LUKIC Arlette – 1 rue du Débarcadère, 93500 PANTIN

PASTY Ghislaine – 29 rue de la Messe, 91940 DANNEMOIS

TOMASINI Françoise – 1 rue du Bas Cot, 91590 LA FERTÉ-ALAIS

VALOIS Laurent – 5 rue du 6 septembre 1914, 89100 SENS

**Assemblée générale pour 2010
et sortie de printemps à Saint-Sulpice-de-Favières**

La Société historique et archéologique de l'Essonne et du Hurepoix a tenu son Assemblée générale pour la clôture de l'exercice 2010, en présence d'une cinquantaine de personnes, le samedi 25 juin 2011, à Saint-Sulpice de Favières

Le président déclare l'Assemblée générale ouverte à 9 h.

Ayant donné la liste des membres lui ayant fait part de leurs regrets de ne pouvoir être présents, il présente le rapport moral et rappelle les activités de notre Société depuis la dernière assemblée générale tenue le 12 juin 2010, à Saint-Escobille. La promenade d'automne, du dimanche 26 septembre 2010, était consacrée au **Stampien**. (Les comptes-rendus de ces deux manifestations ont été publiés dans le précédent bulletin.)

Nos publications

Le numéro 79 de notre bulletin, pour l'année 2009, a été distribué en octobre 2010. Outre les rubriques habituelles (Notes archéologiques, Patrimoine architectural, Bibliographie, Chronique et le compte rendu des fouilles d'Étiolles en 2009), il comportait quatre articles originaux (dont celui d'Odile Nave consacré au Domaine de Bierville et à Marc Sangnier qui occupait 45 pages). Ce numéro totalisait 232 pages pour un coût de 5487 €, hors mise sous pli et affranchissement, soit un coût à la page de 23 €. À ce propos, Alain Devanlay précise que coût baisse régulièrement (30 € en 2005, 27 € en 2006, 26 € en 2007 et 24 € en 2009) et il note que la maîtrise des frais de publication est indispensable pour faire face à la diminution du

montant des subventions accordées par le Conseil général depuis trois ans (demandé : 3000 €, reçu : 2000 €).

Le numéro 80, pour l'année 2010, en cours de réalisation, sera distribué à l'automne 2011. En plus des rubriques habituelles, et de quatre articles issus de la sortie de Saint-Escobille, il comportera quatre ou cinq articles originaux.

Le financement de notre bulletin annuel repose principalement sur les cotisations des membres et les subventions « régulières » du CG91 et de la DRAC-IdF. Mais il reste chaque année un reliquat qui, cumulé, constitue nos réserves

	coût impression et expédition du n° annuel	supplément		Cotisation			subvention		Ventes	marge
				€	Subvention	supplément				
2000	12661		M	7437	15	6550		416	1742	
2001	18896		M	6708	15	6250		110	-5928	
2002	9204		M	5672	15	6250		303	3021	
2003	12253		M	6044	15	6150		167	108	
2004	13888		M	4887	15	6350		826	464	
2005	11652	Duval	LJ	4773	15	7150	800	463	1071	
2006	8410	Tables	LJ	4985	16	4715		75	1365	
2007	5945		LJ	5864	16	3850		175	3944	
2008	11689	UTLe	LJ	5297	17	5650	3158	182	2598	
2009	6792		LJ	4448	17	3650		692	2498	
2010	13047	A&A	LJ	4965	17	3600	4250	2056	1824	

M=Maury
LJ=LouisJean
=abonnement

Ces réserves, après déduction des diverses dépenses de fonctionnement nous permettent de financer un programme de publications complémentaires qui font l'objet de demandes de subventions spécifiques.

Ceci concerne, en premier lieu, la série de nos *Mémoires et Documents*, dont le tome XX, dédié à la publication des actes de la journée d'études internationale consacrée au thème *Art et Architecture à Étampes au Moyen Âge*, paru en mai 2010, présente un bilan financier très satisfaisant. En effet, les ventes réalisées (participants, bibliothèque universitaires et à Étampes), totalisées au 31 décembre 2010, permettent de couvrir plus de 60 % de l'investissement de la SHAEH qui a représenté 40 % du coût total (ayant bénéficié de subventions spécifiques à la hauteur de 60 %). Avant la prise en compte des ventes réalisées en 2011, le coût de cette opération pour notre société n'est que de 1 030 €.

Nous avons aussi pu expédier aux membres (hors doublons) les Actes des 4^e Rencontres des Sociétés historiques et archéologiques de

l'Essonne, organisée, à l'initiative de Jacques Gélis, par la Société d'histoire locale de Montgeron (SHLM), en 2006. Cette publication a été cofinancée par le Comité de recherche de l'histoire des révolutions en Essonne (CRHRE), Etampes-Histoire, la Société d'histoire locale de Montgeron et la SHAEH qui a participé pour un tiers (1 100 €) au coût de fabrication auquel il faut ajouter 800 € de frais d'expédition.

Notre programme comprend trois projets en cours de réalisation : un *Inventaire des Mégalithes de l'Essonne* réalisé par Alain Bénard, à l'image de celui qu'il a réalisé pour la Seine-et-Marne, et deux autres ouvrages, *Vin, vignes et vigneron en Essonne* et *L'Essonne, berceau de l'aviation*, sur lesquels travaillent deux groupes de recherche composés d'"étudiants" de l'Université du Temps libre de l'Essonne avec qui nous avons coédité l'*Histoire de l'enseignement en Essonne sous l'ancien régime*, paru en 2008.

Nos membres

Alain Devanlay fait ensuite le point des adhésions à fin 2010 où la Société comptait 300 membres (8 nouveaux), dont 210 à titre individuel, 67 institutionnels (15 bibliothèques et librairies, 17 services d'archives ou d'archéologie et musées, 8 municipalités, 27 associations d'histoire locale) et 23 gratuits. Ce chiffre est à comparer aux 298 membres de fin 2009 ... et aux 516 de 2000.

Les archives de la Société, et le don du numéro de 1910 que nous devons à nos amis Bernadette et Xavier Christ de Valpuiseaux, nous indiquent qu'il y a un siècle, notre société comptait 268 membres dont 5 députés ou sénateurs, 16 ecclésiastiques (dont l'évêque du diocèse), de nombreux propriétaires et châtelains, quelques banquiers, François Coppée (membre de l'Académie française) et Camille Flammarion.

Le prochain bulletin comportera, également, la liste des membres de la Société (au 30 juin 2011) que nous publions tous les cinq ans. La dernière, du 30 juin 2006, comptait 342 noms, la différence résulte de 20 démissions, 38 radiations (pour non règlement de deux années de cotisations) et 13 décès que ne compensent pas les 29 nouveaux membres (dont 3 gratuits)

À ce jour nous avons enregistré 2 nouvelles adhésions et, après l'envoi de l'appel/rappel du 20/05/2010, nous enregistrons un taux de ré-adhésion de 61 %. Soit 148 membres ayant réglé la cotisation 2011 et 125 membres en attente dont 16 qui en sont encore à 2009 (ils étaient 31 au 31/12/2010) et qui feront l'objet d'une relance personnalisée avec l'envoi du prochain bulletin. Cette technique semble efficace puisque sur les 40 membres qui avaient deux ans de retard au 31/12/2009, nous en avons récupéré 35 et supprimé 5 au 31/12/2010

Soumis au vote, le rapport moral est approuvé à l'unanimité.

Dans une seconde partie, le **rapport financier** est distribué aux participants et commenté.

RECETTES

au 01/01/10	18 717,34
Intérêts Livret A 2009	216,98
Intérêts créditeurs	77,76
Cotisations	4 965,00
Subventions	6 350,00
Ventes	720,15
Sorties	2 100,00
	<hr/>
	33 147,23

DEPENSES

Cotisations	110,00
Assurances	98,93
Frais bancaires	206,56
Frais de bureau	985,59
Publications	13 063,64
Sorties	1 843,00
	<hr/>
	16 307,72

RESULTAT

16 839,51

TRESORERIE

Livret A	11 538,28
CC	1 641,87
La Poste	3 659,36
	<hr/>
	16 839,51

Au 25 juin 2011, nous avons 20 419 € en caisse et nous pouvons espérer recevoir la subvention de la DRAC-IdF (1 500 €) et celle de La Forêt-Sainte-Croix (150 €) et 1 800 € de cotisations, plus quelques ventes d'exemplaires anciens, soit un total proche de 24 000 € dont il faut déduire 7 000 € pour le prochain numéro du bulletin et 600 € de divers. Il restera donc un "trésor de guerre" 16 400 € de pour compléter les subventions envisageables pour le financement de notre programme de publications supplémentaires.

Soumis au vote le rapport financier est approuvé à l'unanimité et quitus est donné au trésorier.

En complément du rapport financier, le président rappelle que l'AG de juin 2010 a décidé une augmentation de la cotisation annuelle qui est maintenant fixé à 18 €. L'Assemblée générale a, également, retenu de procéder à une nouvelle hausse en 2013.

L'ordre du jour étant épuisé, le président lève la séance à 10 h 30.

Avant le déjeuner servi dans le jardin ensoleillé de La Remise, grâce à l'intervention de Pierre Le Floch', maire de Saint-Sulpice de Favières, et

de Daniel Rondeleux, président de l'Association pour le rayonnement de l'église Saint-Sulpice, les participants ont eu la chance de participer, sous la conduite amicale et éclairée d'Antoine Madelénat, collaborateur de Dominique Larpin, architecte en chef des Bâtiments de France, en charge de la restauration de l'édifice (un budget d'un million d'euro pour une commune de 325 habitants...), à la visite détaillée de l'église Saint-Sulpice, « la plus grande église de village de France », comme le pensait Prosper Mérimée, nommé Inspecteur général des Monuments Historiques en 1834, le premier du genre, et qui la fit classer en 1840.

L'après-midi a été consacrée à la découverte de l'Arboretum du domaine de Segrez.

Le fief de Segrais appartenait au président Lamoignon, seigneur de Saint-Sulpice, quand, en 1733, il le céda à un fermier général qui y fit construire un château, Quinze en plus tard, il le loua, à vie, au marquis d'Argenson, ministre de Louis XV, qui y mourut en 1757. Mis sous séquestre pendant la Révolution, le domaine sera revendu plusieurs fois et agrandi. En 1856, le domaine est acheté par Alphonse Lavallée, cofondateur de l'École centrale des arts et manufactures. Son fils, Alphonse II, passionné de botanique, transforme, à partir de 1858, les 26 hectares du parc en un véritable musée horticole en y acclimatant plus de 6 500 espèces de plantes venant des quatre coins du monde. Un siècle plus tard, la famille Picard récupère ce domaine qui a subi les affres du temps et des guerres et c'est, à partir de 1975, que Franklin Picard, qui y a passé son enfance, s'attelle à recréer l'arboretum qui redevient ce gigantesque et étonnant herbier de ligneux, soigneusement entretenu depuis par Mireille et Jean-Christophe Picard, les propriétaires.

Promenade d'automne à Chamarande

Elle a été consacrée à une conférence, donnée le 1^{er} octobre 2011, dans la salle « Roland Pierre » du domaine, par notre collègue Jean-Jacques Immel qui a traité de *L'architecture religieuse de l'Essonne, une mémoire collective*.

En s'appuyant sur la projection d'une riche iconographie, allant de la période préromane au XVI^e siècle, il nous a proposé d'acquérir les bases d'une méthodologie pratique permettant de décrire un édifice religieux à travers son architecture, son archéologie monumentale et la mise en œuvre de ses matériaux, avec la maîtrise des principaux termes du vocabulaire de l'architecture.

Cette conférence a été suivie, avec une grande attention, par soixante dix membres.

Les appellations à Corbeil et environs du XI^e au XIV^e siècles

Paulette CAVAILLER

10, boulevard Aristide Briand 91450 Soisy-sur-Seine

Le cartulaire de la collégiale Saint-Spire de Corbeil¹ nous fournit, pour la période comprise entre 1071 et 1327, des centaines de noms et prénoms qui permettent de confirmer et d'affiner des constatations déjà faites sur ce sujet².

Les prénoms

Les nobles

Nous avons relevé tous les personnages nobles qui figurent dans le cartulaire. Outre l'étude de leurs prénoms, leur liste peut apporter des éléments utiles aux historiens locaux qui ne disposent pas de très nombreuses sources pour ces temps reculés³.

Pour le XI^e s. et la première moitié du XII^e s., seuls 11 seigneurs apparaissent, dont 7 appartiennent aux grandes familles de Corbeil : comtes, vicomtes, chevaliers du Donjon. Ils se nomment : Baudoin, Bouchard, Eudes, Ferry, Guillaume, Guy, Jean, Paulin, Renaud et Vulgrain.

Pour la seconde partie du XII^e s., 23 personnages de Corbeil et environs portent 17 prénoms dont 9 sont nouveaux : Albert, Galeran,

1. Publié par E. COÛARD-LUYS. Rambouillet, impr. Douchin, 1882, in-8°, 230 p. Les références (**Réf.**) du tableau y renvoient.

2. Voir surtout : Michel MARTIN et Dominique BASSIÈRE, « Les prénoms entre Paris et Orléans, de Charlemagne à François I^{er} » dans *Paris et Île-de-France, Mémoires*, t. 58, 2007, p. 129-188.

3. Nous avons retenu comme nobles les personnages dits « miles » ou « dominus » ainsi que ceux dont le rôle ne peut être que seigneurial.

Geoffroy, Hugues, Jadon, Louis, Payen, Pierre et Robert⁴. 3 femmes sont citées : Alix, Aveline et Marie.

De 1201 à 1250, 84 seigneurs possessionnés en Essonne et dans les départements voisins, surtout en Seine-et-Marne, portent 42 prénoms (fréquence 50 %) où dominent les traditionnels Guillaume (10), Jean (9) et Renaud (4), où subsistent quelques Pierre et Robert mais où surviennent 4 Adam, 3 Philippe, 1 Foulques, 4 Gilbert et 3 Thibaut. Parmi les 10 dames nommées, on retrouve des Aveline (2) et apparaissent 2 Isabelle et 3 Mathilde.

Pour la fin du XIII^e siècle, 72 seigneurs dont 9 femmes portent 41 prénoms soit un plus grand choix (fréquence 56 %). Guillaume, Renaud et surtout Jean (10) restent en grande faveur. Albert, Philippe, Pierre, Thibaut et Thierry ont chacun 3 représentants. Nouveaux sont les Simon (3). À noter : 2 Isabelle et 2 Marguerite.

Nobles classés par fiefs

Fiefs	Communes	Prénoms	Dates	Réf.
Balizy	Épinay-sur-Orge et Longjumeau	Eudes	1211	140
Ballancourt	Ballancourt-sur-Essonne	Ermanjart, neveu de Renaud du Saussay Maître Jean	Milieu XIII ^e <i>id</i>	157 144, 167
Barres (Les) ⁵	Oissery (SM)	Guillaume III	1207	60
		Guillaume IV, son fils	1234	73, 170
		Marie	1239	85
Baulne	Baulne	Gui, miles	1207 1234	60, 74
Beaumarchais	Vert-le-Grand	Marie ⁶ , veuve de Jean de Chambly	1326	189, 195 203 109
Borne [Bonne ?]	Chamarande	Bertaud ⁷ , ép. d'Aveline	1259	111
Boucornu	Lisses	Jean, écuyer, croisé, fils d'Aveline	1248	94
Borroï [Bourron ?]	Bourron-Marlotte (S-et-M)	Girard, chanoine	1287	175
		Renaud, écuyer ⁸	1257	102

4. Ils figurent parmi les prénoms les plus utilisés dans l'aristocratie locale. Voir Nicolas CIVEL, *La fleur de France : les seigneurs d'Île-de-France au XII^e siècle*. Turnhout, Brepols, 2006, in-8°, p. 159-165.

5. Sur cette riche et glorieuse famille, Voir. G. ESTOURNET, « La Ferté-Alais » dans BSHACEH, 1944, p. 33-118 (p. 75-92).

6. Possède la seigneurie du Val Cocatrix à Saint-Germain-lès-Corbeil et une rente sur l'arche et prévôté de Corbeil.

7. Seigneur dominant de terres à Longpont et Montlhéry.

8. A des biens à Montaquoy (Soisy-sur-École).

Fiefs	Communes	Prénoms	Dates	Réf.
Bourron	<i>id.</i>	Ferri dit Villain ⁹ , écuyer, époux de Perronelle Bateste	1326	186 203
Brétigny	Brétigny-sur-Orge	Jean ¹⁰	1211	61
Chambly	Chambly (Oise) ?	Jean ¹¹ , époux de Marie de Beaumarchais, père d'Eustache	1326 1327	189 193
Champcueil	Champcueil	Gilbert	v. 1200	170
		Guillaume, clerc, frère de Gilbert de Dumo, miles	1241	86-87
Champrosay	Draveil	Thibaut	1228	68-69
Chanteloup	Moissy-Cramayel (S-et-M)	Philippe	1239-1242	84, 89
		Pierre ¹²	1256	134
Chauffour	Chauffour-lès-Étréchy ?	Bouchard, miles, époux de Maria ¹³	1257	102
Corbeil ¹⁴		Aymond, comte	X ^e s.	157
		Bouchard, comte	1071	1, 2, 3, 17
		Eudes, vicomte	1071	4, 18
		Guillaume, vicomte cité en	1325	195, 196, 199
		Baudoin du Donjon	1071	4, 16-18
		Ferry du Donjon, sénéchal	fin XI ^e s.	16, 18, 152
		Jean, abbé de St-Spire	1071	2, 3, 16, 18
		Vulgrain, frère de l'abbé Jean	1071	4
		Alix, fille de Baudoin de Beauvais et d'Aveline	v. 1175	156
		Pierre du Donjon, miles, époux de Marguerite	1232 1252	70, 71, 75 114, 154
		Renaud du Donjon, archidiacre d'Orléans, fils de Pierre	1232	71
		Baudoin du Donjon, époux d'Isabelle	1234	74
		Baudoin VII du Donjon	1250-2	100, 113, 142
		Simon	1256	130
		Alix	1256-61	71, 131-2
		Renaud dit Mignon, évêque. de Paris, fils d'Alix	1260 1268	27 158, 171

9. Possède une rente sur Moret-sur-Loing (S.-et-M.)

10. Seigneur dominant de Liers à Sainte-Geneviève-des-Bois.

11. Voir LEBEUF, *Histoire... de Paris, 1883-1893*, t. IV, p. 97.

12. Un Pierre de Chanteloup possède un moulin à Corbeil, vers 1161. Voir LEBEUF, *op. cit.*, t. IV, p. 312

13. Ils ont des biens à Montaquoy (Soisy-sur-École).

14. Sur les comtes, vicomtes et châtelains, voir DEPOIN (Joseph), dans *Bulletins de la SHAEH*, 1899, p.1-71 et 159-165 ; 1900, p. 141 et 1904, p. 122-135. Sur d'autres familles de Corbeil, voir Barres Nagis (fiefs) et familles Briart et Polin.

Fiefs	Communes	Prénoms	Dates	Réf.
		Philippe Mignon, frère de Renaud, évêque	milieu XIII ^e s.	153, 171
Coudray ¹⁵ (de) [Lisiard]	Briis-sous-Forges	Aubert	1252, 1256	114, 132
		Guillaume ¹⁶	1211	140
Cramayel	Moissy-Cramayel (S-et-M)	Fery	1252	117
		Renaud, chanoine ¹⁷	1198	57, 70-75
		Renaud, dominus	1252	117, 142, 165
		Robert, miles	début XIII ^e s.	151, 152
		Thierry, miles, dit Bovis, père de Robert	début XIII ^e	151, 152
Dumo	Saint-Germain- lès-Corbeil ?	Philippe	1228	68
		Gilbert, miles, frère de Guillaume de Champcueil	1241	87
Escorcy	Saint-Vrain	Jean, écuyer, époux de Pétronille ¹⁸	1259	109-110
		Jean Roussel, écuyer, époux d'Agnès ¹⁸	1259	109-110
Évry	Évry-en-Brie (S-et-M)	Perrot, écuyer, frère de Renaud, neveu de Simon	1259	110
		Renaud, miles	1199	59
		Renaud, écuyer	1259	110
		Simon, écuyer, neveu de Jean Polins de Varennes ¹⁹	1259	110
La Ferté	La Ferté-Alais	Étienne	1252	114, 125
		Guillaume	1071	4
		Guy	1207	60
		Robert	1252	114
Forges (des)	Nandy (S-et-M)	André, miles ²⁰ , époux de Jeanne	1226 1237	67-68 139-140
		Barthélemy	1252	126
		Gilbert ²⁰ , écuyer	1226 1237	67-68 139-140
		Pierre, fils de Renart	1252	128
Fourcherolles	Palaiseau	Galeran	1211	140
Froit mantel = Fromenteau	Juvisy-sur-Orge	Renaud	1211	140
Garencières	Garencières (Yvelines)	Philippe, écuyer, époux d'Isabelle du Plessis ²¹	1233 1237 1245	72 79-80 92

15. Voir LEBEUF, t. IV, p. 240

16. Suzerain de Liers à Sainte-Geneviève-des-Bois.

17. A légué le 1/5 de sa fortune (assez considérable) à St-Spire. Semble apparenté à la famille du Donjon qui approuve son legs.

18. Possèdent des biens à Guiperreux (Longpont).

19. *Idem* ainsi qu'à Montlhéry.

20. Seigneurs de Saintry (S-et-M).

21. Ils ont des biens à Bondoufle.

Fiefs	Communes	Prénoms	Dates	Réf.
Gallande	Réau (S et M)	Bertier ²²	1252	122
		« domina » ²²	1259	136
Grès ²³	Gretz (S et M)	Eudes, chapelain et procureur de St-Spire	v. 1326	190
		Jean, chevecier de St-Spire	1252	21-24
Guillerville	Linas	Guillaume ²⁴ , neveu d'André d'Ormoys	1200	138-9
Jouy	Jouy-en-Josas ? (Yvelines)	Ferry, miles ²⁵ , époux de Mathilde	1237	79-80
		Philippe, dominus ²⁶	1256	132
Leudeville		Pierre ²⁷	1191, 1199	10, 11, 12
		Robert ²⁷	1252	119
		Turion (Landry) ²⁷	av. 1252	119, 124
Liers	Sainte-Genève-des-Bois	Foulques, miles	1211	140
Limeil	Limeil-Brévannes (Vde M)	J., dominus	1327	203
Lisses		André	1252	116
		Hugues	1252	116, 124
		Philippe, miles	1259	155-156
Lorrez	Lorrez-le-Bocage (S-et-M)	Guillaume	av. 1258	167
Lugny	Moissy-Cramayel (S et M)	Eudes, miles	milieu XIII ^e s.	151 162
Luteaux (Lutot)	Vert-Saint-Denis (S-et-M)	Thierry	1259	161
Mainpincien	Andrezel (S-et-M)	Gilbert, bailli du roi	1211	61
Mauny	Limoges-Fourches (S-et-M)	Eudes	1190	55
Melun (S-et-M)		Louis, vicomte, suzerain de Payen de Soisy	1190	54-56
Menecy		Étienne	1252	128
		Nicolas, dominus	1256	136
Moissy	Moissy-Cramayel (S-et-M)	Girard, miles ²⁸	1219	65-66
		Hugues	1219	65-66
		Jean	1252	120
Montfleur	Saint-Julien (Jura) ?	Monseigneur Jean, chapelain	1287	175
Monthéry		Gui	1071	3

22. A des biens à Vert-Saint-Denis.

23. Famille issue des comtes de Corbeil.

24. Il a une vigne à Cossigny (c^{ne} de Brétigny-sur-Orge). V. LEBEUF, IV, p. 104.

25. Seigneur des Vaux à Essonnes et seigneur en partie de Bondoufle.

26. Possède des maisons à Corbeil, hors du cloître.

27. Ils sont tous les trois censitaires de Saint-Spire pour leur terre de Leudeville.

28. Il est seigneur dominant de Moissy.

Fiefs	Communes	Prénoms	Dates	Réf.
Mont-Saint-Pierre	Melun (S-et-M)	Albert, dominus ²⁹	av. 1185	54
		Albert	1252	126
Moret (S-et-M)		Adam, clerc ³⁰	milieu XIII ^e s.	94-96 156
		Étienne, dominus ³⁰	1252	113
		Henri ³⁰	1252	117
		Thibaut, miles ³⁰ , époux de Mathilde	1241-3	88, 90
Morsang	Morsang-sur-Seine	Jean, prêtre	1226	67-68
Mory	Saint-Pierre-du-Perray	Ernaud, prêtre, dominus	1198-1256	57, 134, 144, 163
Moullignon	Saint-Fargeau (S-et-M)	Ferry	1200	138-139
		Robert, frère de Ferry	1200	138-139
Nagis	Corbeil-Essonnes	Aubert [Obert]	1252	120-123
		Guillaume, chanoine d'Auxerre ³¹	1234	76
		Hugues	1252	113
		Thibaut	1252	114
		Erambourg, sœur de Guillaume	1234	76
Nandy (SM)		Jean	1226	67-68
Noisement	Nandy (S-et-M)	Adam, miles, époux de Pétronille	1226	67-68
		Isabelle, veuve de Ligier, mère de Guillaume	1257	103-104
Norville (La)		Marguerite, veuve de Renaud du Plessis, mère de Jean, Isabelle et Laetitia	1245	92
Ormoy		André, miles	1252	115, 151
		Étienne	1252	126
		Jean, dominus	1252, 1256	114, 131
		Richard, chapelain	XIII ^e	149
		Robert	XIII ^e	156
Paroy (S-et-M ?)		Denis, chevalier, bailli de Sens	av. 1287	174
		Isabelle	1256	196
Plessis (du)	Courcouronnes	Guillaume, époux d'Aveline	1239, 42	84, 90
		Renaud ³² , père de Jean, Laetitia et Isabelle de Garencières	1233	72, 79-80
Prunay	Prunay-sur-Essonnes	Guillaume ³³	1252	113, 121, 123, 124
		Robert, chanoine, doyen de Sens	milieu XIII ^e	153

29. Il est propriétaire à Soisy-sur-École.

30. Tous les quatre sont propriétaires à Corbeil.

31. Il était fils d'Émeline de Drancy, veuve de Philippe de Garges. Voir LEBEUF, II, p. 254-255.

32. Il était prévôt de Corbeil en 1239.

33. Possède de nombreux biens à Corbeil. Est-il apparenté à Gui de Prunay, époux d'Hélisent, fille de Jean II du Donjon ? V. DEPOIN, *op. cit.*, dans BSHACEH, 1899, p. 33.

Fiefs	Communes	Prénoms	Dates	Réf.
Richebourg relève de Montlhéry	?	Herbert	1252	117
Saint- Germain-sur- École (S-M)		Guillaume, miles, père de Gilles, écuyer	1258	106-107
Saint-Gratien	Val d'Oise ?	Guillaume, miles	1257	102
Saint-Vrain		Thomas, miles, seigneur en partie de Lardy	1245	92
Samoreau (Samosello)	Samoreau (S-et-M)	Guillaume, clerc ³⁴	1233, 1244	73, 91
Saussay (du)	Ballancourt-sur- Essonne	Renaud, oncle de Jean de Ballancourt	milieu XIII ^e	144, 167
Savigny	Savigny-le- Temple (S-et-M)	Guillaume, chevecier	XIII ^e	155
		Milon ³⁵ , époux d'Émeline	1237	139
Soisy	Soisy-sur-École	Payen, miles, époux de Marie	1190, 92 1196	7, 55 159
		Payen Biseau, miles, époux de Doeline	av. 1258	154, 164
Tournel	?	Adam, chanoine	XIII ^e	162
		Gilles, dominus ³⁶ , époux de Mathilde	XIII ^e	144, 158
Valenton (VdeM)		Pierre, époux de Laetitia du Plessis	1245	93
Videlles		Étienne ³⁷	1259	109
		Thibaud ³⁷ , dominus, prêtre, frère de Jean	1259	109
Vignos = Vigneaux ?	?	Galeran	fin XII ^e	59
Yerres		Pierre ³⁸ , prêtre	1198	57, 58, 161

34. Possède des droits seigneuriaux à Cesson, Savigny-le-Temple et Seine-Port.

35. Seigneur en partie de Saintry.

36. Oncle d'Henri Clément, seigneur du Mez et maréchal. Voir CIVEL, *op. cit.*, p. 134.

37. Apparentés aux Escorcy.

38. À cette époque, les seigneurs d'Yerres étaient issus des Donjon, de Corbeil.

Nobles ne portant pas le nom d'un fief

Noms	Prénoms	Dates	Réf.
Bateste	Guillaume, écuyer, fils de Pierre	1326	183
	Pierre, miles du roi	1305	181
	Pierre, écuyer, frère de Guillaume	1326	183
	Pernelle, file de Pierre, épouse de Ferry de Bourron	1326	186-9
Briard ³⁹	Ferry	1190	55, 125, 166
	Geoffroy, frère de Ferry	1190	55
	Hugues	XIII ^e	117, 160-1
	Jean, miles, seigneur de Villiers, époux de Marguerite	1237	78
	Jean dit « Moustier », miles, seigneur du Vieux Corbeil	1239	144
	Joubert, chanoine, parent de Guillaume de Lorrez	milieu XIII ^e	167
	Thibaut, miles, époux de Marie	1250	98-99
Briseboc	Durand, époux d'Érembourg de Nagis	1234	76
Buinelle ⁴⁰	Hugues, chanoine	1180-98	59, 160, 16
	Thibaut, dominus	1252	122
Champagne	Pierre, chanoine de Champeaux, suzerain de Renard d'Écharcon	1249	97
	Simon ?	1256	134
Clément ⁴¹	Hugues, abbé de Saint-Spire, doyen du chapitre de Notre-Dame de Paris	1191-1215	6, 10-12, 19, 24, 26, 41, 43, 45 à 48, 50, 56, 149
	Eudes, son frère, vice-abbé de St-Spire, futur abbé de St-Denis (?)	1196	45
Cornu ⁴²	Renaud	1112	51
Galeran	Thierry ⁴³	av. 1234	76, 124
Gontier	Jean, dominus	1258-9	148, 169
Héron	Adam ⁴⁴ , bailli du roi	début XIII ^e	61, 121
Jadon	Jadon, miles	XII ^e	58, 119
Lachaine	« domina » de Cathena ⁴⁵	XIII ^e	164

39. Sur cette riche famille, voir : ESTOURNET (G.), « Les Briard de Villiers-le-Châtel », dans *BSHACEH*, 1946, p. 52-99, et « Fouilles et trouvailles » dans *idem*, 1967, p. 147 [sceau d'Eudes Briard].

40. Voir LEBEUF, *op. cit.*, t. IV, p. 300 et t. V, p. 166.

41. Cette puissante famille a donné trois maréchaux et des seigneurs du Mez-le-Maréchal. Voir : CIVEL, *op. cit.*, p. 133-136, 139, 274, 413.

42. Probablement de la riche famille des seigneurs de Salins (SM). Voir : Paul QUESVERS, « Notes sur les Cornu » dans *BSA de Seine-et-Marne*, t. X, 1894, p. 37-98.

43. Petit-fils de Galeran Payen, châtelain d'Orsay, il fut un proche conseiller de Louis VI qui l'enrichit considérablement.

44. Fut-il seigneur d'Étiolles comme son descendant homonyme mort en 1324, enterré dans l'église ?

45. Un Jean de La Chaîne est abbé de Saint-Pierre de Montlhéry au milieu du XIII^e siècle. Voir LEBEUF, *op. cit.*, t. IV, p. 111-112.

L'huilier	dominus Renaudus Olearius, prêtre	1252	116, 167-8
	Jean, son fils	XIII ^e	167-8
Paste	dominus Guillaume ⁴⁶	1252	118
Paulin ou Polin ⁴⁷	Baudoin	XIII ^e	163
	Jean Polins de Varennes ⁴⁸ , écuyer, oncle de Simon d'Évry-en-Brie, de Perrot et Renaud, écuyers	1259	111
	Paulin, chevalier de Corbeil, seigneur de Baulne	1112	51
	Robert, fils de Paulin	1190	55
Paumier	Étienne le Paumier, miles	1211	140
Trousseau	Jean, chanoine de Notre-Dame de Paris et de Saint-Spire de Corbeil ⁴⁹	1239-42	84, 89

Les roturiers

a – À Corbeil

Pour le XI^e siècle, nous ne disposons que de deux actes, dont un vidimus, datables des années 1071 et 1093, qui nous fournissent les prénoms de 7 nobles, 28 religieux et 26 autres, probablement laïcs. On constate tout de suite que les prénoms des nobles sont peu utilisés par les roturiers : aucun Baudoin, aucun Bouchard, aucun Ferry, aucun Vulgrain. Seuls 6 d'entre eux sont prénommés Eudes, Guillaume, Guy, Hamon, Jean et Renaud. Encore sont-ce des ecclésiastiques et des témoins d'un acte important concernant l'abbé de Saint-Spire. Ils peuvent être issus de familles nobles.

Pour désigner nos 54 non-nobles, on trouve 46 prénoms, soit une fréquence de 85 %, c'est dire la diversité des appellations, d'autant plus nécessaire qu'on ne trouve qu'un surnom à cette période.

Sur ces 46 prénoms, 36 sont d'origine germanique. Les autres sont empruntés à l'héritage gréco-latin et chrétien (Adam, Hamon, Eustache, Hélié, Jean, Martin, Milon, Pierre et Sevin) et se répartissent à peu près à égalité entre religieux et laïcs.

Pour la première moitié du XII^e s., les actes sont encore peu nombreux : 5 seulement, dont un seul nous fournit de nombreux témoins, soit 22 individus dont 2 seulement sont pourvus d'un surnom. 15 religieux et 7 laïcs se partagent 21 prénoms, ce qui montre que la diversité des appellations persiste (fréquence 95 %), mais on constate aussi un important renouvellement : plus de la moitié des

46. Cette famille posséda Le Plessis au Plessis-Pâté. Voir LEBEUF, *op. cit.*, t. VII.

47. Famille très présente à Corbeil où elle possède, entre autres, une maison dans le cloître.

48. Seigneur en second de biens à Guiperreux.

49. Il obtient, en 1240, le droit de nommer les maîtres.

prénoms sont nouveaux par rapport au demi-siècle passé et 15 des 45 prénoms anciens disparaissent. Les prénoms « nobles » restent méconnus du peuple (un seul cas d'Anseau, Baudoin, Godefroy et Henri). Enfin, la proportion de prénoms germaniques, toujours forte, a légèrement baissé (de 78,2 % à 71,5 %).

Entre 1151 et 1200, nous disposons de 24 actes dont 8 sont approuvés par de nombreux signataires majoritairement ecclésiastiques. S'y ajoutent quelques legs consignés dans l'obituaire et aisément datables. Nous recensons 57 personnages dont – pour la première fois – 2 femmes (Alix et Ève), 10 laïcs et 45 religieux. Ces 57 individus se partagent 31 prénoms (fréquence 54 %), soit un resserrement important peut-être justifié par l'apparition de 13 noms (soit 23 %). En outre, 14 prénoms masculins nouveaux sont à signaler. Les prénoms « nobles » sont moins rares : Anseau, Eudes, Guy (1 cas), Jean et Renaud (2 cas), Gautier (3 cas). Quant aux prénoms germaniques, leur diminution s'accroît (63 % au lieu de 71,5 %). Le prénom Pierre est le plus apprécié (7 cas).

De 1201 à 1250, le nombre d'actes augmente considérablement (61) mais beaucoup d'entre eux sont scellés et fournissent peu de témoins. Seuls figurent vendeurs, donateurs, acheteurs et bénéficiaires. Beaucoup sont des nobles et des étrangers à Corbeil dont nous ne tenons pas compte ici. Par contre, l'obituaire rédigé en 1258-1259 comporte 138 donations faites pour la plupart à cette époque⁵⁰. Il nous donne quantité de personnages riches et influents. Nous relevons 118 individus dont plus de 57 % portent un nom (le double de la période précédente). Avec 12 femmes et 52 religieux, ils se partagent 64 prénoms (fréquence 54 %, sans changement). 27 prénoms nouveaux apparaissent, parmi lesquels 10 féminins. La proportion des prénoms germaniques reste à peu près stable (61,7 %). Si les Guillaume (5 cas), les Pierre et les Robert (6 cas) sont toujours appréciés, les Jean (9 cas) gagnent beaucoup de terrain, mode comparable à celle constatée chez les nobles.

Pour la seconde partie du XIII^e s., le nombre d'actes du cartulaire est seulement de 15, surtout des actes de dons et ventes qui fournissent peu de noms mais les relevés de cens de 1252 à 1259 et l'obituaire permettent de recenser 133 personnages dont 105 (79 %) portent un nom, soit une progression régulière depuis 1150 (23 %, 57 %, 79 %). 14 femmes, 26 religieux et 93 laïcs se partagent 65 prénoms (fréquence 48 %), soit une variété d'autant plus faible que l'emploi du nom se généralise. Les prénoms latins et chrétiens arrivent à égalité avec les

50. Parmi les obits les plus anciens, ne subsistent, dans ce document, que ceux de quelques grandes figures. Les autres sont assez facilement datables. Ceux qui ne le sont pas sont rattachés à cette période.

vieux prénoms d'origine germanique qui, curieusement, restent préférés dans les familles de religieux. Les prénoms les plus répandus sont Guillaume (5 cas), Pierre (8 cas) et Jean (17 cas) qui est porté par 16 % des laïcs et seulement 7 % des clercs. À noter aussi, la mode des Pétronille⁵¹ (3 sur 14) et la presque exclusivité des prénoms féminins chrétiens.

Pour le XIV^e s., seuls 16 actes compris entre 1305 et 1327 figurent dans le cartulaire et, comme la majorité d'entre eux sont des règlements internes concernant surtout des nobles, ils ne fournissent que 12 roturiers. Il n'est donc possible que d'en tirer quelques remarques : tous portent un nom et se partagent 9 prénoms parmi lesquels Jean, Nicolas et Pierre paraissent deux fois.

Il est intéressant de constater que les prénoms des rois contemporains semblent « interdits » au peuple : aucun Louis et seulement 2 Philippe à la fin du XIII^e s. Plus étonnante encore, l'influence quasi nulle des saints locaux et titulaires d'églises ou de maisons religieuses. De même, les douze chapelles de Saint-Spire n'ont pas servi de modèles aux parents et parrains : aucun Blaise, aucun Denis, aucun Germain, un seul Barthélemy et Gilles, 2 Clément, 3 Martin, 6 Nicolas. Seuls Pierre (24 cas) et Jean (31 cas) ont du succès, surtout à partir de la fin du XIII^e s., mais il s'agit d'une mode générale dans la région.

Il en est de même pour la littérature contemporaine : ni la *Chanson de Roland* et autres chansons de geste, ni les romans bretons, ni les romans d'aventure, ni les prénoms mystiques, ni le Cycle de la croisade, ni même les écrits populaire comme le *Roman de Renart* ou les fabliaux, ni le *Roman de la rose* ne font fleurir les Roland, Olivier, Alexandre, Arthur, Marc, Tristan ou Lancelot... Si Raoul (7 cas de la fin du XII^e s. à la fin du XIII^e s.) et Geoffroy (5 cas au XIII^e s.) font exception, il est difficile d'y voir l'influence de Raoul de Cambrai et de Geoffroy de Villehardoin⁵² !

Les prénoms à Corbeil du XI^e aux XIV^e s.⁵³

Prénoms	Fin XI ^e	1101-1150	1151-1200	1201-1250	1251-1300	XIV ^e
Adam	1	1	1	1 2	4	
Adeline					1	
Agnès					1	
Albert, Aubert			1			1
Albin					1	
Alix			1			
André				1		

51. Mode répandue dans toute l'Île-de-France dès le XII^e s. Voir Nicolas CIVEL, *op. cit.*, p. 165.

52. Voir MARTIN et BASSIÈRE, *op. cit.*, p. 144-157.

53. Les chiffres à gauche dans les colonnes recensent les prénoms seuls. Ceux de droite, les prénoms accompagnés d'un nom.

Prénoms	Fin XI ^e	1101-1150	1151-1200	1201-1250	1251-1300	XIV ^e
Anquetin					2	
Anseau		1	1	2	1	1
Araldus	1					
Arnoul	1			1	1	1
Aymeri (Hemery)			1	1		
Barthelemy		1				
Baudoin		1			1	1
Bernard	1					
Bernier		1				
Beroud					1	
Bertaud				1	1	1
Bertrand				1		
Bourgeois			1	1		
Brice						1
Childeric	1					
Clément		1				1
Colin						1
Dodon	1					
Doeline					1	
Dreux	1	1		2		3
Durand	1	1			1	
Ebrard, Evrard			1	1	1	
Erambourg					2	1
Ermenoud				1		
Étienne		1	1	1	3	1
Eudes	1		1		1	1
Eustache	1				1	
Ève			1			
Exupère					1	
Floria						1
Frambert	1					
Frédéric		1				
Gacelin						1
Garin			3			
Garnier		1				1
Gaubert					1	
Gaudry	1					
Gautier	1	1	3	2	1	1
Geoffroy	2	1		1	1	2
Gerard, Girard	1		1			1
Germond		1				
Gervais					1	
Geubert						1
Gilbert	1			1		2
Gilles					1	
Godefroy	1	1				
Goderan				1		
Gontier	1			1		

Prénoms	Fin XI ^e	1101-1150	1151-1200	1201-1250	1251-1300	XIV ^e		
Guérin						1		
Guibert			3	1	1	1		
Guillaume	1	1	3	3	2	5		
Guy	1			1	2			
Guyart					1			
Haganon ? (Haganus)	1							
Hamon	1			1		1		
Hélye	1				1			
Henri	1	1				2	1	
Herbert	1	1		2				
Hersende					1			
Hervé			2		1			
Hilcherius	1							
Hilduin	1							
Hodierne, Odierne					1	1		
Hondearde, Hodéarde				1	1			
Hubert						2		
Hugues			2	3	3	2		
Hunoud					1			
Ingebert	1							
Ingenoul	1							
Isabelle					1	1		
Jacqueline					1	1		
Jadon	1							
Jaïe, juif						1		
Jean	1		2	3	6	17	2	
Jeubert					1			
Jocelin			1					
Julienne						1		
Lancelin	1							
Landry		2	1	1		1		
Laurent			2		2	1		
Marguerite						1		
Marie					1	1		
Martin	1					2		
Mathieu					2	1		
Maugrin			1					
Michel						1		
Milesende				1				
Milon	2							
Morard	2							
Nantier	2							
Nicolas					1	1	2	2
Ogier					1			
Osmon					1			
Oudry						1		
Ozanne						1	1	
Payen			1	1	2			

Prénoms	Fin XI ^e	1101-1150	1151-1200	1201-1250	1251-1300	XIV ^e			
Pétronille						3			
Philippe						2			
Pierre	1		4	3	2	4	8	2	
Raimbaud	1					1	1		
Raoul			2		2	1		2	
Renard			1						
Renaud	1		2		1	3		4	
Richard	1					1	2		
Richer	1				1	1			
Robert	3		1	1	4	2	1	6	1
Roger					1		1	1	
Rolle								1	
Sevin	2				1			1	
Simon		2			1	1		3	
Thibaut	1		2		2			3	
Thierry	2	1	1		2		1	2	
Thomas						1		1	
Yves							1		

b – Aux alentours de Corbeil

Seules sont concernées, rive droite, les paroisses depuis Seine-Port⁵⁴ jusqu'à Soisy-sur-Seine et, rive gauche, celle d'Évry. Pour le début du XIII^e s., seuls 6 actes les concernent, qui intéressent 6 individus. Un autre, décédé avant 1252, figure dans l'obituaire et on connaît en outre 11 censitaires de la collégiale. Parmi ces 18 témoins se trouvent 3 prêtres et 2 femmes. Ce petit nombre de cas ne permet pas des statistiques très fiables. 72 % d'entre eux portent un nom (contre 51 % à Corbeil). Mais, si l'on ne tient pas compte des 4 censitaires dont le nom est un lieu dit local – moyen d'identification comode pour le scribe – la proportion se réduit à 50 %. Les prénoms les plus usités sont Gautier et Renaud (3 cas chacun).

Pour la seconde moitié du XIII^e s., nous disposons de listes de censitaires des années 1252 à 1259 et un seul document de 1287 qui concerne deux habitants de Saintry. Nous relevons 223 personnages dont 18 femmes et 4 prêtres. 95 % portent un nom (79 % à Corbeil) mais il est probable que certains d'entre eux – comme auparavant – sont affublés d'un nom de lieu pour la commodité du recensement. Toutefois, si on les fait passer dans la catégorie des « sans nom », la proportion de porteurs de nom tombe à 65 %, ce qui est bien faible. Force est de reconnaître que la majorité de ces 62 cas portent bien le nom d'une terre et que certains d'entre eux peuvent être nobles (voir liste des noms tirés de lieux, ci-dessous).

54. Seine-et-Marne, arr^t de Melun, canton de Melun-Nord.

Ces 223 individus se partagent seulement 92 prénoms, ce qui est nettement moins varié qu'à Corbeil et pourrait s'expliquer par une plus forte proportion de porteurs de noms. Les prénoms germaniques restent prépondérants (61 %) mais il faut noter que cette période est essentiellement représentée par la première décennie (1252-1259) et que l'évolution notée à Corbeil ne peut apparaître ici.

Tout comme à Corbeil, les Robert et les Guillaume sont très fréquents (12 cas) mais les Pierre (13 cas) et surtout les Jean (19 cas) sont également en vogue.

c – Entre Essonne et École, d'Écharcon à Soisy-sur-École

Aucun texte du cartulaire avant 1199 ne mentionne d'habitants de cette région.

Pour le début du XIII^e s., seuls 8 actes, deux mentions de censitaires et un obit nous fournissent 9 personnages dont 5 prêtres qui ne sont désignés que par leur prénom, alors que sur les 4 laïcs dont 1 femme, 2 portent un nom.

Par contre, pour la seconde partie du XIII^e s., nous disposons non seulement des listes de censitaires (57 prénoms) et de l'obituaire (1 prénom) mais aussi d'un acte de 1287 qui comporte une centaine de témoins, dont 55 pour cette région, soit au total 115 individus, tous laïcs, dont 6 femmes. 95 % d'entre eux portent un nom. En admettant que tous les noms de lieux ne soient que des attributions occasionnelles – ce qui n'est sûrement pas le cas – on obtiendrait encore 81,5 % de porteurs de noms, exactement comme à Corbeil.

Nos 115 individus se partagent seulement 41 prénoms (fréquence 35 %), phénomène de resserrement déjà noté correspondant à l'emploi important de noms de famille et au fait également que ne figurent que des laïcs.

Les prénoms germaniques, comme ailleurs à cette période, régissent fortement (52 %). Jean (22 cas) et Renaud (12 cas) dominent très nettement, Guillaume (8 cas), Étienne (7 cas), Pierre (5 cas) et Eudes (4 cas) résistent, et André (4 cas) fait son apparition.

En conclusion, on constate, en ville comme à la campagne, que l'emploi du nom de famille, inexistant avant 1100, se généralise progressivement au cours des XII^e et XIII^e s. et que les prénoms, d'une extrême diversité au XI^e s., ont tendance à se réduire. Ceux d'origine germanique laissent place peu à peu à des prénoms latins et chrétiens.

Prénoms	Début XIII ^e			Fin XIII ^e		
	<i>Rives de Seine</i>	<i>Entre Essonne et École</i>		<i>Rives de Seine</i>	<i>Entre Essonne et École</i>	
Adam					4	2
Alain					1	
Albert, Aubert		1			2	3
Alexandre						1
Ancelin					2	
André					1	4
Anquetin					1	
Arnoul					4	1
Auborgis						1
Aveline			1			
Bartholomé				1	1	
Baudoin					1	
Belon					1	
Benoît				1		
Bernard					2	
Bertrand				1	2	
Bourgeois					1	
Clément					1	
Denis					1	
Doeta					1	
Dreux				1	3	1
Durand					1	
Edeline					1	
Emmeline					1	
Enjorant					1	
Erambourg					2	
Ermenjart						3
Ernaud					1	
Etienne				1	5	1
Eudes, Odin, Oudin					4	4
Eustache					1	
Evrard					1	
Ferry					5	
Floria						1
Fromont					1	1
Gautier		3		1	6	
Geoffroy	1			1	2	2
Germond				1		
Gervais	1			1		
Geubert					1	
Gilbert					1	
Gilles					2	
Gillette					1	
Gerard, Girard					6	1
Gontier					1	

Prénoms	Début XIII ^e				Fin XIII ^e			
	Rives de Seine		Entre Essonne et École		Rives de Seine		Entre Essonne et École	
Guaces					1			
Guérin					2			
Guillaume		1			12		8	
Guyard	1				2		1	
Hardouin					1			
Hécelin				1				
Hémard					1			
Henri					1		2	
Herbert					1		1	
Herberte				1				
Hernou, Hernoulet							3	
Hersende					1			
Hersent					2			
Hiart					1			
Houdenon					1		1	
Hubert					1			
Hugues				1	2			
Isabelle					1			
Isembart, Isembert					1		1	
Jameline						1		
Jean, Jehannot, Jeanne		1			19		22	
Joibert					1			
Julienne				1				
Laia					1			
Lambert					2			
Landry			1		1			
Laurent					1		2	
Léger					2			
Mahis					1			
Manfred						1		
Manier					1			
Marie					1			
Martin	1						1	
Mathieu					3		1	
Michel				1	2			
Milon					1		2	
Nantier					1			
Nicolas				1	2			
Odin, Oudin							3	
Otran					1			
Petronille	1							
Philippe, Philippot		1					2	
Pierre, Perrot	1				13		5	
Raoul		1	1		3		3	
Renaud	3	1		1	4		12	

Prénoms	Début XIII ^e				Fin XIII ^e			
	Rives de Seine		Entre Essonne et École		Rives de Seine		Entre Essonne et École	
Renier					2			
Renoud	1							
Richard		2			7			1
Richer					1			
Robert			1		12			2
Roce [Roch ?]						1		
Roche, f ^e					1			
Roger					2			
Roland				1	1			
Sédille					1			
Simon					8			1
Théophanie					1			
Thibaut	1			1	6			3
Thierry					1	1		
Thomas					2			
Turion								1
Vincent				1				
Vital								1

Les patronymes

Nous avons vu que l'emploi d'un nom, apparu à la fin du XII^e s., s'est généralisé au cours du XIII^e s. Nous avons trouvé 79 % des habitants de Corbeil portant nom dans la seconde partie du XIII^e s., ce qui est probablement inférieur à la réalité. Il convient, en effet, de préciser que les 28 porteurs d'un prénom seul vivent dans la période 1251-1259 et qu'il y a 12 prêtres parmi eux. De même, les noms relevés aux environs de Corbeil pour cette même période correspondent à cette même première décennie. Ils représentent entre 65 % et 93 % selon que l'on considère les noms de lieux comme des surnoms occasionnels ou pas.

Pour la troisième région étudiée, entre Essonne et École, nous trouvons une proportion de 81,5 à 95 % de porteurs de noms. Bien sûr l'acte de 1287 explique cette montée en puissance des patronymes puisqu'il nous offre une centaine de témoins tous porteurs de nom.

Sur les 575 roturiers portant nom, recensés entre 1190 et 1327, nous relevons 343 patronymes, soit une fréquence de 60 %, supérieure à celle des prénoms à Corbeil au XIII^e s. (52 %). C'est dire qu'au cours du XIII^e s., les noms se sont diversifiés de façon surprenante. Tout est bon pour nommer une personne : un prénom – celui

du père en général –, un lieu d'habitation ou d'origine⁵⁵, l'apparence physique ou le caractère, le métier...

Noms de famille tirés de noms de lieu

Noms	Prénoms	Dates	Réf.
Arondel (d')	Guillaume, censitaire à Soisy-sur-École	1252	128
Athis (d')	Bérout (veuve), censitaire, rive droite	1252	118
	Pierre, censitaire à Corbeil	1252	114, 117
Auvernaux (d')	Henri, chanoine	ap. 1258	149
	Richard, censitaire à Évry	1252	121
Auxerre (d')	Étienne, propriétaire à Soisy-sur-École	1252	128
	Mathieu, <i>id.</i>	1252	121
Bordes (des)	André, censitaire à Soisy-sur-École	1252	128
	Emmeline, censitaire à Vert-Saint-Denis	1259	137
	Ernaud, censitaire à Évry-sur-Seine	1252	121
	Étienne, censitaire à Soisy-sur-École	1252	129
	Fromont, censitaire à Soisy-sur-École	1252	129
	Rimbaud, censitaire à Soisy-sur-École	1252	123
	Thomas, censitaire à Vert-Saint-Denis	1252	122
Bouseinville (de) = Bouzanville (M-M) ?	Laurent, censitaire à Soisy-sur-École	1252	128
Brie (de) ⁵⁶	Arnould, prêtre à Essonnes	1213	63
Brie-Comte-Robert ?	Guillaume, frère d'Arnould, possède une maison et une vigne à Corbeil	av. 1219	65, 161
	Guillaume, chevecier	av. 1251	100
	Dominus Henri, chanoine, possède une maison à Corbeil	1252-8	24, 131, 162
	Hubert, chevecier, <i>idem</i>	1252	113, 168
	Nicolas	ap. 1258	171
	Simon, fils d'Hubert	1252	113, 158
	Thomas, fils d'Hubert	v. 1255	168
Brosses (des) lieu dit de Saintry	Eudes, censitaire à Villededon	1256	134
	Herbert, <i>id.</i>	1252	118
	Hersant, <i>id.</i>	1256	136
	Jean, <i>id.</i>	1256	133
	Michel, <i>id.</i>	1256	136
	Renaud, <i>id.</i>	1256	135
	Robert, <i>id.</i>	1256	133
Burteaux (de)	Jean, chanoine, « magister »	† ap. 1258	157

55. Parmi les 145 porteurs des noms de 75 lieux connus peuvent se trouver des nobles mais, faute de précisions, nous les considérons comme roturiers. Nous en fournissons la liste – 60 autres sont identifiés de façon moins précise, « Angevin » ou « du Bois ». Ils figurent dans la liste générale des noms (41 occurrences).

56. Cette riche famille, comprenant deux cheveciers et un « dominus », pourrait être noble. Ils pourraient descendre de Thomas qui céda Brie à Robert de Dreux, père de Louis VII, à la fin du XII^e s. Voir LEBEUF, op. cit., V, p. 263.

Noms	Prénoms	Dates	Réf.
Cesson (de) Seine-et-Marne	Girard, censitaire à Cesson	1252	127
	Nicolas, <i>id.</i>	1252	127
Challi (de) Chilly-Mazarin ou Chailly-enBièvre ou en Brie (S-et-M)	Robert, censitaire à Évry	1252	121
Chaillou (de) Chaillou	Nicolas, chanoine de Tournai, procureur de Saint-Spire	1326	184, 187
Chatelle (de)	Pierre, censitaire à Seine-Port	1252	127
Châtenay (de)	Durand, chantre	v. 1250	160
Chaumes (de) Seine-et-Marne	Robert, sous-diacre	1298	57
	Robert, magister, censitaire à Corbeil	1252	116
Chaussée (de la) l. d. à Corbeil	Michel, clerc	av. 1258	152
	Pierre, prêtre	XIII ^e	167
Chemin (du) l. d. à Évry	Anquetin, censitaire à Évry	1252	121
	Baudoin, <i>id.</i>	1252	121
	Étienne, demeurant à Soisy-sur-École	1287	175
	Isembard, censitaire à Évry	1252	121
	Jean, <i>id.</i>	1252	121
Chevannes (de)	Jean, dominus, chevecier	1327	203
Chient (de)	Eustache, possède des vignes à Saintry	av. 1252	118
Columiers (de) Coulommiers (S-et-M) ?	Aubert, censitaire à Évry	1252	121
Cons (de) Combs-la-Ville ?	Jean, prêtre, propriétaire à Essonnes	1198	57-8
Coupigny (de) l. d. à Étiolles	Pierre, censitaire à Corbeil ou env.	1252	118
Courceaux (de) hameau de Montereau-sur-le-Jard (SM) ?	Ancelin, censitaire à Corbeil ou env.	1252	118
	Hardouin, censitaire à Vert-Saint-Denis	1252	122
Dammarie (de) Dammarie-les-Lys (S-et-M)	Jean, censitaire à Cesson	1190	55
	Jean, censitaire à Cesson	1252	126
Echarcon (d')	Guillaume, censitaire à Évry	1252	121
Echelle (de l') l. d. à Marcoussis (?)	Anseau, chanoine	av. 1249	170
Éprunes (d') l. d. à Réau (S-et-M)	Pierre, censitaire à Seine-Port	1252	128
Essonnes (d')	Baudoin	1327	203
Étampes (d')	Mathieu, chanoine « magister »	† ap. 1258	153
Évry (d')	Durand, censitaire à Évry	1252	121
	Érambourg, veuve Guiart Bodet, censitaire à Évry	1252	119
	Ferry, censitaire à Évry	1252	121
	Guillaume, <i>id.</i>	1252	121
	Martin, <i>id.</i> , père de Durand	† av. 1252	121
	Otran, <i>id.</i>	1252	122
Genouilly (de) (S-et-M)	Jean, censitaire à Villededon	1256	134

Noms	Prénoms	Dates	Réf.
Grange (de La) l. d. à Évry	André, prêtre	† 1213	63
	Marguerite, possède une maison à Corbeil	1252-6	115, 131
	Pierre, censitaire à Essonnes	1252	115
Janville (de)	Milon, censitaire à Soisy-sur-École	1252	129
Jard (du) (S-et-M)	Arnoul, censitaire à Vert-Saint-Denis	1259	136
Liesaint (de) (S-et-M)	Eustache, censitaire à Villededon	1256	135
	Guillaume, <i>id.</i>	1256	134
	Jean, possède une maison à Corbeil ou environs proches	1252	116
Limoges (de) l. d. de Brie-Comte-Robert	Thibaut, censitaire à Vert-Saint-Denis	1259	137
Linas (de)	Hervé, magister	† av. 1259	163
Mainville (de) à Draveil	Robert, censitaire à Villededon	1256	135
Marival (de) Marivaux à Janvry	Robert, censitaire à Évry	1252	121
Melun (de) ⁵⁷	Eudes	† av. 1259	160
	Pierre, chanoine	† av. 1259	166
Milly (de)	Frère Jean	1233	35
Misery (de) à Vert-le-Petit	Dreux, censitaire à Misery	1252	123
	Eudes, <i>id.</i>	1252	122
	Jean, fils de Dreux, <i>id.</i>	1252	123
Monceau-Brasens (de) Brazeux à Vert-le-Grand ?	Gontier, censitaire à Évry	1252	121
Montreuil (de)	Eudes « magister » ⁵⁸	† 1258	159
Nainville (de)	Henri, censitaire à Soisy-sur-École	1252	129
Paris (de)	Martin, possède une maison à Corbeil	1252	115
Perray (du)	Bertaud, possède une maison à Corbeil	1241	88
St-Pierre du Perray	Thomas, possède une rente sur autre maison à Corbeil	† av. 1259	141, 153
Perrey, Perreul (de) à Ste-Geneviève-des-Bois	Hubert ⁵⁹	1258	104, 105
	Michel, époux de Christine	1258	104, 105
	Pétronille, sœur de Michel, épouse de Raoul Nantier	1258	104, 105
	Simon, frère de Michel	1258	104, 105
Perruche (de)	Jean, chanoine ⁶⁰	1191-1199	10, 11, 12
Petit-Saint-Guenault (du) à Corbeil, rive droite	Jean	† av. 1233	167

57. Peut-être membres de la famille noble du même nom.

58. Un Eudes de Montreuil, architecte, construisit, sous Saint Louis, la chapelle de l'hôpital des Quinze-Vingts. V. LEBEUF, *op. cit.*, t. I, p. 40.

59. Ils possèdent un pré au Perrey.

60. Est-ce le bailli de Philippe Auguste ou un homonyme ? Un Simon de Perruche, évêque de Chartres, neveu du pape Martin IV, fut inhumé dans l'église Saint-Germain l'Auxerrois, à Paris, en 1297. LEBEUF, I, 49.

Noms	Prénoms	Dates	Réf.
Pontparisien (du)	Laurent, prêtre, possède une rente sur une vigne à Lisses	† av. 1259	148
Portes (des) à Auvernaux	Landry, censitaire à Seine-Port	1252	126
	Martin, censitaire à Soisy-sur-École	1252	129
	Robert, censitaire à Corbeil ou environs	† av. 1252	117
	Simon, possède une vigne à Corbeil	1252	117
Pouilly (de) à Vert-Saint-Denis (S-et-M)	Lambert, censitaire à Pouilly, ép. de Doeta	1252	122
	Léger, <i>id.</i>	1252	122
Sainte (de)	Philippe, possède une maison à Corbeil ou environs proches	1252	116
Saint-Fargeau (de) (S-et-M)	Guérin, censitaire près de Corbeil	1252	120
Saint-Loup (de) à Savigny-le-Temple (Set-M)	Guacés, censitaire près de Seine-Port	1252	127
	Isabelle, <i>id.</i>	1252	127
	Mahis, <i>id.</i>	1252	127
	Nantier, <i>id.</i>	1252	127
Saint-Quentin (de)	Anseau, demeure à Corbeil	1287	175
	Jean, possède une maison à Corbeil	1256	130
Saintry (de)	Geoffroy, chapelain et prêtre de Saintry, y possède une vigne et une maison à Corbeil	1248-9, † 1250	93, 98, 169
	Manier, censitaire à Saintry	1252	117
Sens (de)	Jean, possède une maison à Corbeil	1252	114
Servigny (de) à Lieusaint (S-et-M)	Gautier, censitaire près de Corbeil	1252	117
Tourailles (de) à Savigny-le-Temple (S-et-M)	Bertaud, censitaire à Villededon	† av. 1256	134
	Robert, <i>id.</i>	1256	135
Varâtre (de) à Lieusaint (S-et-M)	Bernard, censitaire à Villededon	1256	134
	Guyart, <i>id.</i>	1256	134
	Nicolas, <i>id.</i>	1256	134
	Renaud, possède une maison à Corbeil ou environs proches	1252	118
Vau (de)	Guillaume, censitaire à Étiolles	1252	118
Vaux (des) à Essonnes	Théophania, censitaire à Vert-St-Denis	1252	122
Verneuille (de) = Verneau, à Cesson	Arnoul, censitaire à Cesson	1252	126
Ver = Vert (de)	Adam, censitaire à Vert-St-Denis	1259	137
Vert-le-Grand (de)	Geoffroy, censitaire à Vert-le-Grand	1252	119
Vieux-Corbeil (du), c ^{ne} de Saint-Germain-lès-Corbeil	Enjorant, censitaire à Corbeil ou environs proches	1252	117
	Guillaume	1198	58
Villededon (de), c ^{ne} de Saint-Pierre du Perray	Dreux, censitaire à Villededon	1256	135
	Hiart, <i>id.</i>	1256	135
	Petronille, possède maison et terres à Villededon	1236	78
	Renaud, son fils, <i>id.</i>	1236	78
	Richard, son fils, <i>id.</i>	1236	78

Noms	Prénoms	Dates	Réf.
Villeneuve (de)	Hubert, censitaire à Évry	1252	121
	Robert, bailli de Corbeil	1323	177
Villepêcle (de) à Lieusaint (S-M)	Gérard, censitaire à Villededon	1256	134
Villers (de)	maître Pierre, chanoine	1287	175
Viry (de) à Viry-Châtillon	Raoul, propriétaire d'une maison à Corbeil	† av. 1256	132
Vasenon (de) = Voise-non (S-et-M)	Guillaume, fils de Simon Bertrand, censitaire à Vert-Saint-Denis	1259	137

Nous avons réparti dans les quatre catégories citées plus haut tous les noms⁶¹ dont l'origine est, sinon assurée, du moins probable. En effet, des erreurs de lecture toujours possibles lorsqu'il s'agit de noms propres, des orthographes du vieux français souvent fantaisistes et des étymologies souvent douteuses ne permettent pas d'affirmer que ce classement est rigoureusement exact. Tout juste reflète-t-il une tendance.

Après l'origine (119 noms pour 110 individus), ce sont les traits de caractère ou l'apparence physique qui fournissent le plus d'appellations (90 pour 139 individus). Si certains sont neutres (Legrand, Leroux – 22 pour 34 individus), d'autres expriment critique ou dérision (Durebourse, Truand, Cornu – 31 pour 47 individus) mais la majorité, très faible, revient aux qualificatifs sympathiques (Lebeau, Legentil... 33 pour 51 individus). Viennent ensuite les métiers (64 pour 118 individus) et les prénoms (50 pour 84 individus).

On s'étonne de ne trouver que de très rares allusions à la religion : 1 Lévêque, 4 Moine⁶², 1 Pèlerin et peut-être 1 Romain⁶³. De même, les allusions aux relations familiales sont quasi inexistantes : 1 La Cousine, 1 Mancerus (bâtard) et 1 Joumeri (jumeau).

Si donc, les patronymes sont très nombreux, ils proviennent, en fait, de deux sources principales : les noms de lieux et les qualificatifs physiques ou moraux.

Noms de famille à Corbeil ou environs (1171-1327)

Noms	Quantité	Dates	Prénom	Origine/habitat	Métier	Caractère/apparence	Autre
Alart	1	1252	X				
Angelart	2	début XIII ^e -1252					Ange ?
Angevin	2	1198-1252		X			

61. Sauf, bien entendu, les 145 figurant sur liste spéciale (v. note 55).

62. Ce peut être aussi un qualificatif de dérision : « gras comme un moine ».

63. Pour les pèlerins revenus de Rome, on trouve généralement « Romeu ».

Noms	Quantité	Dates	Prénom	Origine/ habitat	Métier	Caractère/ apparence	Autre
Anglais (L')	4	début XIII ^e -1287		X			
Anquetin	1	1259	x				
Aubert	2	1252	x				
Au Bouclier	1	1287				x	
Aucher	1	1252					?
Auvernat (L')	2	1256		X			
Aveline	2	1258	x				
Avelot	1	1256		lieu planté de noisetiers			
Aviart	3	1252-1256					?
Bachelier	1	1287				d'origine modeste	
Balant	1	1287				hésitant	
Barbier	2	1256			X		
Barré	2	1287					?
Basin	1	1252	Basile ?				
Baudement	1	1252				X	
Beau, Lebeau	2	1252-1256				X	
Beaugendre	2	1256				X	
Bellerace (<i>pul- chrungenus</i>)	2	1256				X	
Belot-Belotin	3	1252-1256					?
Beradole	1	1287					?
Bertrand	1	1252	x				
Berte	1	1252	x				
Bertrand	1	1259	x				
Bobé	1	1252				trompeur	
Bochet	1	1252				fort	
Bodet	2	début XIII ^e				hardi	
Boeuf (Le) [Bos]	1	début XIII ^e			outil ?	x ?	
Bois (du)	1	1287		x			
Boisseau (Le)	1	1256			X		
Boiteux (Le)	1	1256				X	
Boivin	1	1252				buveur	
Bonnel	1	1252			?	bonnet	
Borrel	1	1252				boureur	
Boubit	1	1256				bègue ?	
Boucher	6	1252-1256			X		
Boulangier	2	1252			X		
Bourguignon (Le)	1	1287		x			
Bourjon	2	1287			Burrio ?		
Boursier	2	début XIII ^e			bursa (cuir)		
Bouvetin	1	1258			boeuf (outil)		

Noms	Quantité	Dates	Prénom	Origine/ habitat	Métier	Caractère/ apparence	Autre
Braillard Clamator	1	1252-1256				X	
Brichard	8	début XIII ^e -1256				pauvre ou chiche	
Briche = morceau de pain	2	1287					
Brillard = Briard ?	2	début XIII ^e -1256		x			
Brocard	1	1256				X	
Brullon	1	1252		terre brûlée			
Buisson (du)	2	1252		x			
Cabot	2	1258				caput = chef	
Cacheban	1	1239					ban = droit, bannière
Cadot	2	début XIII ^e -1256				capitel- lum = petite tête	
Cain	2	1287	x				
Carro	1	1252				x	
Chabors	1	1198		x			
Chambellan	2	1252			X		
Champs (des)	1	1258		x			
Charles	1	1252	x				
Charpentier	4	1252-1259			X		
Chassot	1	début XIII ^e			Casse		
Chavan	1	1287				chat- huant	
Chelart	1	1287		?			
Chevreau	1	1287		r Corbeil			
Chidole	1	1287			tripier		
Chien (Le)	1	1356				X	
Cirière (La)	2	début XIII ^e -1256			X		
Clarté	1	1252				X	
Cloître (du)	2	1217-1256		x			
Çochetier	2	début XIII ^e -1311			X		
Coiffard	1	1198			x (coiffe)		
Coillart	4	1221-1256				X	
Colse	1	1256			X		
Comte et Lecomte	3	1211-1256					
Corcos	1	1287				arbris- seau	
Cordier	1	1256			X		

Noms	Quantité	Dates	Prénom	Origine/ habitat	Métier	Caractère/ apparence	Autre
Cordonnier, <i>caligarius</i> , <i>cordubanarius</i> <i>sutor</i>	8	début XIII ^e -1327			X		
Cordouan	1	1287		x	?		
Corneite	1	1287				X	
Cornu	2	1112-1252				X	
Corvelier	1	1256					?
Cossart	3	1252-1287				= cossu	
Cote	1	1256					quota
Courant (Le)	1	1326				X	
Cousine (La)	1	1259					x
Coustance	1	1287	Cons- tance ?	Coutances Coustance à Corbeil			
Coutierez	1	1252			couteau??		
Croupedde	1	1287				croupette	
Cuisinier (<i>Cocus</i>)	1	début XIII ^e			X		
Dames (Aux)	1	1256		?		?	
Divin	1	1190				X	
Doiart	1	1256				doyen	
Donedi	1	1256				donne- dieu	
Doublier	1	1256			mesureur		
Durebourse	1	1252				X	
Echerpel	1	1252			escharpier = mettre en pièces		
Enfer (d')	2	1287		x ?		?	
Enjorand	1	1191-1129	x				
Evêque (L')	1	1239-1259			X		X
Farsi	1	1256		?		rusé	
Ferrant	2	1256			X		
Ferrare	2	1252		x ?			
Ferry	2	1256-1259	x				
Fèvre ou Lefèvre	6	début XIII ^e -1287			X		
Flaon	1	1252			flan de métal		
Flèche (La)	1	1190			x		
Foresrtier (Le)	1	1256			x		
Forge	1	1256			forge		
Fort	2	1252				X	
Gagnart	1	1252				X	
Gainart	1	1252			gainier		
Gâtinais	1	1287		x			
Gentil (Le)	1	1287				X	

Noms	Quantité	Dates	Prénom	Origine/ habitat	Métier	Caractère/ apparence	Autre
Geubert	3	1256	x				
Geumier (v. Jeumier)	1	1252			enduire de poix		
Gigot	1	1256			?	x ?	
Gilemer	1	1287					
Gilout	1	1252	x				
Giriaume	1	1252-1256	x				
Glène	1	1252		= cavité ?			
Godefroi	2	1256	x				
Goderan	1	1256	x				
Goin	1	1252	x				
Goncelin	1	1252	?				
Gontier	5	1236-1252	x				
Gourdeant	1	1256				gourd = balourd	
Grafart	1	début XIII ^e			écrivain (péjoratif)		
Grain (de)	1	1325-1326		X			
Grand (Le)	2	1252-1327				X	
Gras (Le)	1	1198				X	
Graveur <i>Cavatarius</i>	2	1256			X		
Guillemin	1	1287	x				
Guillin	1	1287				séducteur	
Hamon		début XIII ^e	x				
Harart (= Hérard)	1	1259	x				
Harchier	1	1326			X		
Hardouin	1	1259	x				
Hasart	1	1252					
Haumier = Omer	1	1256	x				
Haviart	1	1256			grilleur / viande ?	donneur /avis ?	
Heitis (de)	1	1256		X			
Hellebaut	1	1259	x				
Helisant	1	1259	x				
Hellout	3	début XIII ^e	x				
Herbert	1	1256	x				
Hermier	2	1252		habitant d'une terre inculte			
Hesselin	1	1259	x				
Houdart	2	début XIII ^e	x				
Houdesent	1	début XIII ^e					
Houdier	1	1252				Serviable	
Houset	1	1252			botte, guêtre		

Noms	Quantité	Dates	Prénom	Origine/ habitat	Métier	Caractère/ apparence	Autre
Hupeoire	1	1252				huppé ?	
Idart	1	1256					
Jadais	3	1256			jatte		
Jérémie	1	1252	x				
Jeumier	1	1252			= geumier		
Joce	1	1252	x				
Jocelin	5	début XIII ^e -1287	x				
Joumeril	1	1252					= Jumeau
Joustard	1	1287				combatif	
Jouveri	1	1252				Jeune	
Karoli	2	1232-1259	x				
Laclave	1	v. 1250			x		
Landry	1	1256	x				
Lasurcène	1	1252					
Latuée	1	1256			tuée = tuyau		
Lemur	1	1259		X		?	
Lestre (de)	1	1252		de l'âtre			
Letoich	1	1259					
Libert	1	1252				libre affranchi	
Ligart	3	1252-1259		l. d à Juvisy			
Limousin	3	1198-1259		X			
Linois (Linás)	1	début XIII ^e		X			
Loers (Le)	1	1252			loueur		
Lombard	1	1191-1199		X			
Maçon (Le)	4	1256-1287			x		
Madelinier	1	début XIII ^e			tourneur		
Maigre (Le)	1	1256				x	
Mairesse	1	1252			x		
Mancerius (bâtard ?)	1	1252					X
Mandin	4	1199-1252	x				
Marcel	1	1256	x				
Marie	1	1252	x				
Marnier	1	1287			x		
Meaut	1	1256			miel ?		
Mégissier (Le)	1	1259			x		
Menant	4	1259				x	
Ménier	2	1287	x				
Menoche	1	1256					?
Menois	1	début XIII ^e				mignon	
Meunier	2	début XIII ^e -1252				x	
Mignon	1	1252			x		
Mile	1	1287	x ?				

Noms	Quantité	Dates	Prénom	Origine/ habitat	Métier	Caractère/ apparence	Autre
Minet	1	fin XIII ^e				x	
Moine	4	1252-1256				?	X
Morel	6	1251-1256				x	
Mureau et Mureille (La)	2	1256			mure ?	x ?	
Niquerel	2	début XIII ^e -1252	x				
Normand	2	1256-1287		X			
Numerius	1	1252	prénom romain ?		x comp- table ?		
Ogre (L')	5	1252-1287				x	
Orfèvre (L')	1	début XIV ^e			x		
Orsian	1	1256	Ossian				
Paouan	1	1287		x padouan ?	de pain ?	de paon ?	
Papillon	2	1252-1259				x	
Paquier	1	1287		pâturage			
Parisien	1	1071		X			
Patouart	1	1252			pâtre		
Patouel	1	1256		mare			
Paveur	2	1252-1256			x		
Peinchaut	1	1252			x		
Pèlerin	1	1252					X
Pelletier (Le)	3	1256-1287			x		
et Pellipare	2	1198- début XIII ^e					
Peschapié	1	1252			x ?		
Peterel	1	1252				x	
Petit	2	début XIII ^e -1257				x	
Petitdieu	1	1252				x	
Pichard	3	1252-1287			x pichet, cruche		
Pichon	1	1287			x id. ?	?	
Pierre	1	1252	x				
Pilus	1	1112				poil x rien	
Pion	1	1211			buveur fantassin		
Plâtrier	1	1252			X		
Plomart	2	1252				panache	
Poifo	1	1256				négligent	
Poilevant	1	début XIII ^e				hirsute	
Poitevin	2	1252-1287		X			
Polin	1	1252-1256	x				
Popin	1	1252					
Porchier (le)	1	1257			x		
Postel	1	1252					
Potier	2	1256-1326			x		

Noms	Quantité	Dates	Prénom	Origine/ habitat	Métier	Caractère/ apparence	Autre
Poucín	1	1287					
Pousemire	1	1256					
Poustiau	1	1287			x		
Prevot	6	1252-1259					
Puits (au)	4	Début XIII ^e					
Quarré	2	1287					
Racicaut	1	1252					
Raimbierge	1	1252					
Random	1	1252				course, galop	
Reinjart	1	1256					
Remoncel	3	1287					
Ribillard	3	1252					
Richar		1251					
Roi	3	1252					
Romain	1	Début XIII ^e					
Roseau	2	début XIII ^e			x	x	
Roux et Leroux	4	1252-1287				x	
Sanglier (Aper ou Appert)	1	début XIII ^e				x	
Savoir	1	1252				x	
Sidole	1	1287		?		x	
Soisy	1	1287		X			
Sourd (Le)	1	1256				x	
Tanneur (Le)	3	début XIII ^e -1287			X		
Tisserand	2	1252			X		
Tortel	2	1199-1252				x	
Tourede, Tourode	4	début XIII ^e -1252	x				
Trébuchet	1	1256			?	piège ?	
Troullart	1	1287				trompeur	
Truand (Le)	1	1252				x	
Turion	1	début XIII ^e			?	pivot ?	
Vacher (Le)	1	1287			x		
Vallatte	2	1287		X			
Vérité	1	début XIII ^e				x	
Vérons	1	1259				vairon	
Villaume	4	1252-1258	x				
Ville	1	1252		X			

Conclusion

Cette étude des appellations, limitée à Corbeil et ses environs, dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres, montre clairement que le prénom, seul utilisé au XII^e s., s'est accompagné progressivement au cours du XIII^e s. d'un nom qui devient la norme dès le début du XIV^e s.

Si les prénoms majoritairement d'origine germanique sont peu à peu remplacés par des prénoms latins et chrétiens, les noms, dès le début du XIII^e s., sont attribués de façon toute naturelle, selon des critères simples et variés.

Cette modeste étude ne fait que confirmer ce que les anthroponymistes⁶⁴ nous ont appris depuis soixante ans. Elle permettra aux Essonnais de retrouver leurs noms déjà portés dans le pays au Moyen Âge.

64 .DAUZAT, *Les noms de famille en France : traité d'anthroponymie française*, Paris, Payot, 1945. LEBEL, *Les noms de personnes en France*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 1946 ; *Dictionnaire étymologique des noms de famille et prénoms de France*, Paris, Larousse, 1951.

Charles Péguy en Essonne (1898-1913)

Une contribution au centenaire
de son premier “pèlerinage de Chartres”

Denys KLEIN

*Secrétaire de l'« Amitié Charles Péguy »
denys.klein@laposte.net*

Les demeures successives de Charles Péguy en vallée de Chevreuse

Marié, depuis le 28 octobre 1897, Charles Péguy, qui entre en troisième année à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm à Paris, élit domicile dans le même quartier du Panthéon, au 7 rue de l'Estrapade (aujourd'hui n° 21) dans un phalanstère¹.

Au cours d'une promenade avec les élèves du Collège Sainte-Barbe, dont il est le surveillant général, après y avoir préparé le concours d'entrée à “Normale Sup”, Péguy découvre avec ravissement, à Gometz-le-Châtel, le jardin d'un horticulteur pionnier de la libre cueillette sur pied : moyennant un modeste paiement à la sortie, il est permis de consommer sur place les fraises fraîchement cueillies.

La Ligne de Sceaux vient justement de déplacer son terminus de Denfert-Rochereau à Luxembourg, tout près du quartier de la Sorbonne où il travaille, dans la librairie socialiste qu'il vient de fonder, au 17 rue Cujas. La gare de Bures est à quarante minutes, temps inférieur à celui que la plupart des Parisiens – alors démunis de métro – mettent à se rendre à leur travail. Mieux encore : un projet de voie ferrée reliant Paris à Chartres par Gallardon prend corps, avec

1. Ce terme (contraction du préfixe de *phalange* et du suffixe de *monastère*), inventé, en 1816, par Charles Fourier, le père du socialisme “à la française”, désigne, à partir de 1841, une sorte d'habitat communautaire, courée intérieure ceinturée de balcons accédant à de petits appartements, sur le modèle de la « Cité Idéale » des forges implantées par Buffon près de Montbard (Côte d'Or) au XVIII^e siècle. Fervent d'un socialisme intransigeant, Péguy y voit une sorte de « Cité harmonieuse ».

franchissement de l'Yvette sur viaduc à la sortie de la gare de Massy-Palaiseau. L'escalade du versant de la rive droite est prévue en pente douce, et le viaduc des Fauvettes, en haut de Gometz-le-Châtel, doit permettre plus tard le franchissement du ru d'Angoulême avant d'accéder au plateau qui domine Limours.

Pour Péguy, la décision est vite prise : il achète une petite maison en bordure de la route nationale Paris-Chartres, et s'y installe avec sa femme, leur bébé de dix mois, Marcel, et sa belle-mère en 1899. C'est là que Péguy, grâce à la dot de son épouse, fonde les *Cahiers de la quinzaine* (1900-1914), dont il installe la boutique dans ce quartier du Panthéon – au 8 rue de la Sorbonne – pour donner leur chance à des écrivains amis qui ne trouvent pas facilement d'éditeurs comme Romain Rolland, Julien Benda et André Suarès. Par déférence pour Blaise Pascal, autrefois familier de la toute voisine abbaye de Port-Royal des Champs, il intitule le manifeste de son institution *Lettre du Provincial*.

Mais la gare de Bures-sur-Yvette est à trois kilomètres : une demi-heure de trajet pour Péguy, pourtant bon marcheur. Il tombe malade, et se console en écrivant *De la grippe*, puis *Encore de la grippe*, puis *Toujours de la grippe*. Il y a pire : le petit Marcel contracte otite sur otite et, las d'effectuer des paracentèses, le docteur André, médecin de la famille, lui conseille de quitter cette maison insalubre, car bâtie sur une source.

Comme le chantier de la voie Paris-Chartres n'avance pas, et comme un deuxième bébé s'annonce, le jeune ménage trouve à Orsay, sur la rive la mieux ensoleillée de l'Yvette, la maison de ses rêves, rue des Sablons. La gare du Guichet, tout récemment construite sur la Ligne de Sceaux, n'est plus qu'à huit cents mètres. Juste après le déménagement, le 7 septembre 1901, naît Germaine la bien-nommée, car il s'agit, alors !, de prôner la réconciliation de la France et de l'Allemagne. Deux ans plus tard naîtra Pierre.



Charles Péguy, en 1908 ;
dessin de Jean-Pierre Laurens.

Un septennat durant, les trois enfants vivent une existence paisible, instruits par leurs parents. M. Simon, inspecteur délégué par le Ministère de l'Instruction publique, vient périodiquement les examiner : si l'enseignement est obligatoire depuis Jules Ferry, l'école ne l'est pas encore.

En 1908, la famille déménage pour se rapprocher de la Ligne de Sceaux. La gare de Lozère, hameau de Palaiseau, est située juste devant la *Maison des Pins*, et le trajet pour Paris ne dure plus que vingt minutes, au lieu de trente depuis Orsay.

Cinq années s'écourent alors, jusqu'à l'installation à Bourg-la-Reine, en vallée de Bièvre, où les trains pour Paris sont trois fois plus fréquents. La maison que choisit la famille se situe 7 rue André-Theuriet. Charles Péguy n'y séjournera qu'un an, jusqu'à la mobilisation d'août 1914, quand il est nommé lieutenant de la 19^e Compagnie du 276^e Régiment d'infanterie. Germaine racontera, en 1990, les adieux de son père : *en costume militaire, encadré par la portière du wagon qui l'emporte vers Paris, il nous regarde pour la dernière fois, souriant.*

Les visiteurs célèbres de Péguy

En plus des visites qu'il effectue à Paris, Péguy reçoit beaucoup dans ses maisons : Daniel Halévy² auteur, en 1901, des *Essais sur le mouvement ouvrier*, qui seconde Péguy aux *Cahiers de la Quinzaine* ; Maurice Barrès, l'auteur lorrain de *La colline inspirée* ; Henri Ghéon, nom de plume du docteur Henri Vangheon, l'ami d'André Gide, installé à Orsay en 1909 ; Charles Lucas de Peslouan ami et confident de vingt ans, depuis le Collège Sainte Barbe et mécène des Cahiers ; Claude Casimir Périer, fils du président de la République ; Alain-Fournier, qui a fondé avec lui une équipe de football sur le stade contigu à Orsay et à Palaiseau.

Avec eux, il sillonne les sentiers du plateau de Saclay, discutant du contenu des prochains *Cahiers*. Lorsque Halévy vient à cheval de Jouy-en-Josas voir Péguy, leur entretien n'est pas terminé quand la famille se met à table : « *Je te raccompagne* », lui dit Péguy. Et tous deux reprennent le sentier du plateau de Saclay qui sépare l'Yvette de la Bièvre, Halévy tenant son cheval en bride. C'est d'ailleurs parce qu'il ne savait pas monter à cheval que le lieutenant Péguy n'a pas pu devenir capitaine (*Nous sommes la piétaille*, disait-il de lui-même).

Alain-Fournier accompagne Péguy le 14 juin 1912 pour l'étape essonnienne (Palaiseau-Dourdan) de son premier pèlerinage à Chartres – entrepris pour aller implorer Notre-Dame de Chartres pour la guérison de son fils, Pierre, atteint de paratyphoïde – passant par Orsay, Gometz-le-Châtel, Limours, Saint-Cyr-sous-Dourdan, la côte

2. Daniel Halévy, grand-père de Pierre Joxe, est le fils de Ludovic Halévy, rendu célèbre par le livret de *Carmen* composé avec Meilhac ; tous deux librettistes attirés d'Offenbach et de Bizet

de Liphard pour atteindre Dourdan, avant de repartir le lendemain vers Sainte Mesme. Pour son pèlerinage de 1913, c'est le fils aîné, Marcel, qui accompagne son père. Le troisième pèlerinage, envisagé pour Pâques 1914, n'aura pas lieu en raison des menaces de guerre. Les sentiments qu'inspirent à Péguy ces pèlerinages lui dictent le meilleur de ses poèmes *Présentation de la Beauce à Notre Dame de Chartre*, inspiré des Litanies de la Vierge-Marie. Et pendant cinquante ans, à partir de 1916, Charlotte Péguy fit, chaque année, comme le lui avait demandé son mari, un pèlerinage à Chartres.

Les brouilles sont fréquentes. Péguy en veut à Jean Jaurès de vouloir utiliser le succès de la réhabilitation du capitaine Dreyfus à des fins électorales (il y voit *la dégradation du mystique en politique*). Jacques Maritain, fraîchement converti au catholicisme, souhaiterait que Péguy fasse baptiser ses enfants ; lors d'une visite à Lozère, en juillet 1909, il est fraîchement éconduit par l'épouse et la belle mère. Georges Colomb, l'auteur de la bande dessinée *L'idée fixe du savant Cosinus*, qui a fondé avec Péguy un journal pour enfants intitulé *Jean-Pierre*, se fâche avec Péguy quand, le journal ayant cessé de paraître à la suite du vol de la caisse, il veut le relancer sans Péguy. Maurice Barrès et Charles Péguy continuent à se disputer une fois franchi le seuil de la *Maison des Pins*, Maurice sur le quai de la gare attendant l'arrivée de son train, Charles du haut de sa fenêtre devant les voisins éberlués.

Mais la ferveur de l'amitié vient à bout des obstacles : lorsque la mère d'Henri Ghéon succombe en juillet 1912 à la suite d'une chute dans l'escalier, l'attitude de Péguy durant les obsèques célébrées à l'église d'Orsay subjugué Ghéon, au point d'amener son retour à la foi chrétienne de son enfance, comme Péguy lui-même l'avait ressenti, se confiant à son ami Lotte en 1908. Dans le numéro du 15 septembre 1914 de son journal, *L'Écho de Paris*, apprenant à la France entière la mort de Péguy, le 5 septembre 1914, à Villeroy, près de Meaux, à la veille de la première bataille de la Marne, Barrès bouleverse ses lecteurs en "l'immortalisant" par cette oraison funèbre : « *Je ne pleurerai pas son héroïque fin* ». Et Lucas de Peslouan célébrera ses retrouvailles avec Péguy, à la veille de son départ au front, par un poème intitulé « *Sur la route de Saclay* ».

Les plaques commémoratives sur les maisons essonniennes de Péguy

En 1952, Roger Ferdinand, dramaturge rendu célèbre par sa comédie *Les 3*, ouvre la série des plaques commémoratives en apposant une plaque de marbre sur la *Maison des Pins*, qu'il habite alors à

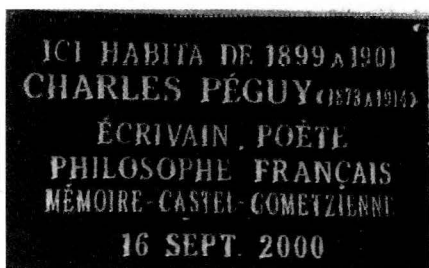
Lozère. Participent à la cérémonie d'inauguration le ministre de l'Éducation nationale, André Marie, qui prononce un discours intitulé *Un poète et les socialistes militants* ; Maurice Genevoix, secrétaire perpétuel de l'Académie française ; Paul Fort, "prince des poètes", venu de Montlhéry, « en tenue d'homme du Moyen Âge ; Jacques Audiberti, le voisin de Palaiseau qui disait de lui : *il était doctoralement villageois d'Île de France* et Albert Béguin, qui a publié Péguy, en Suisse, dans sa collection des « Cahiers du Rhône ».

En 1987 c'est Germaine Péguy elle-même qui assiste à l'inauguration de la plaque apposée sur la maison de son enfance orcéenne, après un discours composé par Yves Michelet, maire-adjoint d'Orsay et fils d'Edmond Michelet, plusieurs fois ministre, grand admirateur de Péguy, devant le square tout nouvellement baptisé *Charles-Péguy*.

Le 16 septembre 2000, c'est Albert Thiry, président de *Mémoire Castel Gometzienne*, qui finance et fixe une plaque de bronze sur la maison occupée cent ans auparavant par la famille Péguy, à Gometz-le-Châtel.

Et c'est le 17 juin 2001 qu'est dévoilée à Dourdan, en bordure de l'Orge, une plaque commémorative sur la maison du 2 rue du Puits-des-Champs, qui a hébergé, à quatre reprises, le pèlerin Péguy, à l'aller et au retour de ses pèlerinages de 1912 et 1913. La maison appartient à Jean-Claude Béranger, descendant d'Henri Yvon, camarade d'école de Péguy.

Évoquant son lien avec l'Essonne, quel meilleur hommage pouvait-on rendre à la mémoire de Charles Péguy que d'affirmer la primauté de l'humanisme dont il fut pétri et de souhaiter qu'il soit partagé par le plus grand nombre.



Plaque sur la maison de Gometz-le-Châtel (74 route de Chartres) où Péguy habita de 1899 à 1901.



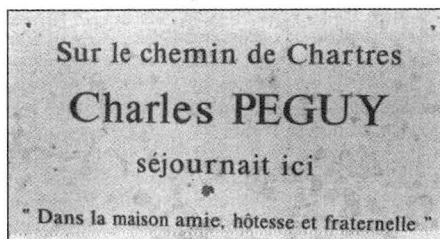
Inauguration d'une plaque sur la maison d'Orsay (10 rue des Sablons) où Péguy habita de 1901 à 1908. Discours d'Yves



Inauguration, par Germaine Péguy, du square Charles Péguy à Orsay.



La « Maison des Pins », 12 rue Charles Péguy à Lozère, quartier de Palaiseau, où Péguy



Plaque sur la maison de Dourdan où Péguy fit halte lors de ses pèlerinages à Chartres.

Les métiers du cuir autour d'Étampes du XII^e siècle à la Révolution

Michel MARTIN

7 chemin de la Charbonnière 91600 Méréville

Les anciens noms de rue, pour ceux qui ont eu la curiosité de s'y intéresser, et le souvenir du tanneur étampoïis Simonneau tué lors d'une émeute de marché en 1792, constituent dans la mémoire locale tout ce qui subsiste d'une activité prospère fondée sur les peaux, entre autres celles des innombrables troupeaux de moutons beaucerons. Le commerce des peaux et des cuirs dépassait largement le cadre local et la fortune des plus importants tanneurs¹ et corroyeurs² n'était pas financièrement négligeable. Ils vendaient au loin et, avec les négociants en soie dourdanais, ils étaient les seuls représentants du grand commerce dans la région aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Pourtant ce milieu est mal connu. Les privilégiés méprisaient hommes de bras et gens mécaniques, utiles et travailleurs. Puis ils ont été négligés par les historiens jusqu'aux premiers travaux du groupe de l'école des Annales. Et n'oublions pas que de nombreux historiens ignorant tout du travail manuel n'accordaient aucune importance à ce type d'étude considérée comme trop triviale. Le milieu et leur éducation ne portaient généralement pas les historiens locaux vers ce type de recherches.

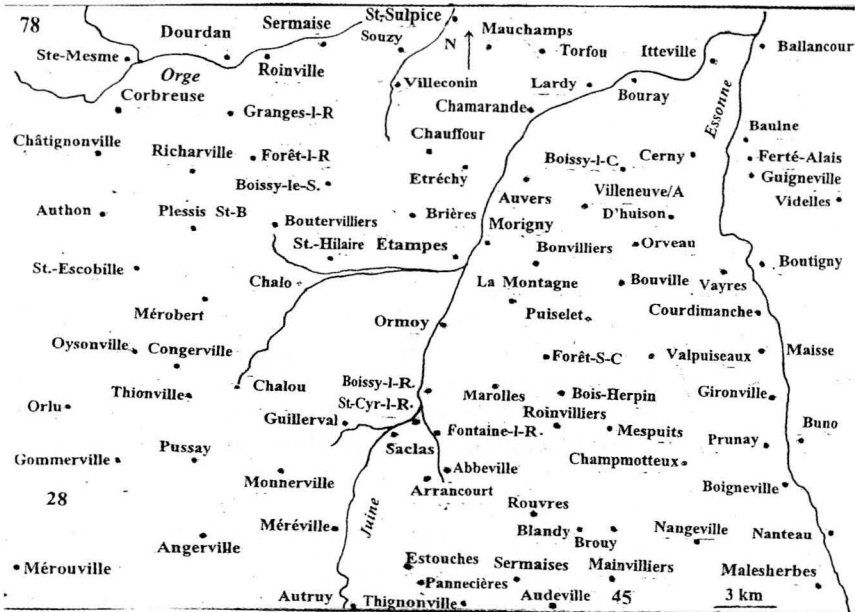
Les archives qui permettent de cerner ces milieux de l'artisanat et du commerce dorment depuis des siècles dans les cartons des archives notariales. Avant le versement de ces archives, qui n'est pas terminé, le dépouillement n'était guère possible puisqu'il fallait pouvoir accéder aux réserves notariales, ce que les notaires n'acceptaient pas toujours. De plus les conditions de dépouillement n'étaient pas faciles, puisque

1. Le tannage est la longue opération qui a pour but de rendre imputrescibles les peaux brutes des animaux pour en faire des cuirs.

2. Le corroyage est l'ensemble des opérations, chimiques et mécaniques, d'assouplissement du cuir en fonction des usages auxquels il est destiné.

les notaires conservaient ces documents dans des greniers malcommodes. Parfois, s'ils étaient plus intéressés ou compréhensifs, ils autorisaient la sortie provisoire de leurs archives pendant le dépouillement. Exceptionnellement un notaire entreprenait lui-même cette étude. Par ailleurs pour obtenir un stock de données suffisant il faut du temps et de la patience. Avec de l'habitude et la maîtrise des anciennes écritures, le dépouillement exhaustif d'un carton de dimensions moyennes exige au moins une douzaine d'heures. Actuellement, suivant le type d'acte et la période, nous avons dépouillé jusqu'à la moitié et parfois la totalité des archives disponibles entre 1650 et la Révolution ; pour les périodes antérieures, les documents conservés sont plus rares et nous avons consacré moins de temps à leur analyse. Mais l'étude d'environ 200 000 actes notariés et d'actes judiciaires a exigé plus d'un millier de jours de travail. La durée du dépouillement constituait donc un obstacle supplémentaire ce qui explique aussi les causes de l'étude tardive de ces documents. Par ailleurs, les métiers sont regroupés par communautés au niveau local. Le terme maître de métier est fréquent depuis longtemps mais celui de compagnon se multiplie progressivement seulement au siècle suivant dans certaines professions seulement.

Région étudiée



Les données générales proviennent du bailliage d'Étampes de la fin de l'Ancien Régime, donc sporadiquement de la région de La Ferté-Alais et, plus fréquemment de celle de Dourdan. Notre étude générale concerne un polygone allant de Souzy-la-Briche à La Ferté-Alais, limité à l'est par la vallée de l'Essonne jusqu'à Boigneville puis rejoignant la vallée de l'Orge par Audeville, Angerville, Oysonville et Corbreuse.

Les métiers concernés

Ce travail concerne, en premier lieu, les tanneurs, les corroyeurs, et les chamoiseurs³, mais aussi les pelletiers⁴, les mégissiers⁵, les parcheminiers, les cordonniers et les savetiers, les selliers et les bourreliers. Comme nous le verrons, les activités des tanneurs et des corroyeurs ne sont pas toujours bien séparées, c'est aussi le cas du travail des mégissiers et des parcheminiers à la fin de la période. C'est d'ailleurs normal car depuis trois siècles, le parchemin a été en grande mesure remplacé par le papier. Seuls quelques actes officiels, par exemple les sentences des tribunaux, sont encore écrits sur parchemin. Les tanneurs, les corroyeurs et presque tous les mégissiers sont étampoïses, les autres professions sont surtout citadines, sauf la cordonnerie et la savaterie.

Du XII^e siècle au siège de 1652

Antérieurement à la fin du XI^e siècle, les sources manquent totalement. Mais ensuite quelques règlements royaux et princiers et surtout les cartulaires des institutions religieuses livrent quelques renseignements, qui ne fournissent malheureusement aucune donnée permettant d'apprécier l'ampleur de ces activités ni les revenus des artisans qui en vivaient. Tous ces artisans sont présents dès le début de la tranche de temps étudiée, mais les mentions sont plus ou moins tardives. La première mention concerne un pelletier de Longpont, au nord de la région étudiée vers 1090. Vers 1100, les cordonniers

3. Le chamoïsage est un mode de tannage des peaux qui consiste à les traiter par des huiles de poisson, pour leur donner une encore plus grande souplesse.

4. Celui qui achète les peaux munies de leurs poils pour en faire des fourrures ou fait commerce de celles-ci.

5. Celui qui prépare les peaux de veaux et de moutons, dites blanches, utilisées en pelleterie et ganterie.

apparaissent aussi à Longpont⁶. Au cours du XII^e siècle, nous les retrouvons en Beauce dans les cartulaires chartrains et à Corbeil⁷. Les mégissiers étampois sont mentionnés dès 1179⁸. Nous découvrons les selliers (souvent selliers et bourreliers) avec Perrin qui met en valeur 12 ares de vigne à Étampes en 1268⁹. En 1300, les pelletiers étampois Guillaume et Thomas exploitent, l'un 50 ares de vigne, et l'autre 25 ares de labour. À la même date le cordonnier Herbert est censitaire à Étampes pour 12 ares de vigne près de la tour de Guinette¹⁰. Près d'un siècle plus tard, réapparaissent un cordonnier prénommé Jean et le savetier Berthaut qui sont censitaires à Étampes pour des vignes et des labours en 1394¹¹. En 1482, nous retrouvons un cordonnier, Gilet Mignot, pour 5 ares de terre près de la tour de Guinette.

Enfin apparaît le premier tanneur avec Simon de Villette, l'un des héritiers de 8 ha de labours et quelques vignes en 1498¹². Nous le retrouvons en 1509 à la tête de 5,4 ha de terre et de 5,5 ares de vigne et ce n'était certainement pas les seules terres agricoles qu'il faisait mettre en valeur. En effet, le lieutenant particulier au bailliage en 1503 et l'avocat du roi en 1525 sont issus de la famille, qui était manifestement assez aisée pour accéder à ces charges¹³. En 1509 nous retrouvons Gilet Mignot et ses 5 ares de terre. Puis de 1513 à 1519 apparaissent trois cordonniers Jean Sablon, Jean Piette et Louis Duchêne pour de minuscules parcelles de vigne et le dernier pour sa maison rue de la Plâtrerie. Avec eux, figure le sellier Berthelot Richard qui met en valeur un lopin de terre au Mâchefer¹⁴. À la fin du siècle, mentionnons le savetier Julien Lejay pour une maison rue de la boucherie à Saint-Pierre ; la même année le bourrelier Antoine Vallée habite dans la même rue¹⁵. Nous le retrouvons en 1580 pour 3 ares de terre ; deux autres bourreliers figurent dans le même censier : Guillaume Duval pour 2 ha de terre et Pierre Martin pour 9 ares de vigne,

6. MARION A., *Le cartulaire du prieuré de Longpont de l'ordre de Cluny au diocèse de Paris*, Lyon, Perrin, 1879, p. 114 (1090) et p. 121 (1100).

7. MARTIN M., « Les métiers entre Loire et Seine de 1050 au début du XVI^e siècle », Bull société historique de Dourdan et du Hurepoix (désormais SHDH), n° 47, 2004.

8. Dom Basile FLEUREAU, *Les Antiquités de la ville et du duché d'Étampes avec l'Histoire de l'abbaye de Morigny, et plusieurs remarques considérables qui regardent l'Histoire générale de France*, Paris, Coignard, 1683, p. 114.

9. Archives départementales de l'Essonne (désormais Arch. dép. Essonne) E 3869.

10. Arch. dép. Essonne E 3869.

11. Arch. dép. Essonne E 3890.

12. Arch. dép. Essonne E 3896 (1482) et E 3898 (1498).

13. PLISSON P., « Mémoire-Rapsodie ou fragment de plusieurs choses ramassées qui peuvent servir à donner quelque idée générale de l'état de la ville d'Étampes », édité par L. Marquis in, *Les rue d'Étampes et ses monuments*, Étampes, Brière, 1881, p. 425-426.

14. Arch. dép. Essonne E 3930.

15. Arch. dép. Essonne E 3855.

tous deux habitent au Perray Notre-Dame. Deux cordonniers, Louis Dupré pour 3 ares de terre à la vallée Colin et Jean Durand du Perray Notre-Dame pour son jardin au même lieu, sont aussi présents¹⁶.

Depuis les années 1540 (paroisse Notre-Dame), des registres paroissiaux (actes de baptêmes) sont disponibles, mais ne fournissent guère de renseignements valables, car, sauf pour les notables, les professions sont rarement mentionnées. Depuis les années 1580, mais avec une lacune de 1593 à 1600, un minutier notarial est conservé, mais jusque vers 1640, seuls les notables ont recours à cet auxiliaire de justice. Les petites gens n'apparaissent que pour des opérations effectuées avec ces notables. Les commerçants sont généralement mentionnés sous le vocable « marchand » sans précision de leur activité. Sauf pour les tanneurs ces sources nous apprennent peu de chose.

En 1602, le bourrelier Pierre Cargnin (lecture non assurée) met en valeur une pièce de vigne¹⁷. Les héritiers d'un boulanger de Saclas baillent à un mégissier du Perray Notre-Dame une maison pourvue d'une boutique pendant 6 ans pour 52 livres annuelles en 1634¹⁸. La même année le savetier Can Colleau du Perray Notre-Dame exploite près d'un hectare de terre ainsi que 45 ares de vignoble à Saint-Pierre¹⁹. Enfin l'épicier Léonard Tané baille au corroyeur Jean Tache une boutique et la moitié d'une maison rue du Puits de la Chaîne pendant 6 ans et pour 28 livres annuelles en 1634²⁰. L'ensemble des artisans du cuir a investi dans des vignes et des terres, souvent ces artisans possèdent leur maison, mais sauf les tanneurs leur patrimoine, même à l'échelle du temps, n'apparaît pas considérable.

Le document de 1664

Douze ans après le siège de 1652, certains officiers étampois, les échevins et les notables se réunissent pour expédier à l'administration royale un document dans lequel ils exposent les conséquences ruineuses du siège et quémandent une exemption de taille ou un abonnement à 4000 livres, l'exemption du logement des gens de guerre et, ce qui est opportun à l'époque, la création d'une manufacture²¹. Ces données seraient précieuses si elles n'étaient pas si à ce point exagérées qu'elles

16. Arch. dép. Essonne E 3864/1.

17. Arch. dép. Essonne 71 H 13.

18. Arch. dép. Essonne 2 E 48/62.

19. Arch. dép. Essonne 58 H 1.

20. Arch. dép. Essonne 2 E 48/75.

21. Arch. dép. Essonne B 1143.

en sont totalement mensongères. Nous ne trouvons aucune description des ruines, ni bilan, mais des affirmations que les sources locales permettent de démentir sans difficulté. Ainsi la population avant le siège aurait compté entre 2 et 3000 feux. C'est faux, une estimation fait état de 2100 feux, mais en 1543. Depuis cette date, les guerres religieuses, puis les pestes ont réduit la population à 1500 feux au début de 1652. En 1664, la ville serait peuplée de seulement 600 feux, c'est faux ! Elle en compte plus du double²². D'autres mensonges grossiers concernent l'activité textile, mais pour notre étude deux informations seraient intéressantes si elles résistaient à l'analyse, ce qui n'est pas le cas. Par exemple, quarante pelletiers auraient totalement disparu depuis 1652 ; mais les pelletiers se raréfient après la Guerre de Cent Ans, bien avant 1652. De même, la tannerie aurait presque disparu : des 23 tanneurs présents avant le siège, il n'en resterait que deux. Les registres paroissiaux et les minutiers notariaux permettent la vérification ; il n'y a pas moins de mentions après 1652 qu'avant. Jusqu'au XIX^e siècle, et encore, ces documents officiels sont toujours à manier avec précaution. Celui-ci est un tissu de mensonges, sauf à propos de la navigation sur la Juine. Mais d'autres suppliques à ce propos avaient dû précéder celle-ci et les notables ne pouvaient pas se contredire.

De 1652 à la Révolution

Les tanneurs et les corroyeurs

Nous allons faire un bref retour en arrière. Cette activité, très discrète dans les sources jusque là apparaît plus fréquemment à partir de 1620. En 1634, le terrier du prieuré de Saint-Pierre (alors propriété des Chartreux d'Orléans) signale que les tanneurs François Rohaut et Guillot Guyard possèdent respectivement 27 ares et 13 ares de vigne²³. Autant que bien des vigneron. L'inventaire après décès du tanneur Michel Martin²⁴ qui habitait rue de la Basse Foulerie à Saint-Gilles s'élève à 3100 livres, il y avait chez lui 2000 peaux traitées ou en cours de traitement en 1648. Il s'était marié en 1630 avec un apport personnel de 1400 livres tandis que son épouse lui apportait aussi une dot de 1400 livres. Cinq ans plus tard, décède l'épouse du tanneur et bourgeois d'Étampes Jacques Laumonier. Le linge comprend 25 draps,

22. Ces populations en feux sont calculées d'après le nombre des naissances.

23. Arch. dép. Essonne 58 H 1.

24. Nous avons la certitude de n'avoir aucun lien de parenté avec ce personnage.

26 nappes et 70 serviettes. La valeur de quelques couverts d'argent atteint 15 livres et une cuve montre que ce tanneur, comme bien d'autres, exploitait un petit vignoble. Du point de vue professionnel nous enregistrons la présence de trois fosses où trempent les peaux. Ces peaux brutes ou en cours de traitement représentent une valeur de 1495 livres tandis que 5 douzaines de peaux tannées valent 289 livres²⁵. Deux tanneurs sont mentionnés vers 1670 dans le censier du domaine : Nicolas Plisson qui habite rue de la Basse Foulerie et Michel Jacques qui habite un corps de logis plus important que le précédent. À la même époque le tanneur Claude Petit exploite ou fait exploiter 37 ares de labour à la Montagne²⁶. En 1670, nous constatons que les métiers de tanneurs et de corroyeurs sont mal séparés car le tanneur Jean Duclos achète au boucher de Saint-Martin Jean Charon des peaux de veaux et de moutons que devrait traiter un corroyeur²⁷. Toujours la même année 1670, Pierre Martin se fait constituer une rente annuelle de 22 livres 10 sous pour un capital de 460 livres, garanti par une maison à Chauffour, par le tailleur Louis Julien. La même année le tanneur Claude Petit baille 6,5 ha de terre au laboureur de Brouy Charles Cochard²⁸. La répétition des mentions de tanneurs montre que les déclarations officielles sont bien exagérées. Nous ignorons quelles conséquences économiques et quelles difficultés de trésorerie a engendré le siège pour les tanneurs et les corroyeurs, mais cela paraît du passé vers 1670.

En 1684, le corroyeur Étienne Cochon de Notre-Dame, possède 27 ares de vigne à Saint-Pierre²⁹. En 1690, un tanneur de Saint-Gilles achète à Jacques Regnard, le maître de poste, le sixième du droit de marquage des cuirs de l'élection pour 333 livres. Mais les corroyeurs sont alors beaucoup plus modestes que les tanneurs ; à sa mort en 1695, Louis Marin laisse un inventaire de seulement 221 livres³⁰. Ensuite les tanneurs deviennent plus discrets. L'officier de la maréchaussée Jean-Jacques Baudet baille une maison comportant deux corps de logis rue de la Roche Plate au tanneur Louis Marie en 1702 pour une rente annuelle de 20 livres. En 1726, le tanneur Pierre Martin reçoit pour son épouse, veuve Simonneau, 59 livres pour le rachat d'une rente de 2 livres 5 sous par Jean Langlois, maître chirurgien à Saint-Chéron. Cette rente avait été constituée en 1692³¹.

25. Arch. dép. Essonne 2 E 48/130 (1648) et 48/132 (1653).

26. Arch. dép. Essonne 2 E 66/271.

27. Arch. dép. Essonne 2 E 66/79.

28. Arch. dép. Essonne 2 E 66/80.

29. Arch. dép. Essonne 58 H 1.

30. Arch. dép. Essonne 2 E 66/127.

31. Arch. dép. Essonne 2 E 66/145 (1702) et 66/228 (1746).

Sautons une vingtaine d'années. En 1746, Geneviève Desjardin, une célibataire de Saint-Gilles, baille au tanneur Pierre Simonneau 1 ha de pré pour une rente annuelle de 31 livres. L'année suivante Jean Constance, vigneron à Saint-Martin, constitue une rente annuelle de 2 livres 10 sous pour un capital de 54 livres garanti par une maison à Saint-Martin à la veuve du tanneur Jean Olivier, Anne Desmoret. En 1751 et 1752, celle-ci baille d'abord au vigneron de Morigny Jean Canivet une maison accompagnée de terre et de vigne pour 6 ans et un loyer de 32 livres, puis une portion de maison rue de la Basse Foulerie à la veuve d'un charcutier de Saint-Gilles, Perrine Delarue, pour 3 ou 6 ans et 16 livres annuelles³². Encore en 1752, c'est le cordonnier d'Étréchy Claude Bellanger qui constitue une rente de 2 livres 10 sous pour un capital de 50 livres garanti par une maison Grande Rue à Étréchy au tanneur de Notre-Dame Jacques Raynaud. L'année suivante meurt Barbe Duverger, veuve du tanneur Denis Davoust, qui vit rue Évezard, chez son fils Louis. Elle laisse un inventaire de 1359 livres dont 1031 livres en liquide et 106 livre d'argenterie. Elle possédait une armoire, meuble désormais présent dans de nombreux inventaires³³.

Vingt ans plus tard, nous rencontrons l'inventaire du tanneur-corroyeur Charles Poisson à la mort de son épouse. Nous changeons d'échelle car la valeur des biens meubles atteint 22359 livres. Nous trouvons évidemment un buffet et des armoires. L'atelier abrite 1 table, 1 dressoir, 1 chevalet et une grande table sur tréteaux, 2 saloirs de grès, les produits comprennent 12 livres de colle et pour 819 livres d'écorce à tanner. Les outils se composent de 3 tenailles, 3 couteaux et d'une pierre à repasser. Le cuir fini a une valeur de 537 livres dont 178 pour du cuir de vache. Les matériaux comprennent 10 peaux de veau non corroyées, 51 peaux de veau, et des peaux de vaches pour une valeur de 71 livres et d'autres fragments de peau ou pièces de seconde qualité comme le ventre ou la gorge. Le traitement triple la valeur du produit, 25 peaux de vaches corroyées valent 192 livres, 36 peaux de veau 223 livres. Les tanneurs, les corroyeurs et les mégissiers ont besoin d'eau et leur habitation n'est pas toujours près de l'eau, dans ce cas ils louent. Ainsi, en 1776, le tanneur Rémy Poisson loue à l'avocat Jean-Gérard Geoffroy une maison rue de la Roche plate pour 77 livres annuelles tandis que le tanneur Jean Simonneau baille une maison rue de la Tannerie au tanneur Jacques Raynaud pour 9 ans et un loyer annuel de 135 livres³⁴. Dans les classes

32. Arch. dép. Essonne 2 E 66/233 (1747), 66/246 (1751) et 66/250 (1752).

33. Arch. dép. Essonne 2 E 66/251 (1752) et 48/177 (1753).

34. Arch. dép. Essonne 2 E 66/253 (1773) et 66/256 (1776).

populaires cela représentait presque le revenu annuel d'une famille. Les tanneurs avaient des revenus bien supérieurs à la moyenne.

En 1738, ils ne sont que quatre à figurer dans les rôles de taille, le plus imposé Pierre Martin paie 36 livres annuelles³⁵. Mais la ville est scandaleusement avantagée et cette imposition est symbolique. Seuls les ruraux souffrent du poids de l'impôt direct³⁶. Nous renvoyons à notre article sur le sujet pour apprécier correctement ce niveau d'imposition. Par rapport à d'autres commerçants aisés les tanneurs semblent avoir consacré une part importante de leurs revenus à leur entreprise, les achats de terres agricoles et l'investissement dans la rente constituée ne semble pas peser d'un poids très lourd dans leur patrimoine, tandis que les matériaux bruts et les produits finis en représentent une part conséquente. Ils sont en rapport commercial au loin, nous verrons que c'est aussi le cas des mégissiers. En 1744, les mariages de Catherine Simonneau et d'Apolline Martin, toutes deux filles de tanneurs, avec les frères Pierre et Jacques Raynaud, tanneurs de Mestérieux³⁷, en sont un bel exemple. Jacques Raynaud et son épouse s'installent à Étampes, leur premier enfant est baptisé le 17 septembre 1745 et le gendre succédera au beau-père.

Les mégissiers et les parcheminiers

Dès 1651, nous disposons de l'inventaire après décès du parcheminier Claude Touchard à la mort de son épouse Anne Rivière. Comme souvent à cette époque l'inventaire des meubles, de la vaisselle, des vêtements et du linge paraît sommaire, voire incomplet. Nous rencontrons 1 coffre, 1 habit de serge, 1 robe de serge noire, 1 collet de serge, 11 draps et 5 nappes. Le total de 291 livres semble un minimum des actifs mobiliers du couple. Les matériaux se composent de 50 peaux de moutons d'une valeur de 25 livres et le produit fini de 4 bottes de parchemin et de 200 cuirs de mouton préparés d'une valeur de 126 livres³⁸. Les inventaires après décès des mégissiers sont tardifs. En 1752, l'inventaire du mégissier Louis Guillemot de Notre-Dame s'élève à 4228 livres. La vaisselle, les meubles, dont évidemment des armoires, le linge et les vêtements ne valent que 302 livres. Mais la valeur des produits finis est de 812 livres tandis que deux parcheminiers, dont un parisien, lui doivent 2348 livres³⁹. Deux inventaires

35. Archives municipales d'Étampes (désormais Arch. mun. Étampes) fonds ancien, n° 64.

36. MARTIN M., « La taille dans l'élection d'Étampes », *Bull. de la société historique et archéologique de l'Essonne et du Hurepoix*, n° 75, 2006, p. 83-116.

37. Alors en Guyenne, actuellement en Gironde, arrondissement de La Réole, canton de Monségur.

38. Arch. dép. Essonne 2 E 48/131.

39. Arch. dép. Essonne 2 E 66/251.

sont disponibles en 1781. Celui de Jean Fargis atteint 3197 livres le 15 juin. Le matériel comprend 5 cuiviers, 1 brouette, 1 seau, 1 corde pour étendre les peaux, 3 couteaux, 2 tenailles et 9 poids, ainsi que 60 « herses à faire parchemin ». Il se chauffait à la tourbe, ce qui n'est pas ordinaire, et ne possédait pas sa maison dont le loyer lui revenait à 67 livres. Les dettes passives atteignent 548 livres, dont 312 livres à l'épicier Mahy et 24 livres à un voiturier pour le transport de peaux achetées à Pithiviers. Les dettes actives se montent à 1922 livres, dont 946 livres dues par le bonnetier Puits de Thionville. François Laglace n'était pas un mégissier sans fortune, son inventaire atteint 5136 livres le 18 août. Les dettes actives montrent qu'il commerce au loin, le bonnetier Puits lui doit 617 livres, mais un commerçant de Rennes lui doit 135 livres, un autre de Rouen 566 et des négociants de Laval un total de 3124 livres. Sa comptabilité fait état de nombreux billets à ordre. Cependant son épouse Gabrielle Regnault renonce à la succession. Il est peu vraisemblable que des créanciers inconnus en août se soient manifestés. Il s'agit plutôt de favoriser la reprise en main d'une entreprise prospère et non démembrée aux héritiers⁴⁰.

Comme tous les artisans, les mégissiers possèdent des biens immobiliers, relativement modestes au XVII^e siècle, leur maison et leur jardin la plupart du temps, comme François Brizard en 1690. Ils deviennent plus importants au siècle suivant. Cantien Dumazy et son beau-frère le menuisier François Beauvilliers baillent ainsi 8 ha de terre à Saint-Pierre au laboureur Pierre Girard de la Montagne en 1737⁴¹. À la fin de l'Ancien Régime, certains mégissiers sont des propriétaires fonciers conséquents. Ainsi Louis Thibaud, de Notre-Dame, baille 10 ha de terre à Saint-Cyr-la-Rivière à Étienne Alais et René Marat, deux laboureurs pour un loyer de 8 sacs de froment en 1779. Quatre ans plus tard, il loue une petite ferme de 22 ha au laboureur Pierre Duchesne d'Abbéville pour 108 livres annuelles et 6 poulets⁴². La prospérité des mégissiers semble progresser au XVIII^e siècle.

Les selliers-bourelliers

Nous n'avons pas rencontré d'inventaire après décès avant le XVIII^e siècle. En 1748 à La Ferté-Alais, au décès de l'épouse de Louis Bellanger, l'inventaire atteint 248 livres auxquelles s'ajoutent 244 livres de dettes actives. Les outils (outils propres à l'exercice du métier de bourellier), les matériaux et les produits finis ne sont pas détaillés. Il

40. Arch. dép. Essonne 2 E 48/201.

41. Arch. dép. Essonne 2 E 48/160.

42. Arch. dép. Essonne 2 E 48/196 (1779) et 67/17 (1783).

en va de même pour les inventaires suivants, celui du bourreller cabaretier Étienne Canard à Maisse en 1783 atteint 830 livres⁴³. En revanche dans les dettes passives de tous les paysans apparaissent des sommes dues à un bourrellier. Le harnachement des chevaux les rendait indispensables. Par exemple en 1699, le laboureur Lavallée de Lhumery doit 52 livres à un bourrellier, il est vrai qu'il exploite 75 à 80 ha avec 6 chevaux. Les laboureurs ne sont pas les seuls à devoir prendre soin du harnachement de leurs chevaux et Claude de Languedouë, seigneur de Dommerville, passe un accord avec un sellier de Saint-Gilles en 1688 : moyennant 18 livres par an l'artisan prend en charge l'entretien de tout le harnachement du gentilhomme campagnard⁴⁴.

Comme les autres métiers passés en revue tous les selliers et bourrelliers sont des propriétaires fonciers. À Dourdan, Anne Aubourg, à la fois l'un et l'autre, baille à rente une maison à un manouvrier en 1670 ; le sellier François Guyot baille pour une rente de 45 livres une maison rue de Chartres au marchand Jacques Philidor en 1686 tandis qu'en 1699 le sellier-bourrellier Louis Boisseau baille une maison au maître chirurgien Decelard pour 5 ans et 60 livres⁴⁵. De 1701 à 1707, le bourrellier étampois Jacques Legrier baille d'abord une maison couverte de chaume, puis des terres et des vignes, à un vigneron de Morigny. En 1702 c'est Thomas Beloin, un charretier du Chesnaie, qui lui loue une maison pour 6 ans et 9 livres 11 sous. La même année, il baille au farinier Jean Ravet 3 ha de terre pour 5 ans et 24 livres, puis en 1707 il baille encore des terres pour un loyer en nature de 35 hl de froment annuel, soit 24 à 25 quintaux⁴⁶. Dans la seconde moitié du siècle, les bourrelliers sont toujours propriétaires, Marc Lecerf de La Ferté-Alais baille au menuisier Cantien Foucher une maison de Saint-Martin comportant une boutique pour 9 ans et 43 livres annuelles en 1760. À l'extrême fin de l'Ancien Régime, le bourrellier François Marchand de La Ferté-Alais baille pour 6 ans et 7 livres 10 sous une maison à Ballancourt à Catherine Marin, une veuve de vigneron en 1786⁴⁷. Parfois les selliers et les bourrelliers sont locataires, comme François Carré de Maisse qui prend à bail pour 9 ans et 48 livres 2,75 ha de terre en 1751. Ceci suggère que ces artisans du cuir étaient aussi un peu paysans. Le propriétaire foncier agricole le mieux doté rencontré dans la profession demeure le bourrellier étampois François

43. Arch. dép. Essonne 2 E 26/62 (1748) et 61/90 (1783).

44. Arch. dép. Essonne 2 E 66/108 (1688) et 66/137 (1699).

45. Arch. dép. Essonne 2 E 1/83 (1670), 1/88 (1686) et 1/95 (1699).

46. Arch. dép. Essonne 2 E 66/144, 66/146, 66/147 et 66/161.

47. Arch. dép. Essonne 2 E 48/191 (1760) et 26/84 (1786).

Lannier qui baille à 3 laboureurs de Brières 20 ha de labours pour 6 ans et un loyer de 96 livres en 1711⁴⁸. Malgré des inventaires après décès relativement modestes les selliers et les bourreliers ne sont généralement pas dans la gêne.

Les cordonniers et les savetiers

En théorie, mais en théorie seulement, les cordonniers fabriquent les chaussures et les savetiers, ou cordonniers en vieil, les réparent. Dès 1648, nous savons que le savetier étampoïs Lubin Guyot demeurant rue de la Savaterie était à la tête de 550 livres et qu'il utilisait 8 douzaines de formes pour fabriquer les chaussures⁴⁹. En 1729, à Dourdan, Claude Chenard au décès de son épouse, possède 421 livres de biens meubles, dans son atelier se trouvent des formes, de la cire et 3 paires de souliers neufs valant 5 sous chacun. Encore à Dourdan en 1760, l'inventaire du cordonnier Claude Duperche s'élève à 741 livres et dans l'atelier nous trouvons des peaux de vache d'une valeur de 7 livres 10 sous à l'unité, 8 cuirs de bœuf valant chacun 21 livres 12 sous et 8 peaux de veaux valant 2 livres 2 sous l'unité. Il y a aussi 4 paires de souliers d'homme valant chacun 2 livres 2 sous, 2 paires de souliers féminins d'une valeur unitaire de 2 livres 8 sous et 6 paires de souliers usagés valant au total 6 livres 10 sous.

Les cordonniers sont aussi bien citadins que ruraux et nous en trouvons dans les bourgades. Nous rencontrons ainsi Charles Baillet à Maise en 1689. Toussaint Gaillard est cordonnier à Étréchy en 1737, son inventaire atteint seulement 230 livres⁵⁰. À la fin du siècle nous rencontrons des cordonniers mieux pourvus, comme Jean Gudin de Saint-Basile, décédé en 1767, qui possédait 941 livres de biens meubles, ou Sulpice Billard cordonnier rue Sainte-Croix qui possède une armoire, détient 474 livres en liquide et dont les biens meubles valent 778 livres. Mais l'inventaire le plus élevé se trouve à Étréchy où le cordonnier Caillot possède pour 1995 livres de biens meubles en 1772 ; les dettes passives atteignent, toutefois, 756 livres⁵¹.

Au contraire des autres professions déjà analysées, les cordonniers sont un peu moins souvent bailleurs que preneurs, surtout à Dourdan, Ils vendent aussi un peu plus souvent qu'ils n'achètent. Ils sont propriétaires aussi bien de maisons que de terrains agricoles et nous avons vu que certains pratiquent l'agriculture. Ainsi la veuve d'un

48. Arch. dép. Essonne 2 E 66/173 (1711) et 26/54 (1786).

49. Arch. dep. Essonne 2 E 48/130 (1648), 1/107 (1729) et 3/50 (1760).

50. Arch. dép. Essonne 2 E 61/52 (1689) et B 368 (1737).

51. Arch. dep. Essonne B 1302 (1767), 2 E 48/198 (1780) et B 374 (1772).

cordonnier de La Ferté-Alais baille pour 9 ans et 25 livres 2,5 ha de terre à Cerny au laboureur Michel Poin en 1686. En revanche en 1664, Gilles Florentin baille pour 24 livres une maison à Dourdan au cordonnier Charles Bourdier⁵². Dans ces conditions les cordonniers ont assez fréquemment des difficultés financières. Ainsi, en 1605, Bertaud Bizouarne, cordonnier à Estouches, doit 15 livres à Jean Lenoir, chirurgien à Méréville, pour les soins apportés à sa femme et les médicaments. En 1729, Alexis Quinton de Dourdan renonce à la succession de son père, cordonnier, décédé à l'hôpital de la Charité à Paris. En 1780, la famille Tournemine renonce à la succession de l'un des leurs qui était cordonnier⁵³. Les cordonniers se situent économiquement au même niveau que les métiers du bâtiment et les tailleurs, mais au dessus des tisserands. Ils peuvent aisément tomber dans la gêne.

Les chamoiseurs

Ils sont très mal connus, car presque absents des sources : en 1707, les Trinitaires d'Étampes baillent leur moulin à papier au chamoiseur Hamel demeurant rue de la Basse Foulerie pour 9 ans et un loyer de 90 livres. Nous savons que le chamoiseur Claude Genoult a emprunté 648 livres à l'hôtelier Desforges avant 1737. Puis une fille de fruitier, Françoise Sadoux, épouse le chamoiseur Jacques Chapelle de Saint-Martin et lui apporte 748 livres de dot en 1745⁵⁴. Nous connaissons, également, les contrats de mariage de trois garçons chamoiseurs.

Le moulin chamois et le moulin à tan à Étampes

En 1773, le tanneur-corroyeur Charles Poisson semble propriétaire du moulin chamois dont la prisée se monte à 115 livres⁵⁵. Le moulin à tan appartenait à la communauté des tanneurs depuis 1361. Pourtant sous le Directoire, période où les crapules étaient au pouvoir, le citoyen Pailhès qui dissimulait des opérations immobilières plus que douteuses derrière un jacobinisme de façade, tenta de l'acquérir sous le prétexte qu'il appartenait au domaine royal⁵⁶. C'est impossible car alors que régulièrement le personnel du bailliage ou de la prévôté fait procéder à la prisée des moulins du domaine, ce dernier n'apparaît jamais.

52. Arch. dép. Essonne 2 E 1/78 (1664) et 26/44 (1686).

53. Arch. dép. Essonne 2 E 34/22 (1605), 1/107 (1729) et 48/198 (1780).

54. Arch. dép. Essonne 2 E 66/162 (1707), 2 E 48/130 (1737) et 66/225 (1745).

55. Arch. dép. Essonne 2 E 66/253.

56. Collectif Étampes-Histoire, *Étampes en Révolution 1789-1799*, Le Mee-sur-Seine, Amatteis, 1989, p. 208.

Les salariés

Les sources nous fournissent peu de salariés car ils sont logés chez l'employeur, ne louent presque rien et achètent encore moins. Les registres paroissiaux sont plus prolifiques car ils fournissent des renseignements sur ces ouvriers lors de quelques mariages, et de décès plus fréquents. Quelques uns sont propriétaires et baillent des biens fonciers. Ainsi, en 1751, Pierre Pommeret qui est garçon-tanneur baille une maison au marchand de Boutervilliers, Cantien Voisin, pour une rente annuelle de 3 livres. Ils sont preneurs plus fréquemment, comme le garçon-tanneur Michel Jouannet qui loue une chambre basse et des dépendances au boulanger de Saint-Pierre Louis Carnevilliers pour 9 ans et 18 livres annuelles en 1755⁵⁷.

L'apprentissage

Le maître de métier s'engage à ne rien dissimuler de son savoir à l'apprenti, le loge, le nourrit et le blanchit. L'apprenti s'engage réciproquement à obéir à son maître et à avoir un comportement honnête. En cas de maladie, le temps perdu sera ajouté à la durée de l'apprentissage. Généralement les apprentis sont des enfants jusque vers 1675-80, puis ils sont âgés de 14 à 18 ans et sont alphabétisés, comme leur maître, sauf les cordonniers et les savetiers, du moins jusque vers 1730-40. La formation dure de 1 à 4 ans. Nous avons découvert un seul apprenti tanneur : en 1750, Raymond Huard marchand à Montlhéry place son fils âgé de 23 ans chez le tanneur étampois Jacques Raynaud pendant 2 ans moyennant une indemnité de 81 livres⁵⁸. Nous découvrons trois apprentis selliers-bourreliers de 1681 à 1703 ; parmi eux le fils du marchand Louis Tourroude n'a que onze ans lorsqu'il commence son apprentissage chez le Dourdannais Pierre Rousseau en 1681. L'indemnité s'élève à seulement 36 livres. En 1703, l'hôtelier étampois Jean Belanger place son fils de 17 ans chez le bourrelier Claude Melun pour 2 ans moyennant 48 livres d'indemnité⁵⁹. Les apprentis mégissiers sont plus nombreux. En 1649, trois ans d'apprentissage chez le mégissier étampois Marin Girard reviennent à 180 livres. Mais deux ans d'apprentissage chez le mégissier Louis Bourdeau n'atteignent plus que 108 livres en 1752. Dans ce

57. Arch. dép. Essonne 2 E 66/247 (1751) et 48/181 (1755).

58. Arch. dép. Essonne 2 E 66/243.

59. Arch. dép. Essonne 2 E 1/87 (1681) et 66/151 (1703).

cas l'apprenti est un mineur émancipé François Lemaître qui choisit lui-même son avenir⁶⁰.

Les apprentissages de savetiers et de cordonniers sont plus fréquents car la profession est plus répandue. En 1677, un marchand du Plessis-Saint-Benoist place son neveu âgé de 19 ans pendant deux ans chez le cordonnier étampois Claude Robillard moyennant 80 livres. La veuve du cordonnier Chevalier fait apprendre le métier à François, son fils de 15 ans, chez le cordonnier Cantien Gudin de Saint-Gilles pour 29 livres pendant deux ans en 1705⁶¹. C'est le seul cas où l'apprenti apprend le même métier que son père. En 1727, lorsque Marie Sanglebeuf, veuve Darmon, de Saint-Gilles, place son fils de 17 ans chez le cordonnier François Aubry, celui-ci précise qu'il ne désire aucun dédommagement pour sa peine. Enfin en 1752, la veuve du garçon meunier Lévesque place Cosme âgé de 16 ans chez le cordonnier Julien Chauvet qui ne réclame aucune indemnité car l'apprenti continue de résider chez sa mère⁶². Terminons avec deux cas particuliers. En 1692, une dourdannaise de 13 ans apprend le métier pendant 28 mois moyennant 45 livres d'indemnité. Puis en 1711, le marchand de Saint-Martin Robert Lapôtre fait entrer en apprentissage son fils de treize ans chez le cordonnier parisien Billard pendant cinq ans pour un dédommagement de 112 livres⁶³. Les apprentis savetiers se rencontrent uniquement au XVII^e siècle. Par exemple en 1676, Claude Chevalier fils de vinaigrier apprend le métier pendant deux ans avec le savetier étampois Gananfroy moyennant une indemnité de 30 livres⁶⁴.

Ces contrats montrent que la tradition professionnelle paternelle est rarement maintenue. Pourtant il existe des dynasties dans chaque corps de métier, mais dans ce cas la formation a lieu au sein du groupe familial et ne donne pas lieu à la rédaction d'un contrat. Il est en fait difficile de savoir exactement combien de fils continuent la tradition familiale. D'ailleurs, il est indispensable de rectifier les croyances communes sur quelques points. Un fils exerce assez rarement le même métier que son père. Pour le passage des degrés qualificatifs il n'est nul besoin de chef-d'œuvre. Il suffit de payer : la maîtrise de métier s'achète. Les registres de police des métiers étampois sont encombrés de demandes de lettres de maîtrise à l'administration royale et des copies de ces lettres. Les maîtres sont toujours des fils de maîtres qui

60. Arch. dép. Essonne 2 E 48/83 (1649) et 66/251 (1752).

61. Arch. dép. Essonne 2 E 66/104 (1677) et 66/155 (1705).

62. Arch. dép. Essonne 2 E 66/206 (1727) et 66/251 (1752).

63. Arch. dép. Essonne 2 E 1/91 (1692) et 66/173 (1711).

64. Arch. dép. Essonne 2 E 66/101.

ont été formés au sein de la famille. Parfois un maître retiré sans successeur ou sa veuve vend la maîtrise. La belle organisation corporative fondée sur la compétence que chacun croit connaître n'existe absolument pas.

Les mariages et les capitaux de départ

Rectifions encore une croyance commune. Les mariages se font souvent hors du cercle professionnel, le métier paternel compte peu, à degré de fortune, de dignité et de patrimoine égal, ou supposé tel, un mariage est généralement possible. Les héritiers de mégissiers se marient dans le milieu des métiers du cuir dans 22 % des cas, ceux des bourreliers seulement dans 9 %. Pour les cordonniers, dont nous connaissons plus de cent mariages, seulement 11 % unissent des époux dont le père travaillait le cuir. Pour comparaison nous avons recours au métier de maréchal-ferrant, urbain et rural comme celui de cordonnier, et tout aussi répandu. Seulement 11 % des mariages unissent des filles et des fils de maréchaux. Le cas des tanneurs prend donc un sens particulier car la moitié des mariages se contracte dans le milieu étroit des tanneur-corroyeurs. À degré de fortune comparable, c'est le cas à 16 % pour les hôteliers. Ce comportement exceptionnel facilite à terme la concentration des entreprises et la réduction du nombre des tanneur-corroyeurs. Prenons en considération les capitaux de départ, dot et apport du mari, quand ils sont précisés. Antérieurement à 1650, les contrats de mariages ne permettent pas de cerner la réalité. Ils concernent seulement les couches les plus fortunées jusque vers 1635-40 et sont assez rares. Quand ils se « démocratisent » ils ne permettent pas encore une étude par corps de métier, ni une analyse séparant ville et campagne. Ainsi, pour 36 dots enregistrées avant 1640 chez les commerçants et artisans la moyenne atteint 2227 livres, puis elle chute à 408 livres pour 41 dots entre 1640 et 1651. En complétant les dépouillements nous parviendrions à mieux préciser la situation dans la décennie 1641-1651, mais il est absolument certain que la population est triée avant 1640 et que les dix années suivantes les données sont trop peu nombreuses pour étudier la situation par sondage.

Nous avons calculé l'écart-type seulement pour les échantillons supérieurs à 30 ou de peu inférieurs à 30. Dans les autres cas, cela n'a aucun sens. Pour les moyennes générales c'est sans objet car les moyennes sont très différentes et la disparité des dots, de moins de 100 livres à plus de 10000, engendre des écart-types importants, en particulier en milieu urbain. Les tanneurs, profession respectée et

prospère, fournissent deux dots avant 1652, 2340 livres au mariage du tanneur Laumonnier avec la fille du receveur de la terre et seigneurie de Boissy-le-Sec en 1620 puis 1400 livres de dot et autant d'apport en 1630⁶⁵. Les échantillons sont très réduits dans cette profession et il convient d'être prudent, mais le siège de 1652 ne semble pas, non plus, avoir affecté les tanneurs. Mais c'est aussi l'époque où les milieux favorisés locaux connaissent une inflation du montant des dots car les faillites des gentilshommes ruraux et le poids de l'impôt direct qui contraint les petits paysans à vendre leur maigre patrimoine leur permet d'augmenter à peu de frais leurs propriétés foncières. En revanche au XVIII^e siècle ces opportunités ont disparu et les grosses dots avec elles : avant 1700, des dots de 10 à 20 000 livres ne sont pas rares, mais elles deviennent exceptionnelles dans le milieu des négociants fortunés puis disparaissent vers 1730-40. Toutefois les dots des tanneurs-corroyeurs montrent qu'il s'agit d'un milieu aisé au XVIII^e siècle. Les mégissiers, comme l'indiquaient les inventaires après décès paraissent arrondir leur petite fortune au XVIII^e siècle tandis que celle des selliers-bourreliers après une embellie à la fin du règne de Louis XIV semble plus ou moins périliter. Mais avec des échantillons aussi réduits il faut être prudent, nous ne pouvons tirer aucune conclusion certaine. Il en va de même pour la soudaine prospérité relative des savetiers à la fin de l'Ancien Régime. Avec les cordonniers nous marchons en terrain plus sûr. Après un déclin à la fin du règne de Louis XIV, leur situation s'améliore. Les salariés de l'échoppe et de la boutique voient leur maigre patrimoine progresser d'après les dots. Pour le milieu du cuir les dots des salariés apparaissent seulement après 1726. Elles sont d'abord légèrement inférieures à la moyenne générale puis la rejoignent.

Ensemble des dots (en livres de 1641) des artisans et commerçants

Profession	1652-1699		1700-1715		1726-1752		1772-1785	
	m	N	m	N	m	N	m	N
artisanat et commerce*	356	167	403	91	413	146	507	83
artisanat et commerce**	902	326	725	164	795	274	627	154

Ruraux* ; citadins ** ; m : moyenne ; N nombre

65. Arch. dép. Essonne 2 E 48/28 (1620) et 48/130 (1630).

Les dots dans les métiers du cuir

Profession	1652-1699		1700-1715		1726-1752		1772-1785	
	m	N	m	N	m	N	m	N
tanneur- corroyeurs	2875	4	1297	4	1316	5	1300	3
Mégissiers	572	7	0	0	666	3	818	6
sellier-bourreliers	326	9	558	5	481	7	288	3
Savetiers	279	18	233	8	297	3	594	3
Cordonniers	326	35	253	26	349	36	454	29
écart-type	2,91		3,18		3,75		4,62	

Les dots des salariés (toutes activités confondues)

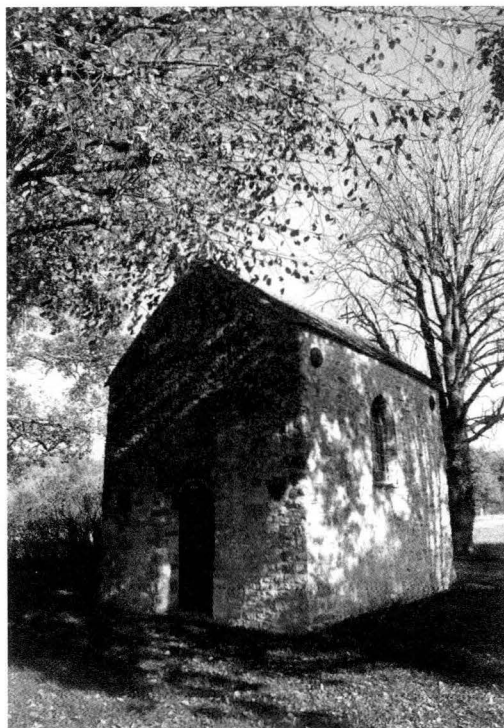
Profession	1652-1699		1700-1715		1726-1752		1772-1785	
	m	N	m	N	m	N	m	N
salariés	215	30	0	0	267	91	387	59
écart-type	3,21				4,35		4,79	

Conclusion

Alimentés par les peaux des troupeaux de Beauce, les métiers du cuir se portent bien dans la région. Les cordonniers, les savetiers et les selliers-bourreliers ont une activité purement locale tandis que les tanneurs-corroyeurs et les mégissiers vendent au loin. Leur commerce les met en rapport avec la Normandie, l'ouest du royaume et jusqu'à la Guyenne. Les tanneurs avaient précocement rassemblé un patrimoine qui les plaçait parmi les plus riches familles de négociants locaux dès le XVI^e siècle. Ils atteignent un niveau de dignité suffisant pour que leur profession soit signalée dans les actes de baptême et pour qu'elle soit précisée dans les documents notariaux, alors que seulement 10 % environ des commerçants et artisans sont accompagnés d'une mention précise de leur métier. Contrairement à la plupart des représentants des couches aisées de la société locale, ces spécialistes du cuir investissent une part conséquente de leur patrimoine dans leur activité professionnelle et ne se contentent pas de vivre confortablement de leurs rentes et de leurs fermages.

La Chapelle de Varenne à Valpuiseaux¹

Bernadette & Xavier CHRIST
Association Valpuiseaux historE (AVE)
aveval@gmail.com



La chapelle Notre-Dame de Varennes (2012)

1. a - Essonne, arr. et cant. d'Étampes.

b - La graphie du lieu-dit étant hésitante, nous retenons la graphie Varenne, sans l's final, conformément à la carte actuelle de l'IGN, au cadastre "napoléonien" (1814), aux cartes de Cassini (1755), et de Coronelli (1690).

c - Il existe de nombreux noms de lieux avec le nom de (La) Varenne(s) qui vient, vraisemblablement, du latin médiéval *warenna*, terme du droit féodal désignant un terrain où les seigneurs se réservaient le droit de chasse. Idem pour garenne (Dauzat).

Lorsque l'on cherche des informations sur cette petite chapelle, on consulte, comme il se doit, le site du diocèse de l'Essonne où l'on trouve ceci :

La chapelle Notre-Dame de Varennes fut fondée en 1313 par Hugues de Bouville, le châtelain de Farcheville.

En janvier-février 1649, saint Vincent de Paul, alors appelé Monsieur Vincent, fit une retraite dans la ferme que sa congrégation possédait au hameau du Petit Frenneville à Valpuseaux. Pendant cette retraite, il venait régulièrement célébrer la messe dans la petite chapelle Notre-Dame de Varennes.

On consulte aussi le site de la *Collection du Patrimoine des communes de France*² où on trouve les mêmes informations, avec, toutefois, une différence sur les dates des séjours du saint et des précisions pour les siècles suivants :

Saint Vincent de Paul y célèbre la messe lors de ses séjours au Petit-Frenneville, hameau de Valpuseaux, entre 1636 et 1649. Au XVIII^e siècle, la chapelle est à l'abandon. Elle n'a plus de titulaire et aucun revenu ne lui est attaché. Elle est vendue comme bien national en 1791. À l'état de ruine, elle fait l'objet d'une vaste restauration en 1862, avec construction d'une voûte en briques. En 1909 et 1910, elle fait l'objet de grands pèlerinages en mémoire de saint Vincent de Paul.

Tout ceci mérite d'être corrigé ou précisé.

La date 1313, qui figure au dessus de la porte d'entrée, résulte d'une confusion avec la chapelle, dédiée à saint Jean le Baptiste, fondée, en 1313, par Marguerite des Barres, épouse de Hugues III de Bouville, dans l'église Saint-Martin, du village de Villiers³, voisine de son château de Farcheville. La confirmation papale, datée du 22 avril 1313, publiée par Fleureau, précise bien pour cette chapelle : *in Parrochiali Ecclesia Beati Martini de Villaribus*⁴. Hugues de Bouville avait déjà obtenu, en 1304, de l'archevêque de Sens, Étienne, le droit de créer une chapelle à l'intérieur de son château de Farcheville⁵. Cette chapelle est encore attestée en 1700 (*chapelle dans le château de*

2. *Patrimoine des communes de l'Essonne*, Paris, Flohic Éditions, 2001, t. 1, p. 333.

3. Villiers en Beauce, régulièrement attesté (Villiers en Biauasse en 1286, Villars in Belsia en 1298, Villaris en 1313), prendra, progressivement, le nom de Bouville (cf. : 1^o) FLEUREAU (1683), p.610 : *Villiers en Beausse, dit Bouville* et 2^o) AD Yonne, transcription (1732) du Pouillé d'Amette : *en l'Église paroissiale de Bouville, alias S^t Martin de Villiers en Beauce*, p.470).

4. FLEUREAU B. (dom), *Les Antiquités de la ville et du duché d'Étampes*, Paris, Coignard, 1683, p.611. Réed., Marseille, Laffitte Reprints, 1977.

5. FLEUREAU B., *op. cit.*, p. 608-610.

Farcheville, paroisse de Villiers en Beauce, qui vaut 120 livres de revenus)⁶. Elle existe encore.

On ne connaît, exactement, ni la date ni la raison de la fondation de la chapelle de Varenne.

Un pouillé du diocèse de Versailles, imprimé en 1876, mentionne, cependant, dans la liste des “prieurés” du diocèse (liste qui comprend aussi des *capella*), un établissement à Valpuiseaux, fondé en 1112, placé sous le patronage de la Sainte Vierge et dépendant de l’abbaye parisienne de Saint-Victor, mais l’auteur ne donnant aucune source, cette indication ne peut être prise en compte.

Valpuiseaux étant, au Moyen Âge, dans le doyenné d’Étampes, dépendant du diocèse de Sens, c’est de ce côté qu’il faut orienter la recherche. La chapelle ne figure pas dans la liste, établie en 1250, des églises et chapelles de ce diocèse. Elle apparaît, pour la première fois, en 1350 (*Capella de Varennis*, bénéficiaire : archevêque de Sens), dans le pouillé de ce diocèse⁷. Elle est toujours attestée en 1637, à propos d’un litige entre Octave, l’archevêque de Sens, et Denis de Molière, curé de Bouville et le desservant de la chapelle (*Capellaniam Beata Maria de Varennis in parochia de Val de Puiseaux*) sur la destination des obits que celui-ci récoltait et qu’il réclame à l’archevêque⁸, ce qui confirme, qu’à cette date, la chapelle est toujours à la collation de l’archevêque de Sens. La possession de la chapelle sera l’objet d’un procès entre le curé de Bouville et celui de Valpuiseaux, initié en 1638, il se termine en 1666 par la nomination d’administrateurs du revenu temporel de la chapelle (ce qui prouve, qu’à cette époque, la chapelle produisait un revenu). Le 3 juin 1674, l’archevêque de Sens, en visite à Valpuiseaux, s’arrête à la chapelle et y entre, *les clefs nous en ayant été apportées*⁹ ; il ordonne que *les ordures qui sont derrière l’autel en seront promptement ostées et qu’on mettra une autre pierre à célébrer sur l’autel à faute de quoi il sera interdit dans trois mois*. Elle est encore mentionnée, en 1695, dans un autre pouillé du diocèse de Sens, celui dit

6. PHELYPEAUX J., *Mémoire de la Généralité de Paris* (Tome 1 des Mémoires des Intendants sur l’état des Généralités) publié en 1881 par A. M. de Boislisle et republié, Paris, Éditions du CTHS, 2008, t. 1, p.50.

7. QUESVERS P. et STEIN H., *Pouillé du diocèse de Sens*, Paris, Picard, 1894.

8. ADE B 1882. En 1637, le curé de Valpuiseaux était Jean Resnoy. Il n’était donc pas le desservant de la chapelle et comme celui-ci était le curé de Bouville, on peut penser que celui était tenté de récupérer pour son compte les revenus attachés à la chapelle.

9. Le texte précisant que les clés avaient été demandées au curé de Valpuiseaux, on peut penser que la chapelle ne dépendait plus, alors, du curé de Bouville comme en 1637.

d'Amette¹⁰. Les registres paroissiaux de Valpuiseaux gardent trace d'un mariage célébré dans la *chapelle de Notre-Dame de Varenne*, le 27 octobre 1698, par Nicolas de la Rivière, curé de cette paroisse en 1697 et 1698. En revanche, la chapelle ne figure plus dans le *Mémoire de la Généralité de Paris*, rédigé en 1700, par Jean Phelypeaux, intendant de Paris, dont le premier chapitre, consacré à l'état de l'Église, recense, dans l'élection d'Étampes, avec indication de leur propriétaire et le montant de la rente associée, les prieurés (dont Notre-Dame des Près à Morigny-Champigny, et Bois-Galon¹¹) et les chapelles fondées dans les châteaux. L'auteur ajoute : *Il y a encore plusieurs autres petites chapelles en titre de bénéfice, comme celle Sainte-Marguerite à Abbeville, de Saint-Fiacre à Auvers, et autres, mais elles n'ont plus, ou presque plus, de revenus.*¹² La chapelle de Varenne pourrait donc faire partie de ces chapelles si peu rentables qu'elles ne sont même plus nommées.

Cependant, le 13 octobre 1704, le procureur fiscal de la baronnie de Farcheville présenta une requête du bailli de Bouville au nom du baron Vincent Maynon, baron de Farcheville¹³, contre M. Champagne, le curé de Valpuiseaux. Un procès¹⁴, qui dura plusieurs années (jusqu'en 1709), opposa donc le curé de Valpuiseaux, non plus au curé de Bouville, mais au seigneur de Bouville qui réclamait le bénéfice de la chapelle de Varenne ; il prétendait posséder le fief de Varenne et était soutenu par les paroissiens de Bouville. En effet, à la chapelle, étaient encore attachés quelques arpents de terres, donnés à bail par le curé de Valpuiseaux à un certain François Poirier.

Notons qu'une, datée du 8 février 1708, est une sommation au curé de Valpuiseaux de rendre les clefs de la chapelle, ce qui indique que la chapelle était bien à Valpuiseaux

Notons encore qu'une pièce, datée, 27 mars 1709, figurant dans le dossier du litige, demande le rétablissement d'un porche qui a été

10. AD Yonne G 226 (*Transcription du Pouillé des bénéfices du diocèse de Sens transcrit en 1732, rédigé par M^{sr} Amette en 1695*, p. 470).

11. DEVANLAY A., « Le prieuré de Bois-Galon », *Essonne et Hurepoix*, n° 67 (1997), 1998, p.9-22.

12. PHELYPEAUX J., *op. cit.*, p.50.

13. Après l'extinction de la branche aîné masculine, avec le décès de Charles de Bouville, en 1382, mort sans postérité, la seigneurie de Bouville et Farcheville passe à sa cousine Marie, dame de Bouville, qui épouse Jean des Essarts, et dont la petite-fille épousera Charles de Châtillon, en 1407. Quatre générations plus tard, la seigneurie de Bouville est vendue, en 1637 à Maximilien Juppin, conseiller et secrétaire du roi Louis XIII. Elle passera ensuite à la famille de Maynon, maîtres des requêtes.

14. Les pièces de ce dossier, sont conservées, aujourd'hui, dans des archives privées ; elles sont citées par CAILLET A., *Puiset-le-Marais, village de France*, Largentière, Humbert, 1951, p. 99-100

abattu et de la litre¹⁵. Le droit de litre faisant partie des prérogatives seigneuriales, on peut penser, qu'au moment où elle fut peinte, la chapelle était supposée dépendre d'un seigneur local et non de l'archevêque de Sens, via le curé de Valpuiseaux, ce qui allait dans le sens de la réclamation de Maynon.

Il est à noter que, en 1732, dans la transcription du Pouillé d'Amette, il est précisé que la chapelle n'a plus de revenu, ni de titulaire.

Le fief de Varenne est bien connu ; il était détenu, au début du XVI^e siècle par Antoine de Châtillon¹⁶. La chapelle était vraisemblablement le lieu de culte du hameau de Varenne, et du hameau voisin du Petit-Frenneville. L'église Saint-Martin de Valpuiseaux est, en effet, au centre du village, très étendu, qui compte une douzaine de hameaux ou de grandes fermes isolées. Les plus lointains, à bonne distance du lieu de culte paroissial, possédaient une chapelle. La carte de Cassini indique, aussi, une chapelle au hameau du Grand Frenneville.

La chapelle est mise en vente par les administrateurs du directoire du district d'Étampes chargés de l'adjudication des Domaines Nationaux, le 14 avril 1791. L'affiche dit : *une petite chapelle dite « la chapelle Notre-Dame de Varenne » avec près de deux arpents de terres labourables en plusieurs pièces, sises tant à Bouville qu'à Valpuiseaux, exploitées par le titulaire de la chapelle*. Elle est achetée, le 28 avril 1791, par Pierre Lair, le curé de Bouville¹⁷. Notons qu'à cette date, seuls les biens immobiliers de l'Église ont été décrétés Biens Nationaux ; ce n'est qu'à partir du décret du 30 mars 1792 que les biens immobiliers appartenant aux émigrés (ou aux suspects) sont confisqués ; ceci démontre que la chapelle appartenait bien à l'archevêque de Sens et non au baron de Farcheville, qui avait sans doute perdu son procès.

En 1798, elle fut transformée en magasin de vin, puis dévastée (le toit et les murs sont démontés et vendus comme matériaux de construction)¹⁸.

Le 2 avril 1861, le curé de Valpuiseaux, achète les ruines pour le compte de sa paroisse. Le 23 juillet 1861, l'évêque de Versailles, Monseigneur Mabile, nomme une commission chargée de la reconstruction

15. Une litre funéraire ou litre seigneuriale était, sous l'Ancien Régime, une bande noire posée à l'intérieur et parfois même à l'extérieur d'une église pour honorer un défunt. Cette ornementation de l'église était réalisée à l'occasion des funérailles d'une personnalité.

16. Cf. note 13. Le domaine fit l'objet d'un partage entre les petits-fils de Charles de Châtillon, l'aîné, Jean, garda l'essentiel ; le fief de Varennes fut donné à son frère, Antoine, qui devint seigneur de Varennes et de Bouville (en partie).

17. AD Yvelines, 1 Q 38 et CAILLET, *op. cit.*, p. 100. L'acte de vente porte la signature de Lair, avec la mention *curé de Bouville, cy devant chapelain de la chapelle de Varennes*.

18. Manuscrit du curé DABADIE cité par l'abbé MEYNARD, *Saint Vincent de Paul, sa vie, don temps, ses œuvres, son influence*, Paris, A. Bay, 186, p. 38 et CAILLET, *op. cit.*, p. 100

de la chapelle et la dédie à saint Vincent de Paul et instaure un pèlerinage en son honneur.

Pourquoi cette nouvelle titulature ?

Saint Vincent de Paul (1576-1660), fondateur de la Congrégation de la Mission (qui prit le nom des Lazaristes quand elle vint s'installer au prieuré Saint-Lazare, faubourg Saint-Denis, à Paris) et également, de la Compagnie des « Filles de la Charité » (avec Louise de Marillac), fit plusieurs séjours à Valpuiseaux, au hameau du Petit-Frenneville, de 1635 à 1652, dans une ferme que la « présidente de Herse », née Charlotte de Ligny, épouse du seigneur de Herse, ambassadeur de France en Suisse, avait donné aux Lazaristes, en 1635¹⁹. La correspondance de « Monsieur Vincent » témoigne de ces séjours. Sur les plus de 3000 lettres qu'on lui reconnaît, 33 font références à Valpuiseaux. Selon son premier biographe, Collet, il prononça des sermons à la messe paroissiale²⁰ mais la chapelle de Varenne n'est jamais citée dans cette correspondance qui mentionne pourtant, dans une lettre inédite récemment publiée, *la messe dans notre petite chapelle en haut*, située dans les combles de la ferme de Frenneville²¹. Cependant, il n'est pas irréaliste de penser qu'il lui arriva parfois de célébrer sa messe quotidienne dans la chapelle de Varenne, consacrée, toute proche de la ferme où il résidait. C'est, en tout cas ce qu'officialise Monseigneur Mabile, en 1861.

L'édifice que l'on voit n'a plus rien à voir avec la chapelle d'origine et son étude ne permet pas d'avancer une date pour sa fondation²². Il est le résultat de la restauration décidée en 1861. Les premiers travaux ont été réalisés l'année suivante, mais la commission ne disposait pas des fonds nécessaires pour aller plus avant. D'autant que le terrain

19. A N, S 6664. L'acte concerne deux fermes (l'une à Valpuiseaux et l'autre à Mespuits, village voisin) ; il est donc certain que cette donation ne concerne pas la chapelle qui n'a jamais appartenu aux Lazaristes.

20. JACQUART Jean, « Pour le centenaire de Vincent de Paul », *Bulletin de la SHACEH*, n° 60 (1960), p 90.

21. Lettre du 11 février 1649, datée de Frenneville, adressée à Louise de Marillac, publiée par BALDACCHINO P G. « Correspondance – Lettres inédites de saint Vincent » dans *Cahiers Saint-Vincent- Revue de la congrégation de la Mission de France*, n° 210, avril 2010.

22. Une pièce du 27 mars 1709 figurant dans le dossier du litige entre le seigneur de Farcheville et le curé de Valpuiseaux, cité par CAILLET (*op. cit.*, p.99), demande le rétablissement d'un porche qui a été abattu et de la litre (une litre funéraire ou litre seigneuriale était, sous l'Ancien Régime, une bande noire posée à l'intérieur et parfois même à l'extérieur d'une église pour honorer un défunt. Cette ornementation de l'église était réalisée à l'occasion des funérailles d'une personnalité. Le droit de litre faisant partie des prérogatives seigneuriales, on peut penser, qu'au moment où elle fut peinte, la chapelle dépendait d'un seigneur.

était alors la propriété de l'instituteur de Valpuiseaux qui proposa, en 1866, de vendre les ruines de la chapelle à la paroisse, ce que le conseil de fabrique et le conseil municipal refusèrent. Enfin, en 1909, l'évêché de Versailles se rendit acquéreur de la chapelle. Monseigneur Gibier, bénira la chapelle, restaurée, en septembre de cette même année, en présence d'une foule importante. Un autre pèlerinage aura lieu en 1960, à l'occasion du tricentenaire de la mort de saint Vincent de Paul dont le culte a, indéniablement, contribué à la sauvegarde de la chapelle de Varenne²³.

23. Sans oublier les habitants de Valpuiseaux qui continuèrent d'entretenir la chapelle, notamment au travers de l'association des « Amis de la chapelle de Valpuiseaux », fondée en 1972 et qui fut dissoute après une dernière restauration, sans laquelle la chapelle ne serait plus, aujourd'hui, que ruines

Les Joly de Fleury à Fleury-Mérogis¹

René DAVOINE

« Histoire locale et sauvegarde du patrimoine de Fleury-Mérogis »
r.davoine@aliceadsl.fr

NOTE : *C'est à la fois une démarche, à bien des égards, « apéritive » qui est ici entreprise afin de susciter l'envie de découvrir notre village, qui le mérite, tout en donnant le goût d'y vivre avec les acteurs qui y ont vécu, l'ont parcouru et aimé, mais aussi un plaidoyer pour la sauvegarde du patrimoine historique floriacumois sous toutes ses formes*

C'est également un immense honneur de produire ce témoignage dans le bulletin de notre société sachant que depuis sa création quasiment rien n'a été écrit sur Fleury-Mérogis.

Cet honneur est double, puisque, sauf preuve du contraire, je suis le seul floriacumois membre de la SHAEH, après Edmond Bartissol, ancien maire de Fleury (1892-1916), et l'abbé Varlet, curé de Fleury, tous deux figurant parmi les tout premiers membres de la Société lors de sa création.

Si Fleury-Mérogis est aujourd'hui connu de la France entière, voire bien au delà des frontières, c'est à la construction sur son territoire en 1964 du plus grand complexe pénitentiaire d'Europe et à l'impact médiatique de ce dernier qu'il le doit.

Pour beaucoup, son image de marque est faite d'horizons limités aux murs gris d'une prison, de routes à grande circulation, d'un urbanisme mal maîtrisé aux confins de la banlieue parisienne. Cette image il faut la briser en prenant soin de parcourir amoureusement l'ensemble de son territoire chargé d'hommes et de travaux où l'œil est souvent surpris par le contrastes heureux du paysage. Les pierres de ses murs, de ses édifices, son architecture ancienne ou contemporaine disent à ceux qui y sont attentifs l'histoire de notre village, de notre pays. Sachons nous y arrêter et les écouter attentivement.

1. Essonne, arr. d'Évry, cant. de Morsang-sur-Orge.

Plus qu'aux événements qui s'y sont déroulés, c'est grâce à la diversité et la notoriété des célèbres personnages qui y ont résidé et marqué de leur empreinte respective la vie du village et de ses habitants, que s'est étoffé un riche passé dont Fleury-Mérogis peut s'enorgueillir.

La plupart châtelains ou premiers magistrats de la commune, certains cumulant titre et fonction, ils s'illustrèrent dans des domaines aussi variés que la politique, la justice, l'industrie, les sciences, le théâtre l'archéologie....et en occupèrent les postes les plus élevés. Hommes ou femmes ils furent dans leur propre spécificité des sommités incontestables et incontestées. C'est à ce titre que s'ouvrirent pour nombre d'entre eux les portes les plus convoitées des grandes institutions, établissements et palais de la capitale (Justice, Louvre, Sorbonne, Assemblée Nationale, Institut, etc.) et qu'ils reçurent les plus hautes distinctions honorifiques tant françaises qu'étrangères

Aujourd'hui encore, leurs noms figurent dans nombre de dictionnaires, encyclopédies, manuels d'histoire et de géographie. Les rayons des bibliothèques les plus illustres sont ornés de leurs ouvrages. Eux-mêmes et leurs réalisations ont fait et font encore l'objet de nombreuses thèses, mémoires et expositions. Leurs noms furent donnés à des rues, avenues, cité, montagne, fleur, minéraux, paquebot, des monuments leur furent élevés, tant en France qu'à l'étranger.

Cependant, le lecteur sera étonné en inventoriant les intitulés des rues et lieux-dits de Fleury-Mérogis de n'en retrouver aucun !... Puisse la présente note compenser, réparer et conduire à sauvegarder ce qui reste des traces de leur passage.

Si peu avait leur souche familiale à Fleury, tous y vécurent et y œuvrèrent de longues années. Nombreux y sont inhumés, en ayant exprimé le souhait de leur vivant, bien que résidant alors en d'autres lieux, le plus souvent dans la capitale.

Fleury-Mérogis

Au fil du temps qui passe, Thémis, la déesse de la justice dans la mythologie grecque², ne cessera de marquer de son sceau l'histoire

2. Puissance cosmique dans la pensée religieuse grecque, fille d'Ouranos et de Gaïa, Thémis appartient à la race des Dieux primordiaux. Elle est, après Métis, la déesse que Zeus épouse pour fonder sa souveraineté. Selon Homère, elle est la personnification de l'ordre établi et des lois qui régissent la Justice. Respectée des Dieux de l'Olympe, elle assiste aux délibérations des Dieux et des hommes, et préserve en toutes occasions les décisions qui y sont prises. On la représente avec une balance et une épée dans les mains: les deux emblèmes de la Justice, parfois les yeux bandés: symbole de l'impartialité des sentences qu'elle rend.

floriacumoise. Du rétablissement des fourches patibulaires (gibet à trois piliers) par le seigneur du lieu, Pierre de Fleury, en 1487, détenteur des droits de basse, moyenne et haute justice, à de la rédaction des cahiers de doléances de 1789, des idées avancées en matière de justice à l'implantation subie de la prison³ (matérialisation évidente des sentences de l'institution qu'elle symbolise).

Ses serviteurs successifs aux fonctions les plus humbles comme aux plus élevées, œuvreront à l'ombre de son voile.

Au XIX^e siècle, l'homme de l'art la magnifie en apposant au pignon de sa villa quatre superbes panneaux de céramique représentant « Les Saisons » parentes de Thémis⁴ tandis que l'homme de lettres, dans des poèmes y dépeint sans concession ses obligés mais surtout la grande misère de ceux qui doivent lui rendre compte⁵.

Mais il ne fait aucun doute que la période faste de son rayonnement sur Fleury-Mérogis et par delà sur le royaume de France sera celle qui s'étendra sur deux siècles et demi, de 1602, date d'achat de la terre de Fleury par François Joly, à 1853, date de la vente du domaine par Bon Jean Guillaume Joly de Fleury dernier représentant des Joly de Fleury à Fleury-Mérogis, et maire de Fleury (1843-1854) à Jacques François Napoléon Grandidier⁶, maire de Fleury (1857-1871). La condition de propriétaire du château ira de pair avec la fonction de maire pendant près de 150 ans.

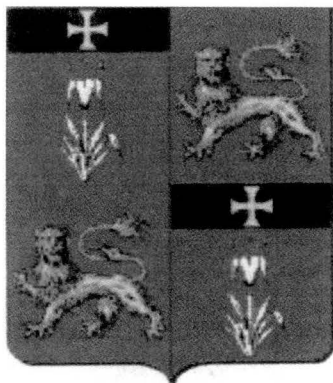


Fig. 1. – Les armes des Joly de Fleury : au 1 et au 4 d'Azur au lys naturel d'Argent chargé d'une croix pattée de Sable ; au 2 et au 3 d'Azur au Léopard d'Or.

3. C'est le 6 mai 1964 que Jean Foyer, Garde des Sceaux, Ministre de la Justice pose la première pierre de cet immense complexe pénitentiaire alors dénommé « Maison d'Arrêt de Paris ». Sa construction s'achèvera au mois de mars 1973 avec l'ouverture de la Maison d'Arrêt des Femmes. Cette implantation sera l'annonce de l'évolution du village vers la ville en devenir.

4. C'est Pierre Barbiéri, industriel en faïence d'art et industrielle à Paris qui, en 1879, fit apposer, au pignon de sa villa de Fleury, au 4 rue des Petits Champs, quatre magnifiques céramiques, « Les quatre Saisons », œuvres du peintre Léon Louis Leclair.

5. Louis Ernest Grenet-Dancourt (1854-1913) homme de lettres et de théâtre, inhumé dans le vieux cimetière de Fleury ; son buste, œuvre de son ami le sculpteur Auguste Mailland, placé sur sa tombe, vient d'être dérobé dans la plus grande indifférence.

6. Jacques François Napoléon Grandidier, riche notaire parisien, nouveau châtelain et maire de Fleury, père d'Ernest et Alfred Grandidier, grands voyageurs, explorateurs, et collectionneurs de réputation internationale.

Les Joly de Fleury

Entre le 25 août 1602 et le 7 novembre 1853, « la terre et seigneurie », puis le domaine de Fleury-Mérogis, va demeurer la propriété d'une seule et même famille, les Joly, originaires de Bourgogne qui s'installèrent à Paris au tout début du XVII^e s. en même temps qu'ils firent l'acquisition du domaine de Fleury. Tirant leur titre de noblesse des charges de judicature, ils prendront la particule de Fleury dès 1635.

Exemple remarquable de stabilité puisque les huit membres de cette famille propriétaires successifs du domaine, verront passer huit rois, deux empereurs, trois révolutions et sept régimes.

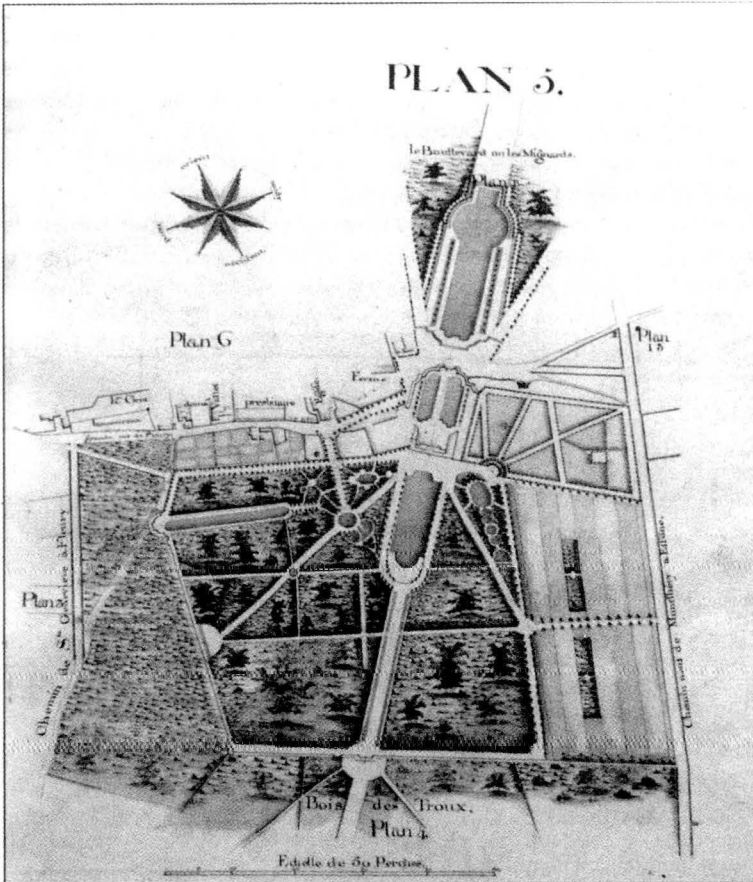


Fig. 2. – Plan des allées du château de Fleury et des terres environnantes 1785 (Arch. dép. de l'Essonne, 59 J 23).

Par une volonté constante d'achats et d'échanges de terre dans le but unique d'agrandissement de leur domaine et une préoccupation permanente de ne négliger aucun aspect de sa bonne tenue afin de le valoriser, l'intérêt porté par les seigneurs de Fleury pendant un peu plus de deux siècles à l'accroissement de ce patrimoine foncier, ne sera pas sans conséquence sur le domaine. Ainsi en 1790, à Fleury-Mérogis seulement, il s'élève à cinq cent soixante deux arpents, c'est à dire deux cent trente six hectares. Hors la seigneurie, les Joly de Fleury possèdent, en y incluant la ferme de Bondoufle plus de quatre vingt sept hectares. L'ensemble de leurs propriétés s'élève donc à plus de trois cent vingt trois hectares. Belle évolution depuis l'acquisition des quatre vingt dix neuf hectares et demi en 1602.

De cette grande lignée de magistrats quatre seront évoqués ici, grâce aux ouvrages, mémoires thèses consacrés à l'ensemble de cette famille par d'éminents historiens ou universitaires⁷.



Fig. 3. – Guillaume François Joly de Fleury.

7. – Jean DUMA, *Les Joly de Fleury à Fleury-Mérogis- 1602-1853- Une seigneurie et ses transformations*, Paris, Publications de l'AUDIR, Hachette, 1975.

– Paul BISSON de BARTHELEMY, *Les Joly de Fleury, procureurs généraux au parlement de Paris au XVIII^e siècle*, Paris, SEDES, 1964, (334p).

– David FEUTRY, *Guillaume-François Joly de Fleury un magistrat entre service du roi et stratégies familiales, 1675-1756*, Paris, École des Chartes, 2011 (443p).

Guillaume François Joly de Fleury (1675-1756)

Joseph-Omer Joly de Fleury était, lui-même, Avocat général au Parlement de Paris, mais son seul fils ayant choisi, en 1721, l'état ecclésiastique (il fut un bibliophile renommé), la seigneurie de Fleury entrera, à la mort de Louise Berault, son épouse, en la possession de son beau-frère, Guillaume François Joly de Fleury qui exerça, à partir de 1705 et grâce à l'aide de Louise Berault, la charge d'Avocat général au Parlement de Paris où il se fit remarquer par sa vive intelligence. En 1713, il en est le Premier avocat général et, en 1717, il est nommé Procureur général du Parlement. Il exerça cette fonction, jusqu'en 1746, avec un éclat particulier, et marqua son époque par son action. En 1743, il brigua même, mais en vain, le poste de Premier Président du Parlement de Paris, poste suprême de la magistrature. Guillaume François mourut, le 25 mars 1756, à l'âge de 81 ans. Son fils aîné, Guillaume François Louis (1710-1787) devint aussi Procureur général, en 1746, au départ de son père.



Fig. 4. – Jean Omer Joly de Fleury.

Jean Omer Joly de Fleury (1715-1810)

Fils de Guillaume François, il est nommé, le 10 juillet 1737 Avocat général au Grand Conseil, et ensuite, le 15 juillet 1746, Avocat général au Parlement de Paris. Nommé Conseiller d'honneur au Grand Conseil, il obtint, le 23 novembre 1768, la charge de Président à mortier au Parlement de Paris. Habile juriste, portant la parole avec talent, dévoué tout autant aux intérêts de sa famille qu'à ceux des souverains, il sut flatter, avec finesse, les goûts des conseillers de la Cour. Ses réquisitoires contre les écrivains lui attirèrent l'ire de Voltaire qui s'acharna contre lui (« *quand on le lit, ce n'est pas Homère, quand on le voit, il n'est pas joli, et quand il parle il n'est pas fleuri* »)

De plus en plus effacé pendant les dernières années de l'Ancien Régime, il sut ne pas se faire remarquer dans l'accomplissement de ses fonctions et échappa ainsi, pendant la période révolutionnaire, aux recherches de Fouquier-Tinville. Il mourut le 29 janvier 1810, à l'âge de 94 ans.

Armand Guillaume et Bon Gabriel Jean Joly de Fleury

Le père et le fils. Le premier, maire de Fleury de 1813 à 1843, fut le dernier Procureur général de l'Ancien Régime comte de l'Empire, député de Seine-et-Oise, conseiller d'État ; le second, dernier propriétaire du château et, également, maire de Fleury à la suite de son père, fut auditeur puis maître des Requêtes au Conseil d'État.

La pierre dressée de La Mère-au-Loup à Mondeville¹

Alain BÉNARD

*Président du GERSAR
alain.benard@wanadoo.fr*

Nous devons à Pierre Barroué, habitant de Mondeville, le signalement de cette dalle de grès, manifestement plantée, connue depuis toujours par les habitants du village.

Cette dénomination de Mère-au-Loup est uniquement de tradition orale. Aucun document écrit évoquant cette pierre n'est répertorié à ce jour. Ce nom d'usage qui pourrait d'ailleurs s'écrire au pluriel, La Mère-aux-Loups, constitue en soi une preuve d'ancienneté de son existence.

La Mère au Loup se trouve au pied du vallon descendant du village en direction du nord-ouest, sur le lieu-dit Les Barillets en limite des parcelles 224 et 225². Cette position en limite de parcelle est également une preuve d'ancienneté. Déjà remarquée et respectée lors de la formation du parcellaire, elle constituait un repère visuel sur le terrain.

Elle se présente sous forme d'une dalle en grès de Fontainebleau, haute de 1,20 m, à partir du sol actuel, large de 1,20 m à sa base pour se réduire à 0,40 m au sommet et ayant une épaisseur variant entre 20 et 35 cm. Son grand axe est grossièrement orienté nord-sud avec un léger décalage vers l'est. Les faces, ouest et est, sont irrégulières avec des protubérances rocheuses. Le contour de la roche est lui aussi irrégulier, et observé dans le sens sud-nord, il évoque une silhouette féminine assise avec tête, seins et genoux. Cette observation est probablement à l'origine de l'appellation « Mère-au-Loup ». Nous n'avons observé aucune trace de façonnage ou de travail de carrier.

1. Essonne, arr. d'Étampes, cant de La Ferté-Alais.

2. Les coordonnées en Lambert 1 sont : X 605-123 ; Y 1088-109 ; Z 109 m.

Nous avons effectué un sondage de part et d'autre de la base de La Mère-au-Loup pour déterminer sa hauteur totale et mettre en évidence d'éventuelles pierres de calage. Les sondages, profonds de 0,60 m et larges de 0,40 m, ont rencontré la base de la dalle à 0,50 m ou 0,60 m selon les endroits, le sol environnant étant en légère pente. Nous n'avons pas trouvé trace d'une fosse de fondation sur les coupes des sondages. Une seule pierre de calage, face ouest, a été dégagée à 0,40 m, adossée à une protubérance de la dalle, située à sa base. Disposée dans le sens de la pente, cet unique calage devait suffire à assurer l'équilibre. La hauteur totale de la Mère-au-Loup est donc d'environ 1,70.

Sur le bloc de La Mère-au-Loup, nous avons un ensemble de gravures, composé de tracés rectilignes très fins sauf deux sillons plus grossiers situés à la base de la « composition ». Aucune forme identifiable ne peut être reconnue à part un quadrangulaire irrégulier dans la partie supérieure. Ces gravures, de lecture très difficile, ont été observées dans l'obscurité avec un éclairage électrique rasant.

La nature et le positionnement chronoculturel de La Mère-au-Loup sont bien délicats à préciser. Nous avons indiscutablement une pierre plantée par l'homme comme le prouve la présence d'une pierre de calage et la forme de cette dalle qui n'a pu se retrouver en position verticale par le hasard d'un basculement naturel. Qualifier cette pierre plantée de menhir et donc lui attribuer un âge néolithique est bien incertain compte tenu de sa petite taille. Les gravures de sa face est n'apportent pas d'élément déterminant, étant sans rapport graphique avec l'art mégalithique connu par ailleurs³.

Nous nous limiterons à la dénomination de « roche de tradition », sans nous avancer sur la date à laquelle elle a été érigée.

³ BÉNARD Alain, Les mégalithes de l'Essonne, Mémoires et Documents de la SHAEH, t. XXI, 2012.



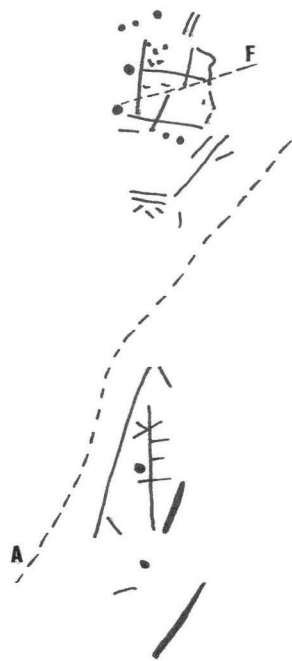
La Mère-au-Loup, face est.



La Mère-au-Loup, face sud



La Mère-au-Loup, le sondage avec la pierre de calage



La Mère-au-Loup, relevé des gravures de la face est ; ►
F : fissure naturelle, A : arête de la roche.

10 CM

Le site magdalénien d'Étiolles en 2011

Monique OLIVE, Marianne CHRISTENSEN
Nicole PIGEOT, Yvette TABORIN
CNRS et Université de Paris (UMR 7041)

Introduction

2011 constitue la première année d'un nouveau programme triennal accordé par la CIRA. Cette année correspond en outre à un anniversaire particulier puisque cela fait quarante ans que le site d'Étiolles a été découvert. C'est en effet en 1971 que la Direction régionale des Antiquités, représentée par Michel Brézillon et Jacqueline Degros, effectuait le premier sondage aux Coudray avec l'aide des archéologues amateurs qui avaient signalé la présence de silex taillés. Le Conseil général de l'Essonne a désiré célébrer cet anniversaire en organisant une manifestation spécifique autour d'Étiolles.

La longévité des fouilles traduit bien la richesse de ce site et la campagne 2011, très productive, a apporté aussi son lot de découvertes. Durant ces quarante ans, deux locus ont été successivement ouverts et dans chacun d'eux de nombreuses campagnes se sont succédé car les sols d'habitat sont denses et stratifiés : au moins 6 niveaux dans le premier et autant, voire davantage, dans le second. La récurrence des installations donne à penser qu'il existe une continuité des occupations entre les deux locus seulement distants d'une dizaine de mètres. Démontrer cette continuité en établissant la jonction entre ces deux grandes aires de fouilles est un objectif affiché depuis de nombreuses années mais sans cesse repoussé en raison de la densité des découvertes réalisées sur une même surface. C'est en effet en 2001 que notre hangar a été déplacé pour la dernière fois et le secteur en cours de fouille livre, lui aussi, une stratification de niveaux magdaléniens dont on n'a pas encore atteint la base.

Dans les rapports précédents, nous avons insisté sur l'intérêt des niveaux mis au jour sous le hangar ces dix dernières années pour la connaissance des Magdaléniens d'Étiolles et au-delà du Magdalénien

régional. Les analyses préliminaires dont ils ont fait l'objet l'ont clairement démontré. Leur spécificité tient d'abord à la qualité de conservation de la faune, incomparable avec celle rencontrée dans le locus 1, et favorisant ainsi l'obtention de données sur l'activité de chasse. Par exemple, l'étude des vestiges osseux du niveau "renne" indique une occupation de belle saison et pourrait témoigner d'une nouvelle modalité d'acquisition du gibier : une chasse individuelle, ou en groupe restreint, de quelques rennes¹. Cette hypothèse, qui demande à être étayée car cette occupation n'est pas encore connue dans son extension maximale, pourrait donc enrichir la panoplie des pratiques cynégétiques des Magdaléniens de la région. D'ores et déjà, elle conforte leur présence durant toute l'année au sud du Bassin parisien, sur un territoire relativement restreint, ce que suggérait déjà la concentration de sites occupés à des saisons différentes à la confluence Seine-Yonne (Pincevent, Marolles/Seine, Ville-Saint-Jacques....). Ajoutons enfin que ce même niveau a livré des restes de chien qui seraient les premiers témoignages attestés de cette espèce dans le Magdalénien du nord de la France.

En plus de ce contexte taphonomique extrêmement favorable, le secteur en cours de fouille possède un intérêt supplémentaire. La séquence sédimentaire dans laquelle s'insèrent les niveaux archéologiques est la plus récente du gisement et elle est unique sur tout le site. Elle conforte donc le caractère exceptionnel de l'accumulation des limons en bordure Hauldres au Tardiglaciaire et la fréquence des occupations. La datation de ces occupations constitue d'ailleurs un autre enjeu des recherches menées à Étiolles et cette partie supérieure des limons tardiglaciaires devrait apporter de nouveaux éléments de discussion dans le débat en cours sur la chronologie du Magdalénien du Bassin parisien dans le contexte européen.

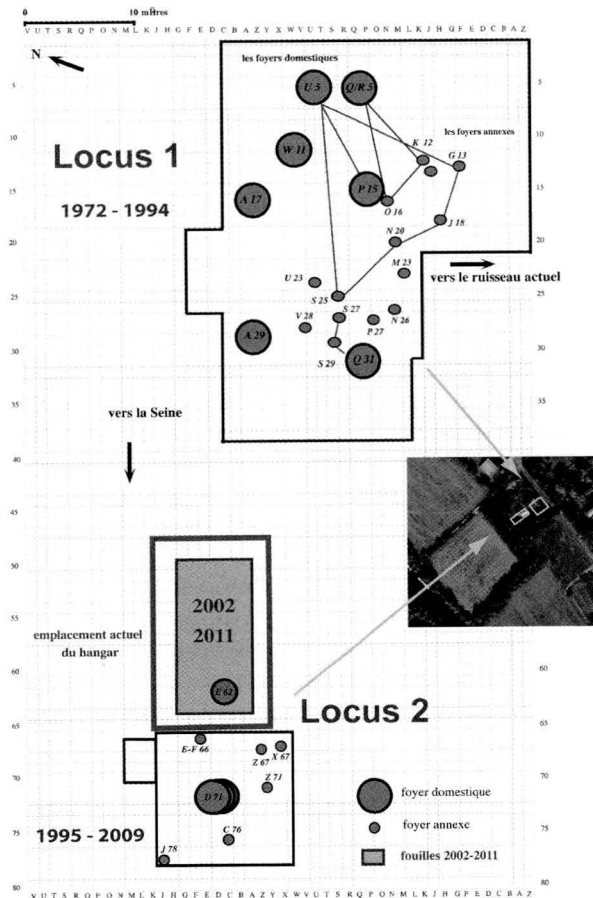
Ainsi, les fouilles récentes d'Étiolles, grâce à l'apport de données inédites, et à côté des recherches conduites sur d'autres gisements, contribuent à faire évoluer la réflexion sur le Magdalénien régional.

Dans le rapport 2010, nous envisagions la possibilité qu'un nouveau triennal, au moins, serait nécessaire pour achever d'explorer la zone actuellement ouverte. Le bilan de la fouille 2011 rend cette éventualité plus que probable.

Plusieurs institutions conjuguent leurs efforts pour soutenir, sur la longue durée, toutes les activités menées sur le site d'Étiolles, les fouilles, la recherche, la formation et la médiation. En priorité, citons le Conseil général du département de l'Essonne, propriétaire du

1. CHEVALLIER (Aude) et BIGNON-LAU (Olivier), « Chasse estivale du renne » dans *Essonne et Hurepoix n° 80 (2010)*, p 174-191.

terrain, qui supporte l'équipe d'Étiolles dans tous ses travaux et prend en charge la valorisation de ce site, particulièrement en cette année d'anniversaire ; la sous-direction à l'Archéologie du Ministère de la culture pour les moyens accordés aux fouilles de ce gisement ; la commune d'Étiolles qui a également apporté une aide financière. Il nous est aussi très agréable de remercier l'ensemble des collaborateurs qui participent à l'étude de ce site et Danièle Molez pour son aide à la réalisation de ce rapport (notamment pour le montage des plans photographiques). Et bien sûr, nous sommes particulièrement reconnaissants envers tous les fouilleurs bénévoles, sans qui l'archéologie programmée et, notamment la recherche sur ce gisement, ne pourrait pas exister.



Les deux grands locus de fouille à Étioles-Les Coudray et localisation des fouilles.

Les opérations de fouille

En 2010, les fouilles avaient atteint le troisième sol d'occupation mis au jour dans le secteur protégé par le hangar, le niveau du foyer E62. La campagne fut notamment consacrée au décapage et au démontage de ce niveau. Le foyer et son pourtour immédiat furent néanmoins conservés en raison de la tenue du congrès de l'ICAZ (en août 2010) dont les organisateurs avaient programmé une excursion ayant pour thème les sites magdaléniens du Bassin parisien et comprenant la visite d'Étiolles. Cette structure restait donc la seule visible en fin de campagne.

Les objectifs de la fouille 2011 étaient les suivants :

- démonter le foyer E 62,
- rechercher dans la partie la plus haute du secteur, ouverte seulement en 2010 (bandes de mètres 49 à 53) les niveaux “sup renne” puis “renne” déjà décapés et enlevés les années précédentes plus au sud (mètres 54 à 64),
- enfin, creuser à la recherche d'un niveau plus ancien, sous le niveau E62, dans la partie médiane de la surface.

Ces trois opérations ont été poursuivies parallèlement.

Le démontage du foyer E62

E62 appartient à une catégorie de foyer construit bien connue à Étiolles : il s'agit d'un foyer à bordure de pierres entourant une légère cuvette. Les matériaux utilisés sont la meulière et le calcaire surtout, le grès secondairement, et leurs dimensions sont assez importantes. La sélection de grandes pierres, voire très grandes pour plusieurs d'entre elles (environ une cinquantaine de cm), et d'origine locale, pour la construction d'un foyer est un comportement fréquemment observé dans les niveaux d'Étiolles. Précisons aussi que leur mise en place s'est probablement effectuée en plusieurs temps. C'est le cas d'une des plus grandes pierres périphériques sous laquelle ont été découverts des vestiges lithiques et osseux.

Les années précédentes, nous posions la question du statut de ce foyer : foyer domestique ou foyer annexe ? Son aménagement et son association avec des témoins d'activités diversifiées (faune, lames, outils, microlithes, éclats de retouche, chutes de burin, ocre) évoquent un foyer d'habitation mais nous nous étonnions cependant de la faible densité des vestiges environnants qui pourrait traduire des activités, certes multiples, mais modérées. Cette année, lors du démontage de la structure, d'autres armatures sont apparues, à proximité et sous les

pierres. Or, la réfection des armes de chasse est une activité de préférence réalisée autour des foyers domestiques.

Au total, ce niveau a livré une trentaine d'outils (lames et éclats retouchés, burins, grattoirs) et une trentaine d'armatures (lamelles retouchées), essentiellement réparties autour du foyer. L'interprétation fonctionnelle semble donc plutôt pencher vers le premier terme de l'alternative et l'hypothèse d'une habitation de plus courte durée, formulée dans le rapport 2010, est pour le moment privilégiée. Mais, répétons-le, seule une fouille plus extensive de ce niveau, notamment vers le sud, en apportera la confirmation.

Le démontage du foyer E62 s'est accompagné d'une série de relevés et de prélèvements comme cela est réalisé pour l'ensemble des structures de combustion découvertes sur le site : relevé altimétrique précis de la sole du foyer, relevé d'une coupe médiane, prise d'échantillon pour la micromorphologie. Au centre du foyer, la dépression est légère et le sédiment ne semble pas très fortement altéré, ce qui pourrait être l'indice d'un fonctionnement peu intense et aller dans le sens d'une occupation de courte durée. Une utilisation modérée qui n'exclut pas cependant de fortes températures comme l'indiquent les observations faites par G. Dumarçay sur les nombreuses esquilles d'os brûlées présentes dans la sole². En outre, l'abondance de ces résidus de combustion témoigne d'activités de consommation et conforte l'hypothèse d'une polyvalence fonctionnelle du foyer. Nous attendons de la micromorphologie d'autres précisions sur son mode et sa durée d'utilisation.

Une procédure supplémentaire a été appliquée à ce foyer. À la suite des premières analyses de micro-charbons réalisées par G. Dumarçay sur plusieurs foyers d'Étiolles, nous avons en effet décidé d'effectuer le prélèvement systématique du sédiment dans et autour de la cuvette à la recherche de ces discrets témoins de combustion. Ces échantillons ont été tamisés selon un protocole précis mis au point sur les sites magdaléniens suisses par D. Leesch et décrit par G. Dumarçay. Les premières analyses réalisées sur trois foyers (S27 et S29 dans le locus 1, G69 dans le locus 2) ont été encourageantes et nous ont incité à poursuivre cette démarche. En effet, S. Thiébault, qui a examiné ces micro-charbons, a reconnu dans le foyer S27, l'argousier, un taxon encore non identifié à Étiolles.

Ces études s'intègrent dans un programme d'analyses entrepris sur plusieurs sites tardiglaciaires du Bassin parisien (Étiolles, Pincevent, Le Closeau) avec pour objectifs une meilleure connaissance du

2. DUMARCAY (G), « A la recherche de micro-charbons à Étiolles » in *Rapport triennal 2007-2009*, SRA ÎdF, p 34-38.

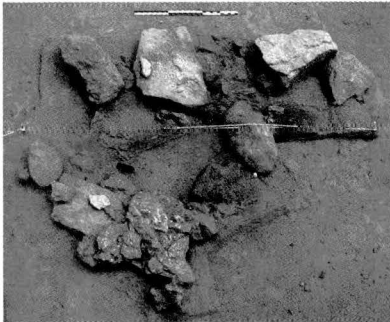
contexte paléoécologique étant donné la carence des données palynologiques et aussi un meilleur calage chronologique des occupations.



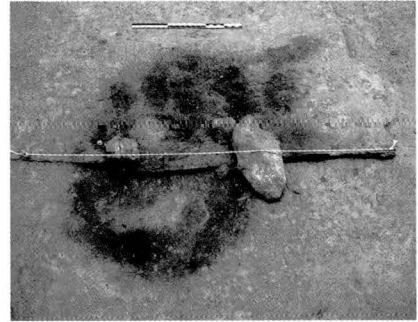
1



2



3



4

Le foyer E62 à différentes étapes de démontage.

(1 : Le foyer dans son environnement ; 2 : état optimal du décapage ;

3 : en cours de démontage ; 4 : la sole du foyer)

La recherche des niveaux d'occupation "sup renne" et "renne" dans les bandes de mètres 53 à 49

C'est en 2010 que la fouille a été étendue vers l'entrée du hangar prolongeant de 4-5 mètres la surface ouverte. Mais c'est seulement cette année que nous avons atteint les deux premiers sols d'occupation connus dans ce secteur du locus 2, les niveaux "sup renne" et "renne".

Cette surface s'est avérée peu dense en témoins d'activité. Le dénivelé y est assez prononcé affectant la répartition des pièces qui semblent s'aligner selon la pente. Le niveau "sup renne" a été enrichi

de nouveaux vestiges lithiques associés à quelques rares ossements. La suite de l'amas de silex fouillé en D53 a été retrouvée et celui-ci se prolonge par une petite concentration lithique en E52. On note la présence de 2 lamelles retouchées au sein de l'amas, en D53, signe que la fonction de cet espace était peut-être polyvalente. En B49, quelques silex taillés témoignent de l'extension du niveau jusqu'en bordure de la fouille.

Quant au niveau "renne", il a seulement été complété par quelques vestiges épars. Parmi eux, signalons quelques pièces intéressantes : plusieurs os (dont un fragment de métapode de renne et un fragment de côte), deux nucléus en E49, 1 grattoir en D51.

L'extension de la fouille conforte donc l'implantation de ces occupations le long de la berge de l'ancien lit du ruisseau des Hauldres. Ces deux niveaux s'organisent sur une pente, en diagonale par rapport à l'emprise actuelle de la fouille, et la présence de vestiges jusqu'en limite de la surface creusée laisse penser qu'ils se poursuivent au-delà, en direction du locus 1.

Au fur et à mesure du creusement de ce secteur, nous avons poursuivi les prélèvements de sédiments dans les mètres B-C 53 pour une analyse malacologique. Ils ont été confiés à P. Rodriguez. D'après l'étude préliminaire qu'il a réalisée sur les premiers échantillons effectués en 2010, ces limons supérieurs s'avèrent très prometteurs car ils contiennent une faune riche et bien conservée, fait inhabituel à Étiolles.

La recherche de niveaux plus anciens

La recherche d'un niveau plus profond dans la partie médiane de la fouille constituait le troisième objectif de la campagne 2011. Cet objectif fut amplement rempli puisque le creusement de la surface comprise entre les bandes de mètres 53 et 60 a livré un riche sol d'occupation à environ une cinquantaine de centimètres sous le niveau E62. Il s'agit donc de la quatrième occupation mise au jour dans cette partie du site.

À la fin de cette campagne, il apparaissait clairement que ce niveau se prolongeait à la fois vers le nord et vers le sud de la zone la plus profonde de la fouille. Comme les trois niveaux sus-jacents, celui-ci vient buter sur la grande coupe située dans la bande B et nous pouvons affirmer qu'il se développe aussi vers l'est, au-delà de la surface ouverte. Nous sommes donc loin de le connaître dans sa totalité.

Voilà comment nous pouvons actuellement le décrire :

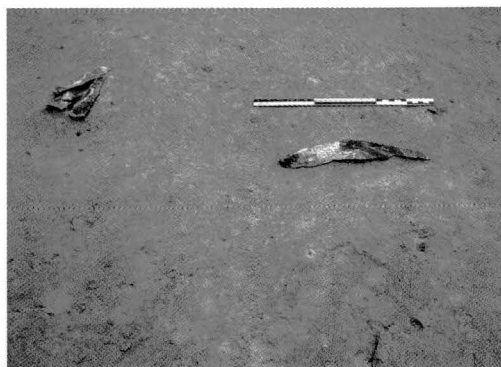
– la première observation à souligner est le fait que ce niveau s'étend sur une grande partie de la surface creusée, y compris dans

des mètres qui étaient jusque-là quasi stériles depuis la surface, c'est-à-dire les mètres F-G-H 53-59 ;

– ce niveau est composé de plusieurs amas de silex, cinq dans l'état actuel du décapage. Des pièces isolées, dont de nombreuses lames, établissent la liaison entre ces concentrations ;



Vue générale du niveau le plus profond découvert en 2011



Des lames isolées

– ces amas de silex se différencient les uns des autres, soit par la nature de leurs composants, soit par la qualité de la matière première. Cela donne l'impression qu'il s'agit d'ateliers de taille correspondant à des opérations de préparation et/ou de débitage laminaire plutôt que d'aires de rejet. Ce tri technologique des produits lithiques apparaît nettement entre les concentrations proches situées en E57-58 ;

– pour l’instant, de rares vestiges osseux sont associés à ces concentrations de silex.

Signalons notamment la présence d’une mandibule de renne en G57 et d’un fragment de bois de renne en C55.

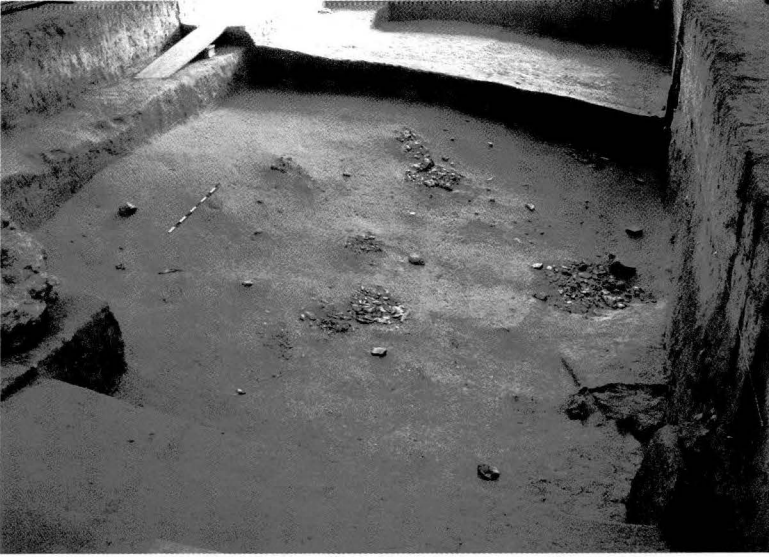


Deux concentrations proches situées en E 57-58 résultant probablement de deux opérations de débitage distinctes

Dans son état actuel, ce niveau apparaît déjà dense et étendu et, de plus, les mètres carrés qui restent à explorer sous le hangar peuvent potentiellement en doubler la surface.

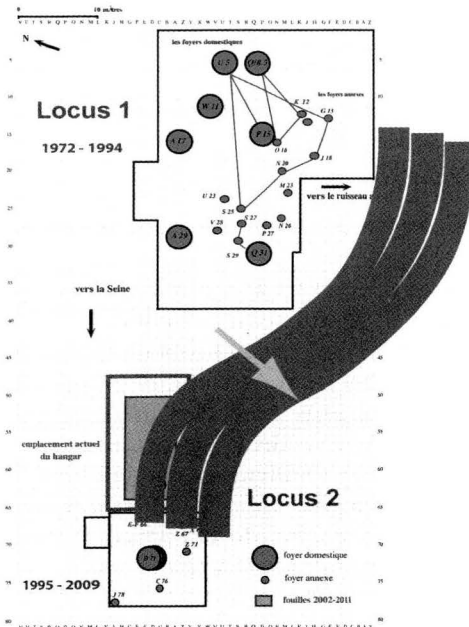
Il est conforme aux trois niveaux plus récents (niveaux “sup renne”, “renne” et E62) et montre la même distribution générale en diagonale avec néanmoins un décalage vers l’ouest. Les restes fauniques, encore peu nombreux, se caractérisent par un état de conservation tout aussi favorable et on peut espérer en découvrir de nouveaux dans la surface restant à fouiller.

Il est probable que le décalage observé entre les sols d’habitat marque le déplacement progressif de l’ancien lit du ruisseau le long duquel les Magdaléniens se sont installés. Rappelons que ce phénomène a déjà été observé entre les niveaux stratifiés du locus 1. Nous avons déjà formulé l’hypothèse d’une continuité des occupations entre les deux grands locus de fouilles s’alignant le long de la rive droite du ruisseau. Le niveau mis au jour cette année semble la confirmer. Par ailleurs, la présence attestée des Magdaléniens sur la rive opposée du ruisseau, à La Fontaine au Soulier, souligne le rôle majeur de cet affluent de la Seine dans l’implantation des campements magdaléniens et aussi dans leur conservation.



Le chantier en fin de campagne 2011.

*Au premier plan, le sol correspondant au niveau E62 ;
dans la partie médiane, le niveau le plus profond découvert cette année ;
en arrière-plan, la fouille s'est arrêtée sous le niveau "renne".
On voit le niveau en cours de fouille se prolonger dans ce secteur.*



L'hypothèse d'une continuité des occupations le long de la rive droite du ru des Hauldres qui se déplace progressivement vers l'est.

Les études récentes

Les analyses conduites récemment concernent deux sujets qui concentrent les recherches actuelles sur Étiolles et font l'objet de deux publications en préparation : le contexte paléoenvironnemental et chronologique des occupations magdaléniennes d'une part, l'analyse paléethnographique d'un sol d'occupation du locus 1, celui des habitations U5 et P15, d'autre part.

La plupart de ces travaux ont pour objet le locus 2 en cours de fouille.

Les deux premiers textes portent sur la coupe actuellement visible sur le chantier dont nous avons déjà souligné l'intérêt dans l'introduction du rapport.

L'intérêt stratigraphique de cette coupe qui, répétons-le, est unique sur le site justifie la réalisation d'une batterie d'analyses : analyses physico-chimiques, micromorphologique, malacologique, de micro-tephras. Les prélèvements ont été effectués en 2010 et en 2011, la dernière série ayant été réalisée par deux chercheurs britanniques de l'université d'Oxford (R. Housley et C. Gamble) dans le cadre du programme RESET (Response of Humans to Abrupt Environmental Transitions).

Les résultats préliminaires des analyses granulométriques et chimiques (A. Roblin-Jouve) et malacologiques (P. Rodriguez) sont exposés dans ce rapport. Les lames minces pour la micromorphologie ont été faites à l'université de Gent et elles ont été confiées à C. Chaussée pour étude. Un courrier de R. Housley nous a appris que les échantillons destinés à la reconnaissance de tephras n'ont pas révélé de clairs niveaux de cendres volcaniques ; en revanche, il semble exister de faibles traces de micro-tephra. Les chercheurs s'interrogent sur l'intérêt d'entreprendre des analyses géochimiques pour les identifier. Affaire à suivre donc.

La recherche de micro-charbons pouvant être conservés dans les foyers constitue un autre moyen de reconstitution du contexte environnemental des occupations magdaléniennes. G. Dumarçay rend compte des toutes premières observations effectuées sur des échantillons issus du foyer E62 démonté cette année. Une première estimation du fonctionnement du foyer E62 est également apportée à partir d'autres résidus de combustion, les esquilles d'os brûlées présentes dans la cuvette.

L'obtention d'une nouvelle datation ^{14}C est l'occasion d'une mise au point sur les données chronométriques obtenues à Étiolles (M. Olive).

Enfin, le dernier texte d'O Bignon-Lau fait état de l'avancée de l'étude qu'il a entreprise sur la faune des unités S25 et N20, contemporaines des habitations U5 et P15 du locus 1.

Nouvelles analyses sédimentaires sur le gisement magdalénien d'Étiolles (Essonne)

A. ROBLIN-JOUVE (UMR 7041)

Parallèlement aux études paléo-ethnographiques, la compréhension du contexte sédimentaire et chrono-stratigraphique des occupations magdaléniennes d'Étiolles reste aussi un enjeu constant des recherches conduites sur ce site. Le secteur actuellement en cours de fouille s'avère tout aussi riche que les secteurs précédemment explorés et les occupations mises au jour sont en outre particulièrement bien préservées et richement pourvues en restes fauniques, ce qui n'était pas le cas des toutes premières unités découvertes. Un des objectifs des études sédimentaires en cours est de replacer les niveaux apparus ces dernières années dans la succession des occupations du site d'une part et dans la chronologie tardiglaciaire d'autre part. C'est dans ce but que la coupe actuellement visible, haute de deux mètres, a fait l'objet de diverses analyses. Nous présentons ici les résultats préliminaires d'analyses granulométriques et chimiques effectuées par le laboratoire de l'analyse des sols de l'INRA à Arras. D'autres études complémentaires sont en cours : l'étude malacologique par Patrice Rodriguez (SDAVO, UMR 7041) et micromorphologique par Christine Chaussée (INRAP, UMR 8591). Cette étude participe à la réflexion plus générale sur la chronologie du Magdalénien du Bassin parisien par rapport à ses régions limitrophes.

Bref rappel du contexte du gisement

Le gisement préhistorique d'Étiolles est situé à 30 km au sud de Paris, plus précisément dans la vallée de la Seine, au confluent du fleuve et du ruisseau des Hauldres. Il est fouillé dans le cadre de fouilles programmées longtemps dirigées par Yvette Taborin et actuellement par Monique Olive. Les vestiges, rapportés au Magdalénien supérieur, ont été mis au jour de part et d'autre du ruisseau, mais essentiellement sur la rive droite. Plus de quinze niveaux d'occupations y ont déjà été découverts dans deux secteurs, les locus 1 et 2. Ils étaient contenus dans des sables et limons stratifiés qui comblaient un ancien lit du ruisseau.

Des analyses des sédiments et de leur dynamique ainsi que de la malacofaune ont déjà été réalisées dans le locus 1 et dans la partie du

locus 2 déjà fouillée³. Les dépôts sédimentaires en cours de fouille constituent la partie supérieure de la séquence du locus 2 qui montre un ensemble original de trois niveaux brunifiés non identifiés dans les séquences précédemment étudiées (Roblin-Jouve et Rodriguez 2006, Roblin-Jouve et Olive 2010). Il convenait donc de procéder à de nouvelles analyses pour préciser la nature des différents dépôts sédimentaires et leur évolution, en particulier pour les limons bruns et gris supérieurs, postérieurs aux sols d'habitat magdalénien.

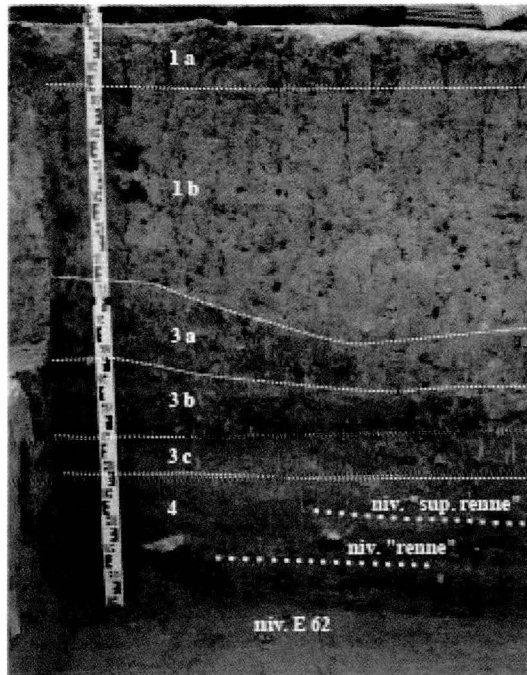
Nouvelles analyses et leurs résultats

Dans la partie nord du locus 2 en cours d'étude, la stratigraphie est la suivante du haut vers le bas (la couche 2 n'apparaît pas dans le mètre carré B53 où a été effectuée la colonne de prélèvements) :

- Limon gris, partie inférieure conservée sur 10 cm d'épaisseur (niveau 1a) ;
- Limon beige à fissures verticales et nodules calcaires de 50 cm d'épaisseur (niveau 1b) ;
- Limon brun gris à nodules de calcite de 35 cm d'épaisseur (niveau 3a) ;
- Limon gris de 15 cm d'épaisseur (niveau 3b) ;
- Limon brun de 40 cm d'épaisseur (niveau 3c) ;
- Limon hydromorphe vu sur 40 cm d'épaisseur (couche 4), avec plusieurs niveaux de vestiges ; au sommet, des vestiges épars, puis les sols d'occupation "Sup. renne", "Renne", "E62" ; un quatrième sol mis au jour en 2011 n'apparaît pas sur la photographie.

Plusieurs prises d'échantillons ont été effectuées conjointement. La colonne de prélèvements a été réalisée dans le mètre carré B53 par Yann Le Jeune durant la campagne 2010. Trente huit échantillons ont été prélevés tous les 5 cm sur 185 cm de haut pour les analyses granulométriques et chimiques, et cinq grands blocs couvrant la même hauteur pour l'étude de micromorphologie. Parallèlement, des échantillons sont également réalisés pour l'étude des mollusques au fur et à mesure de l'avancée des fouilles. Enfin, trois échantillons ont été prélevés pour la recherche de niveaux de micro-tephras par des chercheurs britanniques de l'Université d'Oxford (H. Housley et C. Gamble).

3. RODRIGUEZ (P), « Analyses malacologiques du locus 2, 1998 et 2000 » in *Etiolles, rapport triennal 1998-2000*, SRA IdF 2000, p 46-49 et RODRIGUEZ (P) et ROBLIN-JOUBE (A), « Environnement et cadre chronologiques de l'implantation magdalénienne » in *Les derniers magdaléniens d'Étiolles – Perspectives culturelles et paléohistoriques*, Paris, CNRS, 37^o suppl¹ à *Gallia Préhistoire*, 2004, p 19-30.



Stratigraphie sédimentaire (.....) et archéologique (.....) dans la coupe B du locus 2 d'Étiolles

Pour chaque échantillon, plusieurs analyses ont été demandées à l'INRA : granulométrie, calcimétrie, matière organique, carbone organique et fer total.

Les données brutes des analyses sont les suivantes :

– Sur tout le profil, les sédiments sont des limons, selon le classement USDA ; ils sont fins avec 20 % d'argile et 40 % de limon, légèrement plus fins dans le limon beige supérieur (niveau 1b) et le limon gris (niveau 3b) ;

– Le sédiment est très calcaire, avec une valeur toujours comprise entre 40 et 50 %, sur tout le profil. Les plus faibles pourcentages se situent dans les niveaux d'occupation « Renne » et « Sup-Renne » ainsi que dans le limon gris, et le plus fort correspond au limon beige à calcite du niveau 1b. – Les indices d'activité biologique sont très faibles. Le taux de matière organique est compris entre 0,5 et 1,5 % et il augmente globalement de la base vers le sommet, mais la courbe est très irrégulière. Les oscillations positives se situent dans les niveaux d'occupation (couche 4), puis dans le limon gris (niveau 3b) et

ensuite à la base du limon brun gris (niveau 3a) et dans le limon beige (niveau 1b). Le taux de carbone organique est également très faible. Il augmente progressivement passant de 0,4 % à la base, à 0,8 % vers le sommet, mais le profil est accidenté avec les mêmes oscillations positives que la courbe de la matière organique. L'oscillation positive du limon gris est la plus forte avec un taux de 0,9 %. Le taux de fer total est compris entre 1,5 et 2 %. Il est stable autour de 1,6 % dans la partie inférieure, (couche 4 et niveau 3c). Il n'est plus que de 1,5 % dans les niveaux 3b et 3a et à la partie inférieure du niveau 1b, il augmente ensuite régulièrement pour atteindre 2 % dans le sol gris supérieur (niveau 1a).

Interprétation des données

Les sédiments sont des dépôts très fins, les plus fins analysés sur le gisement. Leur transport et leur dépôt se sont effectués dans un contexte d'énergie décroissante. D'après leur taux de calcaire élevé, ces sédiments sont issus des affleurements du plateau qui domine le gisement. Ils ont été peu altérés après leur dépôt et enrichis épisodiquement en éléments organiques. À la partie inférieure du profil, correspondant aux sols d'occupation (couche 4), alternent des dépôts finement lités successivement bruts et évolués. Dessus dans les couches brunifiées (niveaux 3a, 3b et 3c), les niveaux organiques sont plus développés tandis que le limon beige très calcaire du niveau 1b est le moins évolué.

Le mode de transport et de dépôt des sédiments reste à préciser, mais d'après le contexte topographique et les résultats des précédentes analyses, les dépôts de la couche 4 sont des alluvions fines abandonnées dans le cadre d'un écoulement périodique. Les limons supérieurs présentent un faciès de colmatage d'un ancien lit dans le cadre d'inondations et le limon beige du niveau 1b pourrait être partiellement éolien.

L'origine des traces d'une activité biologique modeste mais répétée reste à déterminer. Les concentrations des niveaux supérieurs colorés (niveaux 3a, 3b, 3c) forment un complexe, elles caractérisent une évolution du contexte. Correspondent-elles seulement à un couvert végétal ou à une pédogenèse ? Les concentrations organiques des niveaux d'occupation (couche 4) peuvent-elles avoir été enrichies par les déchets de l'activité humaine ?

Les différentes études en cours devraient apporter des réponses. D'après les courbes granulométriques et de différents indices seront définis les modes de transport, de dépôt, et d'évolution des sédiments. L'étude des lames minces par Christine Chaussée permettra de préciser s'il y a eu pédogenèse et de quel type.

D'ores et déjà, les toutes premières données malacologiques fournies par Patrice Rodriguez sur la partie supérieure (jusqu'au niveau 3a) indiquent une faune abondante, bien conservée, essentiellement terrestre, se rapportant au cortège tempéré tardiglaciaire.

Apport des nouvelles données dans le contexte environnemental du gisement

Les données nouvelles sur le contexte physique et biologique des niveaux d'occupation magdaléniens confirment celles déjà obtenues dans le locus 1 et la partie sud du locus 2 déjà fouillée. Patrice Rodriguez, à partir des données de la malacofaune, et Julia Wattez, à partir des données de la dynamique des sols, ont démontré que les différents niveaux d'occupation étaient établis dans le lit du ruisseau, dans une partie épisodiquement exondée et couverte d'une végétation basse. Dans son étude de la faune découverte dans ce secteur du gisement, Olivier Bignon-Lau a observé que les restes avaient été peu affectés par les racines et rapidement enfouis. Les oscillations rapides des lamines de sables fins dans la couche 4 confirment la fréquence des inondations.

Les différents niveaux de vestiges apparus dans les deux secteurs du locus 2 constituent une longue séquence d'occupations implantées dans un coude du ruisseau qui s'est déplacé progressivement vers l'est. Les trois dates radiocarbone calibrées obtenues sur des restes osseux rapportent la séquence à la période du Bølling, mais manquent de précision. L'une d'elles obtenue sur le niveau D71-2 à la partie inférieure va de 13050 à 12173 av. J.-C. (Lyon-924) et les deux dates du niveau Renne vont de 13114 à 12257 av. J.-C. (Lyon-7843) et de 12067 à 11579 av. J.-C. (Lyon-3722).

L'ensemble de ce profil est rapportable au Tardiglaciaire jusqu'à son sommet d'après les données sédimentaires et les restes de malacofaune. Les niveaux brunifiés (niveaux 3a, 3b et 3c) constituent une couche originale en raison de son développement et de ses nuances. À ce jour, ils constituent le seul témoignage d'un couvert végétal suffisamment pérenne, pour être peut-être à l'origine du développement d'un sol rapportable à la période de Bølling, voire à l'Allerød. Les dépôts tardiglaciaires affleurent à la surface du sol actuel, qui a livré par endroits des vestiges magdaléniens (c'est d'ailleurs grâce à cela que le site a été découvert). Ces dépôts ont été en partie tronqués par une surface d'érosion holocène. C'est le cas dans le secteur en cours de fouille, comme en témoigne la présence d'un andouiller de cerf situé à la base du sol gris supérieur (niveau 1a), dont la date radiocarbone calibrée va de 7604 à 7541 av. J.-C. (Lyon 3722).

Les analyses granulométriques et chimiques des sédiments et l'analyse malacologique associée apportent de nombreuses informations sur la partie nord du locus 2 en cours de fouille, en particulier sur les traces d'activité biologique pendant et après les occupations magdaléniennes. Les études en cours devraient permettre d'assurer l'existence éventuelle d'une pédogenèse, d'en préciser la nature et l'âge.

Analyse malacologique complémentaire du locus 2 : la coupe B 53

P. RODRIGUEZ (UMR 7041)

En 2010, une série de 4 échantillons de sédiment, de 40 litres chacun, a été effectuée sur la coupe B 49-64 du Locus 2 (en B-C 53). Elle recoupait les limons brunifiés correspondant aux niveaux 3 (a,b,c) d'Annie Roblin-Jouve. Ce limon n'a livré aucun sol d'occupation, les niveaux archéologiques étant conservés plus en profondeur dans la couche 4.

La série d'échantillons vient compléter l'analyse des 11 prélèvements effectués dans la partie sud du locus 2 fouillée entre 1996 et 2001. Ces prélèvements sont corrélés à la succession des 7 niveaux d'occupation mis au jour dans ce secteur

Les prélèvements 2010 étaient disposés comme suit, de haut en bas :

- P1 : 2,54 à 2,62 m (sous le zéro du chantier) (niveau 1b)
- P2 : 2,62 à 2,78 m (niveau 1b/3a)
- P3 : 2,78 à 2,97 m (niveau 3a)
- P4 : 2,98 à 3,14 m (niveau 3b)

Pour information, l'interface entre le limon brun-gris argileux (3a) et le limon beige (1b) se situe à 2,70 m environ.



*Localisation des échantillons
pour la malacologie*

Cette série correspondait aux échantillons 2 et 3 pour la recherche de niveaux de micro-tephras et à la partie supérieure de la colonne d'échantillons pour les analyses micromorphologiques, granulométriques et chimiques. Son tamisage a livré des faunes très abondantes et en très bon état de conservation (une grande partie des tests étant entiers), ce qui est tout à fait inhabituel au sein des limons d'Étiolles, hormis dans la couverture superficielle de limon pédogénéisé.

La faune du prélèvement p4-2010 (tabl.i)

L'analyse n'a jusqu'ici porté que sur l'échantillon P4 situé à la base de la série (niveau 3b).

659 individus ont été recueillis pour seulement 10 litres traités, ce qui, proportionnellement au volume traité jusqu'alors dans le locus 2, représente à titre de comparaison 10 fois plus que le plus grand effectif décompté à ce jour dans ce locus et, 48 fois plus que les effectifs contemporains des riches niveaux d'habitation D71 (coupe AJ-66).

Les mollusques sont exclusivement terrestres, alors qu'ils sont généralement accompagnés d'espèces aquatiques dans des proportions variant entre 9 et 96 %.

Le nombre de taxons est faible au regard de la richesse en individus, avec 13 espèces en présence, ce qui est comparable aux données précédemment obtenues pour la partie supérieure de l'unité sédimentaire 2 de la coupe AJ-66 du locus 2. L'abondance de la faune couplée à la faible diversité signale des conditions du milieu particulières qui favorisent les espèces les mieux adaptées.

Un individu de *Caecilioides acicula* Müller est considéré comme intrusif en raison des habitudes fouisseuses de cette espèce et de son arrivée très tardive dans la région⁴. Les taxons forestiers *Aegopinella nitidula* Draparnaud, *Clausilia* sp. et *Pomatias elegans* Müller sont également considérés

Les mollusques dominants sont *Vallonia costata* Müller (32 %), *Trichia hispida* Linné (30,8 %) et *Helicella itala* Linné (22,3 %), suivi de *Trochoidea geyeri* Soos (9,9 %). Ils composent un cortège d'espaces peu végétalisés déjà identifié au cours du Tardiglaciaire⁵. La présence en petite proportion de *Pupilla muscorum* Linné (2,7 %) et *Punctum pygmaeum* Draparnaud (0,2 %), *Vallonia pulchella* Müller (0,2 %) et *Succinea* sp. (0,2 %) est compatible avec cette faune.

4. PUISSEGUR (J-J), *Mollusques continentaux quaternaires de Bourgogne*. Mémoire de géologie, Univ. Dijon, Paris, Doin, 1976.

5. COUTARD (S) et al., « Contexte géomorphologique, chronostatigraphique et paléoenvironnementale des sites mésolithiques et paléolithiques de Warluis dans la vallée du Thérain (Oise) » in *Quaternaire*, 21 (4), 2010, p 357-384.

Helicella itala Linné et *Trochoïdea geyeri* Soos ont surtout été identifiés à l'Allerød, dans les vallées du Nord de la France⁶ (Limondin 1995, 1998), mais ils ont déjà été notés à Étiolles, notamment dans le locus 2, au sein des limons qui encadrent les niveaux archéologiques D71-1-2-3 et inférieur, posant la question de leur possible colonisation précoce du sud du Bassin parisien, au cours du Bølling, ou d'une pollution depuis des sédiments sus-jacents.

Par sa richesse, inhabituelle à Étiolles, et sa très faible composante intrusive, cette faune du P4-2010 du Locus 2 peut-être considérée comme hautement représentative des conditions du milieu lors du dépôt du limon gris correspondant au niveau 3b. Sa composition diffère de celles des faunes interprétées comme postglaciaires sur le site, dans le limon pédogénéisé de couverture, mais rappelle celles de faunes identifiées dans les limons magdaléniens des Locus 1 et 2, rapportées au Bølling.

Le cortège tardiglaciaire mis en évidence dans le niveau brunifié du locus 2 marque-t-il cet interstade du Bølling ou celui de l'Allerød ? L'analyse des 3 autres échantillons sus-jacents recueillis en 2010, et de nouveaux prélèvements plus profonds, apportera peut-être une réponse à cette interrogation.

6. LIMONDIN (N), "Late glacial and Holocene malacofaunes from archeological site in the Somme valley" in *Journal of archeological science*, t. 22, 1995, p 686-698 et LIMONDIN-LOZOUET (N), "Successions malacologiques du tardiglaciaire weichselien : corrélations entre séries du Nord de la France et du Sud-Est de la Grande Bretagne" in *Quaternaire*, t. 9 (3), 1998, p 217-225.

Les taxons du prélèvement 4 (coupe B53 du locus 2 d'Étiolles)

ETIOLLES-Locus 2		C53	
Unités stratigraphiques		3	
Corrélations niveaux archéologiques			
Groupes/taxons/N°prélèvement		4-2010	
1	<i>Aegopinella nitidula</i> Draparnaud	2	0,3 %
2	<i>Clausilia</i> sp.	2	0,3 %
	<i>Pomatias elegans</i> Müller	2	0,3 %
4	<i>Helicella itala</i> Linné	147	22,3 %
	<i>Trochoidea geyeri</i> Soos	65	9,9 %
	<i>Helicopsis striata</i> Müller	4	0,6 %
5	<i>Pupilla muscorum</i> Linné	18	2,7 %
	<i>Vallonia costata</i> Müller	211	32,0 %
	<i>Vallonia pulchella</i> Müller	2	0,3 %
7	<i>Trichia hispida</i> Linné	203	30,8 %
	<i>Punctum pygmaeum</i> Draparnaud	1	0,2 %
8	<i>Succinea</i> sp.	1	0,2 %
9	<i>Zonitoides nitidus</i> Müller	1	0,2 %
Total terrestres		659	100,0 %
Nombre de taxons terrestres		13	
Total aquatiques			
Nombre de taxons aquatiques			
Totaux.....		659	
Nombre de taxons total		13	
5	<i>Caecilioides acicula</i> Müller	1	
Volume en litres		10	

À la recherche des micro-charbons d'Étiolles : de nouvelles analyses dans le foyer E 62 du locus 2

G. DUMARÇAY (UMR 7041)

Introduction

En 2008, un projet fut lancé au sein du PCR « Habitats et peuplements tardiglaciaires du Bassin parisien » pour comprendre l'origine du décalage chronologique entre le Magdalénien de plusieurs gisements du Bassin parisien, et le Magdalénien d'autres sites européens, et notamment suisses, dont les dates sont plus anciennes. Jusqu'à présent, l'essentiel des dates du Bassin parisien étaient issues de mesures de ^{14}C effectuées majoritairement sur des échantillons d'os. Depuis 2008, une voie supplémentaire est empruntée : il s'agit d'extraire, de déterminer et de dater des micro-charbons de bois issus de structures de combustion. L'autre intérêt de cette démarche est également de pallier l'absence de pollens qui caractérise les sites du Bassin parisien.

Dans la continuité des premiers travaux réalisés par Denise Leesch sur les sites de Champréveyres et Monruz en Suisse, puis Pincevent en France (Leesch et al., 2008), nous avons poursuivi cette démarche en 2009 sur d'autres niveaux de Pincevent et élargi notre démarche au site d'Étiolles. Il s'agissait de caractériser le contenu archéologique des remplissages de foyers d'une part, et d'évaluer dans quelle mesure les micro-charbons prélevés pouvaient permettre des déterminations et des datations radiocarbone d'autre part.

À Étiolles, les premières analyses ont été réalisées sur des sédiments provenant de deux foyers du locus 1⁷ (S27 et S29) et d'un troisième situé dans le locus 2 (G69). Cette année, des analyses complémentaires ont été entreprises sur le foyer E62 démonté durant la dernière campagne de fouille.

7. DUMARÇAY (G), « A la recherche des micro-charbons à Étiolles » in *Étiolles, rapport triennal 2007-2009*, SRA IdF, 2009, p 34-38.

Rappel des premiers résultats obtenus sur les foyers d'Étiolles

Seuls 46 micro-charbons ou assimilés, très dégradés, ont pu être prélevés et analysés en 2009 à Étiolles, pour une masse de prélèvement de sédiment initiale de 1087,3 grammes. En effet, certains présentaient un aspect concrétionné, et pour la plupart, les pores n'étaient plus visibles et aucune structure ligneuse n'était identifiable. En nous référant à la nature des sédiments archéologiques de ce gisement, nous avons pu constater que deux agents étaient responsables de la dégradation des charbons, les racines, témoins de la végétation qui s'est développée sur le site après les passages des Magdaléniens, et la calcite, présente dans le sol sous forme d'hyporevêtements calcitiques brunifiés.

Malgré cela, ayant constaté que la quantité de micro-charbons présents dans les refus de tamis était proportionnelle à la masse des échantillons, nous avons décidé de poursuivre nos investigations en prélevant davantage de sédiment, et nous avons soumis à Stéphanie Thiébault nos micro-charbons pour déterminations. Nous présentons ci-après les résultats de ses observations.

Rapport d'analyse des charbons de bois prélevés en 2009 dans des échantillons de sédiment de foyers du gisement paléolithique d'Étiolles (Stéphanie Thiébault, UMR 7209)

Quatre prélèvements provenant du gisement d'Étiolles et présentant de très petits fragments de charbons de bois ont été étudiés. Ils ont été observés au microscope optique à réflexion, fond clair-fond noir. La taille infra millimétrique des échantillons a nécessité l'utilisation de l'optique x500 en fond clair, la plupart du temps.

Résultats obtenus pour les prélèvements d'Étiolles :

Foyer S27. Prélèvement II :

Il s'agit bien d'un charbon de bois, mais sa taille et sa conservation (envahissement des structures anatomiques par la calcite) le rendent indéterminable.

Foyer S27 n° 527-1211 :

Malgré la petite taille du fragment et la présence de très nombreuses inclusions de calcite, *Hippophae Rhamnoides*, l'argousier, est reconnu. Cette détermination est fondée sur les ponctuations de vaisseau très caractéristiques.

Foyer S. 29 :

Deux types de fragments ont été observés. L'un était une toute petite esquille d'os brûlé, l'autre était un fragment ligneux dont les structures étaient comblées par la calcite.

Foyer G69-niv. D71-3 :

Les nombreux petits fragments présents évoquent davantage un morceau de racine très calcité.

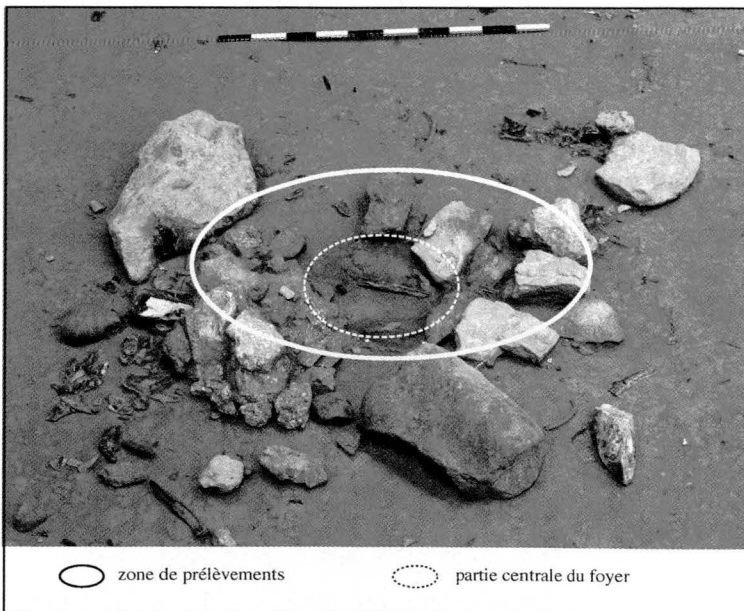
Conclusion

Un taxon non identifié jusque-là a pu être reconnu à Étiolles, il s'agit de *Hippophae Rhamnoides*, l'argousier. L'argousier est une espèce pionnière qui supporte très bien les climats frais ou froids et colonise les bords des cours d'eau.

Une nouvelle tentative : la recherche des micro-charbons dans le foyer E62

Matériel et méthode

Monique Olive a effectué le prélèvement de la quasi-totalité du sédiment de remplissage du foyer, afin d'augmenter nos chances de découvrir davantage de micro-charbons. Celui-ci se présente comme une cuvette entourée de pierres, associé à des vestiges de faune et de restes lithiques.



*Foyer E62 et zone de prélèvement des échantillons
(Crédit photographique M. Olive)*

Par la suite, plusieurs fouilleurs se sont succédé pour tamiser les prélèvements suivant le protocole prescrit par Denise Leesch. Ainsi, ils ont tamisé chaque échantillon à l'eau à travers une colonne de tamis de 2 mm, 1,25 mm, 0,5 mm et 0,2 mm, et ont mis à sécher les refus de tamis avant de les conditionner pour étude.

Seule une partie de ces prélèvements, les plus prometteurs car plus sombres et recueillis au centre et au fond du foyer, ont été observés sous la loupe binoculaire pour le moment. Les vestiges issus de ce tri ont tous été conditionnés par catégorie d'objets dans de petites boîtes. La fraction comprise entre 0,2 et 0,5 mm n'a pas été triée : elle sert uniquement de fraction de contrôle puisqu'elle contient les mêmes vestiges et dans des proportions similaires que les fractions de granulométrie supérieure.

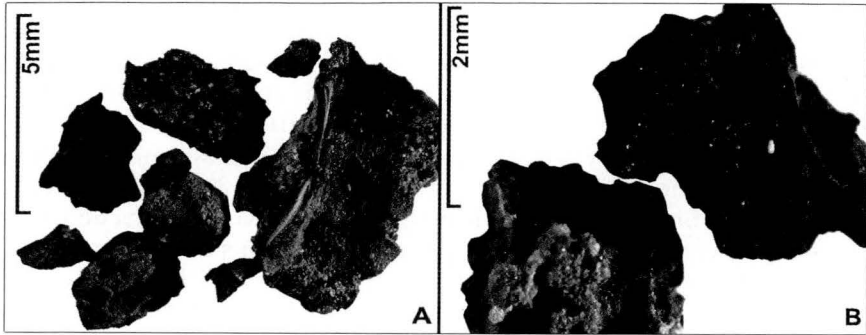
Résultats

Notre travail a porté sur quatre séries de ces échantillons, pour une masse de prélèvement de sédiment initiale de 10061 grammes, soit près de dix fois plus que lors de notre première étude de 2009, et tous ont livré des micro-charbons ou assimilés, mais dans des proportions assez faibles.

Poids des échantillons étudiés et nombre de micro-charbons par échantillon.

Locus	Nom de l'échantillon	Poids tot du prélèvement (grammes)	Poids de l'échantillon tamisé (grammes)	Poids des refus de tamis examinés sous la binoculaire (fraction 0,5 – 2 mm) (grammes)	Nombre de micro-charbons recueillis
2	Étiolles 2011 E62 centre cuvette	1950	1950	201,6	12
2	Étiolles 2011 E62 fond de cuvette n°2	3151	3151	327,9	7
2	Étiolles 2011 E62 fond de cuvette n°3	3160	2460	207,6	5
2	Étiolles 2011 E62 fond de cuvette n°4	1800	1800	199,2	3

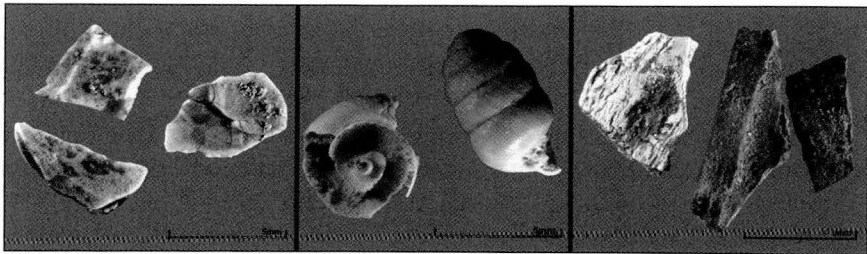
Malgré des échantillons assez prometteurs du fait de leur couleur plus sombre, de l'importance de la masse initiale des prélèvements récoltés et de leur emplacement au sein du foyer, seuls 27 charbons ou assimilés ont pu être extraits, et leur état de conservation est autant dégradé que ce que nous avons pu voir il y a deux ans.



*Quelques exemples de charbons altérés de l'échantillon Étiolles 2001 E-62
centre cuvette : A : 0.75x10x1.6 et B : 2x10x1.6.*

En effet, les refus de tamis des différentes fractions sédimentaires d'Étiolles, sont principalement constitués de granules correspondant à des racines concrétionnées qui ont perforé les charbons de bois. Presqu'aucune structure ligneuse n'est identifiable. Nous avons ainsi pu observer de nombreux « fantômes » de charbons de bois, témoins une fois encore de l'action conjointe des racines et de la calcite présente sous forme de « tubes » au sein des sédiments, ou de concrétions informes. La distinction entre charbons de bois et charbons d'os est parfois difficile, et nécessiterait dans certains cas d'un grossissement plus précis pour confirmation.

Associés aux micro-charbons, d'autres types de vestiges, archéologiques ou naturels, ont pu être observés lors des tris effectués sous binoculaire. Si certains ne sont pas des témoins d'activités de combustion (mollusques, os, pierres et silex non brûlés), d'autres en revanche présentent des traces de thermoaltérations (silex, pierres et os brûlés).



*Quelques exemples de vestiges associés aux micro-charbons
du foyer E-62 d'Étiolles : silex brûlés, mollusques et os brûlés (0.75x10x1.6).*

Certains os brûlés devraient être soumis à détermination, car malgré l'action de la chauffe, ils ne semblent pas détériorés ou trop petits au point de ne pas être identifiables.

Ce qui caractérise ce foyer si nous le comparons aux foyers d'Étiolles dont les micro-restes ont été analysés il y a deux ans, c'est la faible proportion de micro-vestiges retrouvés cette fois-ci, tous types confondus, pour une masse de sédiment prélevée pourtant bien supérieure. Cela pourrait être le reflet d'une utilisation plus modérée de ce foyer, comme le suggérait déjà Monique Olive en 2009.

Conclusion et perspectives

Une nouvelle fois, nous avons pu constater les dégâts causés par les racines et la calcite sur les micro-charbons. Néanmoins, l'intervention de Stéphanie Thiébault qui nous a permis de savoir que *Hippophae Rhamnoides* faisait parti du spectre végétal connu par les Magdaléniens d'Étiolles nous encourage à continuer et, dans le courant de l'année à venir, les autres échantillons du foyer E62 d'Étiolles seront examinés. Il est à noter que pour ce foyer, sa moindre utilisation apparente est une cause certaine du nombre plus faible de micro-restes, et plus particulièrement, de micro-charbons.

Détermination des températures maximales atteintes des os brûlés du foyer E 62 d'Étiolles

G. DUMARÇAY (UMR 7041)

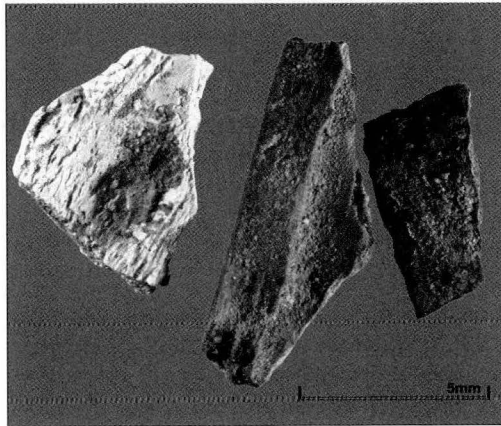
À la faveur du tri des refus de tamis dans le cadre de notre recherche de micro-charbons, nous avons relevé d'autres vestiges, dont des os brûlés. Ceux-ci, lorsqu'ils sont chauffés, subissent des altérations variables selon les températures atteintes. Bien que des perturbations taphonomiques puissent avoir un impact sur ces thermoaltérations, comme le manganèse qui colore en noir les vestiges osseux et pierreux, celles-ci demeurent tout de même un premier indice d'estimation des températures maximales atteintes.

Nous avons prélevé 250 esquilles osseuses brûlées lors de ces tris.

Tabl. I : Les esquilles d'os brûlées dans le foyer E62

Locus	Nom de l'échantillon	Poids total du prélèvement (grammes)	Poids de l'échantillon tamisé (grammes)	Poids des refus de tamis examinés sous la binoculaire (fraction 0,5 -2 mm) (grammes)	Nombre d'esquilles osseuses brûlées
2	Etiolles 2011 E62 centre cuvette	1950	1950	201,6	170
2	Etiolles 2011 E62 fond de cuvette n°2	3151	3151	327,9	117
2	Etiolles 2011 E62 fond de cuvette n°3	3160	2460	207,6	9
2	Etiolles 2011 E62 fond de cuvette n°4	1800	1800	199,2	54

Notre étude sous binoculaire nous a permis d'observer quatre teintes sur nos esquilles d'os brûlés, le rose en très faible quantité, puis le noir, le gris bleuté, et le blanc.



Exemples de colorations d'os chauffés : le blanc, le gris bleuté et le noir.

Ces colorations nous permettent de savoir que les températures maximales atteintes par les os brûlés de ce foyer sont principalement comprises entre 400°C et 650°C (os noirs et roses), dépassant parfois les 650°C (os gris/bleus), voire les 800°C (os calcinés blancs)⁸

8. JOLY, D., MARCH, R. J., « Etude des ossements brûlés : nouvelles méthodes pour la définition des températures » in M.-C. Frère-Sautot (ed.). *Le feu domestique et ses structures au Néolithique et aux Ages des Métaux*. Actes du colloque international de Bourg-en-Bresse et Beaune. Collection préhistoires 9, Montagnac, Éditions Monique Mergoïl, 2003, 299-310.

Un point sur les données chronologiques des occupations d'Étiolles

Monique OLIVE (UMR 7041)

Une nouvelle datation ^{14}C vient de nous parvenir sur le niveau "renne" du locus 2. Nous saisissons cette opportunité pour présenter un bilan actualisé des données chronologiques sur le site. Ce bilan, comme les travaux exposés précédemment sur la séquence sédimentaire et les résidus de combustion, participe à la réflexion générale menée depuis quelques années sur la chronologie magdalénienne dans le Bassin parisien⁹

Les données actuelles sur les datations des niveaux magdaléniens d'Étiolles

En 1994, H. Valladas recensait huit dates radiocarbone et trois autres obtenues par la méthode de la thermoluminescence, toutes issues d'échantillons provenant de niveaux du locus 1¹⁰. À l'heure actuelle, 14 dates ^{14}C sont disponibles dont trois manifestement aberrantes¹¹. En revanche, nous n'avons pas effectué de nouvelles analyses par thermoluminescence depuis les années 90.

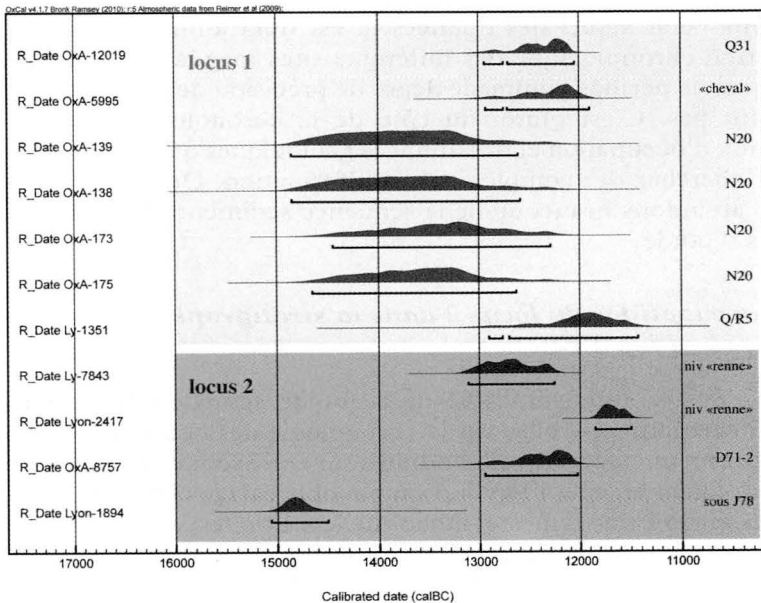
Toutes ces données sont réunies dans un tableau. Les dates radiocarbone sont classées par locus et selon la stratigraphie des niveaux d'occupation. La plupart sont des dates obtenues par AMS et sur os. Précisons que la date la plus ancienne du locus 2 n'a pas été effectuée sur un témoin anthropique mais sur un niveau riche en matière organique se situant dans la partie la plus basse de la séquence sédimentaire et non corrélaté à une occupation. Elle est donc hors contexte archéologique et apporte seulement une indication sur la mise en place des dépôts limoneux.

9. BODU (P) et al., « Révision de la chronologie magdalénienne à Pincevent et alentours – bilan des travaux depuis 2008 » in *Une dernière année à Pincevent. Les magdaléniens du niveau IV 0. Rapport 2010*. SRA ÎdF p 174-190.

10. VALLADAS (H), « Chronologie des sites du Magdalénien final » in *Environnements et habitats magdaléniens dans le centre du Bassin Parisien*. Paris, Ed de la Maison des sciences de l'homme (DAF 43), 1994, p 65-68.

11. Une nouvelle analyse va être tentée à partir d'un vestige osseux découvert récemment dans la partie supérieure de la séquence du locus 2. Un premier échantillon envoyé à Lyon durant l'année 2011 était trop pauvre en collagène pour pouvoir donner un résultat.

Entre les dates réalisées sur le locus 1 dans les années 80 et antérieurement et celles réalisées plus récemment, on observe évidemment une différence dans la précision de l'écart-type. On constate aussi, ce qui n'est pas surprenant étant donné le degré de précision de la méthode radiométrique et peut-être aussi l'époque du traitement des échantillons, une incohérence entre les âges et la stratigraphie des niveaux. Notons, en particulier, que les dates les plus vieilles sont celles obtenues sur l'unité N20 (niveau des habitations U5-P15, locus 1) dans les années 80. Il existe aussi un écart sensible entre les deux dates du niveau "renne" dans le locus 2.



La calibration des dates

La calibration des datations à l'aide du logiciel Oxcal (v. 4.1) montre un relatif étalement des âges entre le 14^e et le 13^e millénaire, c'est-à-dire entre le Dryas I et le Bølling, avec deux groupes de dates : la série sur le niveau N20 entre 14000 et 13000 calBC et un second ensemble entre 13000 et 12000 calBC réunissant des occupations des deux locus

C'est donc sur la base des datations du seul niveau N20 que repose l'hypothèse d'une antériorité d'Étiolles par rapport aux autres sites magdaléniens du Bassin parisien. Les autres datations (à l'exception

de la plus jeune date du niveau “renne”) situent les occupations d’Étiolles dans le Bølling, tout comme celles de Pincevent (Bodu *cf note 9*), et conformément aux données malacologiques.

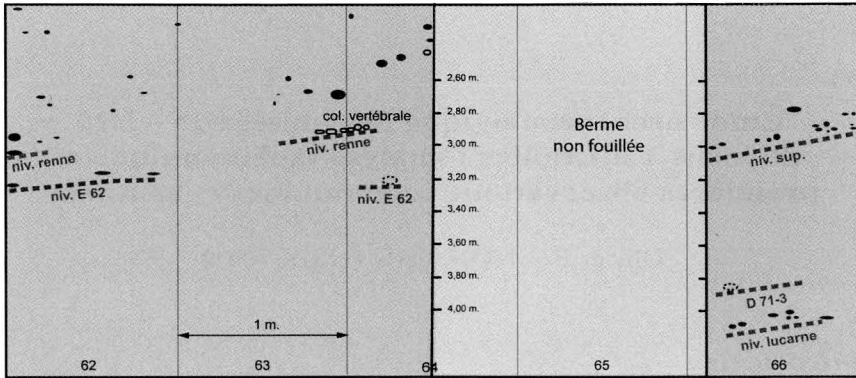
Dans l’état actuel des données, il est donc difficile d’établir une sériation chronologique des différents sites magdaléniens du Bassin parisien, la période comme le degré de précision de la méthode ne s’y prêtant pas. C’est plutôt du côté de la chronologie intra-site des niveaux d’occupation et des données géologiques qu’il faut se tourner pour chercher des compléments d’information. De ce point de vue, nous attendons beaucoup de la séquence sédimentaire du locus 2 en cours d’étude.

Dans l’état actuel des données, il est donc difficile d’établir une sériation chronologique des différents sites magdaléniens du Bassin parisien, la période comme le degré de précision de la méthode ne s’y prêtant pas. C’est plutôt du côté de la chronologie intra-site des niveaux d’occupation et des données géologiques qu’il faut se tourner pour chercher des compléments d’information. De ce point de vue, nous attendons beaucoup de la séquence sédimentaire du locus 2 en cours d’étude.

Les occupations du locus 2 dans la stratigraphie archéologique d’Étiolles

En effet, la coupe B 49-64 de la fouille actuelle s’avère porteuse d’informations nouvelles sur la chronologie des occupations d’Étiolles. Les premières analyses conduites sur cette séquence, unique sur le site, donnent en effet l’espoir d’un possible calage chronologique plus précis grâce à une richesse, inhabituelle à Étiolles, des mollusques, et à la présence, originale aussi, d’un niveau organique correspondant vraisemblablement à un paléo-sol (niveau 3 de la séquence, *cf. supra*, texte d’A. Roblin-Jouve). La question que nous posions dans le rapport 2010 sur la signification de cette couche 3 trouve donc une réponse. Par prudence cependant, attendons les résultats de l’analyse micromorphologique pour assurer totalement cette interprétation. Si paléo-sol il y a, à quel interstade correspond-il ? Allerød ou Bølling ? Nous espérons des précisions de l’analyse malacologique d’une part et micromorphologique d’autre part. Par ailleurs, l’enrichissement en matière organique de cette couche nous incite à tenter une datation ¹⁴C.

Pour l’instant, contentons-nous d’observer que tous les niveaux magdaléniens découverts dans ce secteur du locus 2 se trouvent sous le limon pédogénésé, dans la couche 4. Leurs altitudes relatives les placent parmi les occupations les plus récentes du locus 2.



La stratigraphie des niveaux dans les deux secteurs de fouille du locus 2

Quant à la corrélation avec les niveaux du locus 1, dans l'attente d'une jonction entre les deux secteurs de fouille, elle ne peut se faire qu'à partir des données géologiques. Il existe, nous l'avons déjà souligné, une forte présomption d'une continuité des campements magdaléniens le long de la rive droite de l'ancien lit du ru des Hauldres. Les données géologiques et stratigraphiques portent à croire que les niveaux supérieurs fouillés sous le hangar (au moins les niveaux "sup renne" et "renne") sont les plus récents actuellement connus sur le site.

Étude archéozoologique des unités S25 – N20 du locus 1 d'Étiolles : analyse taphonomique et premières observations économiques et spatiales

Olivier BIGNON-LAU (UMR 7041)

Introduction

Depuis plusieurs années, beaucoup d'efforts ont été consacrés aux études archéozoologiques sur le site d'Étiolles afin de rendre compte des activités de chasse des Magdaléniens. Au gré de ces travaux, une première synthèse de l'exploitation des ressources animales a été proposée¹². Si beaucoup de ces récentes études ont concerné les vestiges osseux appartenant au Locus 2, la présente recherche s'attache aux unités S25 et N20 du Locus 1. Outre le fait que ce secteur du site soit connu pour avoir une qualité de conservation des témoins fauniques moins favorable¹³, l'examen de ces unités S25-N20 est capital car, en dépit de la taille réduite de la série (n = 87), elles ont livré probablement les témoins les mieux conservés du Locus 1.

Notre étude vise donc à mettre en lumière les principales caractéristiques du spectre de faune des unités S25-N20, ainsi que ses caractéristiques taphonomiques. Afin de faire ressortir au mieux ces dernières, il nous est désormais possible d'utiliser des comparaisons intra-sites, ce que nous avons fait en utilisant nos propres référentiels taphonomiques du niveau D71-3 du Locus 2¹⁴. Ces observations donnent lieu à une série de remarques d'ordre économique et spatial, dont la portée est forcément limitée par la petite taille de la série faunique.

12. BIGNON (O) et CHRISTENSEN (M), « Exploitation des ressources animales : objectifs techniques et alimentaires » in *Etiolles rapport triennal 2007-2009*, SRA IdF, 2009, p. 56-84.

13. POPLIN (F), « La faune d'Étiolles : milieu animal, milieu taphonomique, milieu humain » in *Environnement des habitats magdaléniens dans le centre du Bassin Parisien*. Paris, Ed de la Maison des sciences de l'homme (DAF 43), 1994, p 94-104 et BIGNON (O), *Diversité et exploitation des équidés au Tardiglaciaire en Europe occidentale. Implications pour les stratégies de subsistance et les modes de vie au Magdalénien et à l'Azilien ancien du Bassin parisien*. Nanterre, Thèse de doctorat de Préhistoire de l'Université de Nanterre-Paris X, 2003 et *Chasser les chevaux à la fin du Paléolithique dans le Bassin parisien. Stratégies de subsistance et des modes de vie au Magdalénien et à l'Azilien ancien*. Oxford : BAR – International Series 1747, 2008.

14. BIGNON (O), Premières observations des restes de faune associés au foyer D71. Étiolles – Rapport de fouilles 2007, sous la responsabilité de Monique Olive. SRA, Ile-de-France.

Données quantitatives et observations taphonomiques

La première caractéristique de cet ensemble de faune des unités S25 et N20 du Locus 1 est le nombre très réduit de vestiges. Des 87 restes de faune dénombrés, un peu plus de la moitié ont pu être anatomiquement et spécifiquement déterminés (NRd = 44), et la très large majorité d'entre eux appartiennent au renne (*Rangifer tarandus*). L'association de ces deux traits, de petites séries dominées par le renne, ressort très clairement dans les études récentes des faunes du Locus 2 d'Étiolles et il est très intéressant de la voir également apparaître dans cette collection du Locus 1¹⁵. Remarquons toutefois, que les unités S25 et N20 ne représentent qu'une petite partie des animaux abattus (et conservés) au sein d'une occupation magdalénienne plus vaste intégrant notamment les unités d'habitation U5 et P15¹⁶.

Espèces	NR	%NR	NMIc	%NMIc
Renne (<i>Rangifer tarandus</i>)	41	93,18	3	75
Bison (<i>Bison priscus</i>)	3	6,82	1	25
Total déterminé spécifiquement NRd	44	100	4	100
Taille II (cf. <i>Rangifer tarandus</i>)	20			
Taille III (cf. <i>Bison priscus</i>)	5			
Esquilles	18			
Total NR indéterminés	43			
Nombre de restes total NRt	87			

Spectre de faune des unités S25-N20 du Locus 1 d'Étiolles

Enfin, trois témoins appartenant au bison d'Europe (*Bison priscus*) ont été découverts, et là également, il s'agit d'une présence récurrente et marginale en nombre de restes dans le Magdalénien du Bassin parisien.

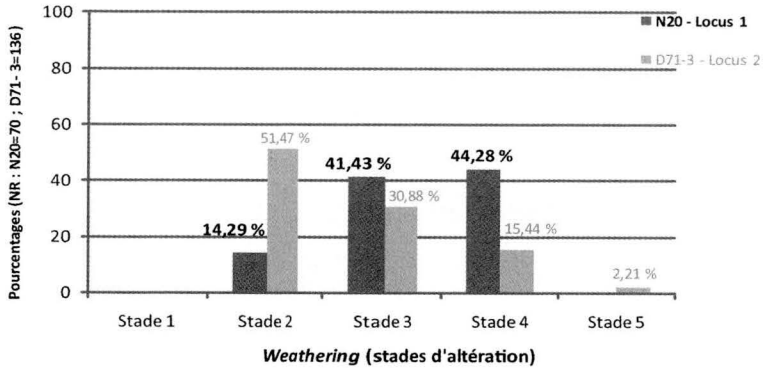
Les données taphonomiques sont analysées ci-dessous, et les conclusions qui en seront tirées, visent à mieux établir les observations économiques et spatiales suivantes. Afin d'illustrer au mieux notre propos, nous avons porté dans les graphiques les données de l'unité d'occupation D71-3 car il s'agit du meilleur contexte taphonomique du site d'Étiolles, montrant au demeurant une conservation favorable des vestiges fauniques.

15. La spécificité de l'« Amas de cheval » du Locus 1 est d'autant plus remarquable^{19, 21, 22}

16. PIGEOT (N), *Magdaléniens d'Étiolles. Économie du débitage et organisation sociale (l'unité d'habitation U 5)*, Paris, CNRS, 25^e suppl¹ à *Gallia Préhistoire*, 1987 et OLIVE (M), *Une habitation magdalénienne d'Étiolles*. Paris, Société de Préhistoire Française – CNRS Editions, 2 vol.

La destruction différentielle peut être abordée par l'observation des stades les plus élevés de *weathering*. Dans le cas des unités S25-N20, il est possible de constater que les témoins osseux appartiennent à plus de 85 % aux stades 3 à 5, les plus défavorables à la conservation.

À l'inverse des restes osseux de D71-3, on peut avancer qu'une probable destruction différentielle a pu se produire au détriment des parties squelettiques les plus fragiles ou sensibles aux altérations physico-chimiques. L'ensemble faunique S25-N20 ne paraît pas avoir été modifié significativement par les carnivores car seule une trace a été relevée.



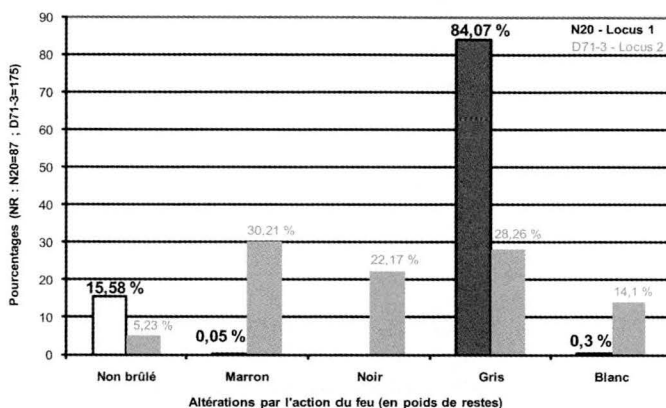
Taux de représentation des stades de *weathering* des unités S25-N20 et D71-3 d'Étiolles (DAO : O. Bignon-Lau)

<i>Weathering</i>	Caractéristiques
Stade 0	Aucun signe de détérioration ; l'os est encore gras, la moëlle est présente, la peau et la viande peuvent persister
Stade 1	Il apparaît des craquelures parallèles à la structure fibreuse (longitudinalement pour les os longs par exemple)
Stade 2	Des écailllements de la surface apparaissent, accompagnés des craquelures
Stade 3	La surface des os devient rugueuse et fibreuse
Stade 4	L'os est de plus en plus fibreux et rugueux ; des esquilles se forment, les craquelures s'ouvrent
Stade 5	De grosses esquilles se détachent de l'os

Stades de *weathering*¹⁷

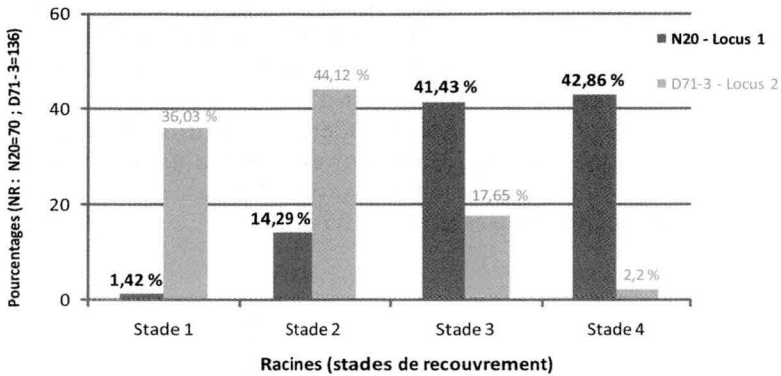
17. AUGUSTE (P), "Actions climatiques et édaphiques, synthèse générale", in Patou-Mathis M. (ed.), *Outils peu élaborés en os et en bois de Cervidés : taphonomie, bone modification. Artefacts 9, VIe Table ronde*. Belgique : Editions du Centre d'Etudes et de documentation archéologiques, 1994, p. 17-27.

Cette destruction a pu avoir également comme cause des altérations liées à l'action du feu. Si 15 % des témoins osseux ne semblent pas avoir été mis en contact avec le feu, près de 85 % d'entre eux possèdent une coloration grisée, témoignant d'une exposition prolongée au feu ou bien brève mais très intense. Cette répartition très marquée, qui contraste avec celle de D71-3 par exemple, n'est cependant pas très surprenante au regard de la localisation des vestiges de faune aux abords ou dans les foyers des unités S25 et N20.



Proportions respectives des traces liées à l'action du feu des unités S25-N20 et D71-3 d'Étiolles (DAO : O. Bignon-Lau).

Les altérations superficielles des éléments osseux, en dehors de celles du *weathering*, sont celles qui résultent des extrémités racinaires des plantes. Ces dernières s'attachent aux surfaces des ossements afin d'en extraire des nutriments pour leur croissance et de ce fait y laissent des traces de racelles. Les taux de recouvrement des traces de racines sont pour les unités S25-N20 particulièrement élevés (près de 85 % sont au moins recouvertes à moitié). Ces résultats contrastent avec les observations faites sur le niveau D71-3, il est vrai le moins impacté d'Étiolles du point de vue taphonomique. Au-delà de la fragilisation induite par ce phénomène, généralement lié à la profondeur et à la vitesse d'enfouissement des témoins après les occupations préhistoriques, ces traces masquent aussi les stries de boucherie (désarticulation, découpe, décarnisation).

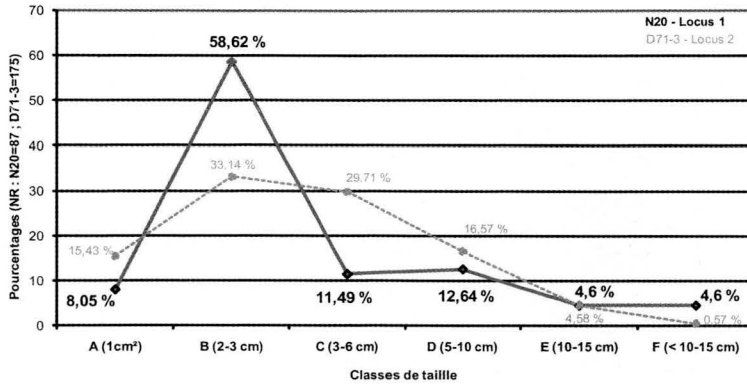


Taux de recouvrement des traces vermiculaires sur les surfaces osseuses des unités S25-N20 et D71-3 d'Étiolles (DAO : O. Bignon-Lau).

Stade 1 = pas de trace ; stade 2 = rares traces ; stade 3 = recouvrement de la moitié de la surface ; stade 4 = recouvrement sur toute la surface.

Les questions de traitement des carcasses animales renvoient à l'identification de deux types de phénomènes : les modalités de concassage des éléments squelettiques par fracturation (d'origine anthropique et volontaire) ou bien par fragmentation (strictement taphonomique non volontaire). Pour nous aider à distinguer ces phénomènes, qui souvent se cumulent, il est utile de prendre en compte les proportions respectives des classes de taille des témoins osseux.

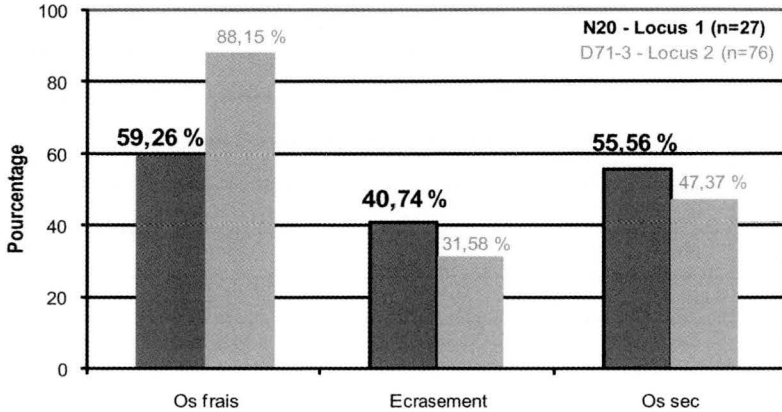
On observe d'emblée que ces proportions relatives au sein des unités S25-N20 offrent une distribution atypique qui relève peut-être à la fois d'une conservation différentielle (voir plus haut), mais aussi de la composition même en éléments squelettiques. Si l'on considère tout d'abord les trois classes les plus petites (A, B, C), on remarque un pourcentage très faible des témoins de classe A dans un contexte où les altérations physico-chimiques ont été particulièrement agissantes. Il en va de même pour les témoins de taille C (voir l'écart par rapport à D71-3). En revanche, la classe B est anormalement surreprésentée et l'une des causes expliquant ce fait tient à la présence des différentes séries et éléments dentaires de renne entrant dans cette catégorie.



Proportions respectives des classes de taille des témoins fauniques des unités S25-N20 et D71-3 d'Étiolles (DAO : O. Bignon-Lau).

A contrario, si l'on prend en considération les trois classes de taille les plus élevées (D, E, F) les proportions approchent, voire dépassent, celles de l'unité D71-3 du Locus 2, dans laquelle les témoins osseux sont le mieux conservés à Étiolles en l'état de nos connaissances. Dans les unités S25-N20, ces grandes catégories de taille sont pour une grande majorité des cas représentées par plusieurs côtes de renne parfois regroupées dans certaines aires.

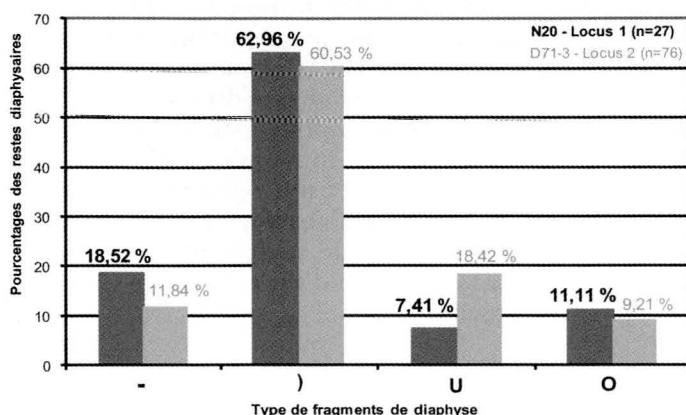
En ce qui concerne les phénomènes de fracturation-fragmentation, les comparaisons entre les unités S25-N20 et D71-3 font apparaître des différences ne pouvant être le fait de la composition des éléments squelettiques puisque ces ensembles sont tous dominés par le renne. En S25-N20, les fractures sur os frais sont clairement majoritaires (près de 60 %), ce qui montre l'influence des hommes dans les modifications des éléments squelettiques. Cet impact anthropique est conforté par la présence notable de cônes d'impact créés par percussion directe, sur les os longs notamment. Au demeurant, le taux de fracturation (sur os « frais ») des unités S25-N20 reste cependant moins élevé qu'en D71-3 ; corrélativement, les taux d'écrasement et de fragmentation (sur os « sec ») sont supérieurs dans les unités du Locus 1.



Taux de fracturation, d'écrasement et de fragmentation des os longs des unités S25-N20 et D71-3 d'Étiolles (DAO : O. Bignon-Lau).

Le degré de conservation des circonférences des diaphyses est un autre critère permettant de rendre compte des phénomènes de fracturation-fragmentation des os longs.

Bien que moins tranché que les types de fractures précédemment pris en compte, ce caractère distingue les unités S25-N20 de D71-3. Les deux ensembles sont dominés par des témoins se présentant sous la forme de baguette ou de fragments courbes de diaphyse ; cependant, les chiffres plus hauts dans ces catégories pour les unités S25-N20 suggèrent un impact plus grand des phénomènes d'écrasement et de fragmentation post-dépositionnelle. Si le taux des fragments de diaphyses semi-entières va aussi en ce sens, il est surprenant de constater que le taux de diaphyse à la circonférence entière est, au contraire, légèrement plus élevé que dans l'unité D71-3. Ceci pourrait indiquer une certaine variabilité des conditions de conservation selon l'emplacement des éléments osseux dans le campement, comme cela fut déjà précédemment évoqué pour les côtes de renne.



Degré de conservation de la circonférence des diaphyses (en %) des unités S25-N20 et D71-3 d'Étiolles (DAO : O. Bignon-Lau).

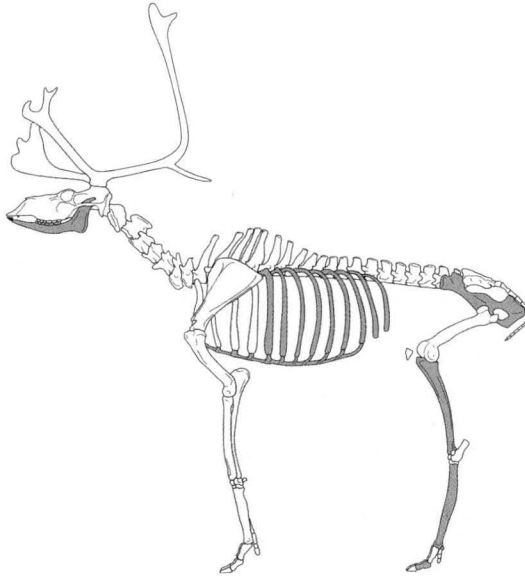
Légende du graphique : « - » = fragment en baguette ; «) » = fragment courbe ; « U » = circonférence semi-entière ; « O » = circonférence entière.

Toutes ces observations taphonomiques convergent donc pour indiquer une altération plus prononcée des témoins osseux dans les unités S25-N20 dû à un recouvrement relativement lent des vestiges (*weathering*), altération dont le caractère non homogène est vraisemblablement en lien avec la micro-topographie du niveau archéologique. Des phénomènes post-dépositionnels (racines, poids sédimentaire) sont venus accentuer la dégradation des éléments les plus fragiles, jusqu'à les faire disparaître presque totalement dans les zones topographiques les plus élevées (unités U5 et P15 notamment). Néanmoins, autour des unités S25 et N20, plus profondes car en bordure d'un paléochenal, la conservation des faunes est parfois excellente et autorise donc une première série d'observations d'ordre économique et spatial des témoins fauniques.

Premières observations économiques et spatiales

Par observations économiques, j'entends ici dresser les principales caractéristiques des pratiques de chasse menées par les Magdaléniens des unités S25-N20. Le nombre de restes (n = 87), très restreint, limite bien entendu ces investigations, mais il est néanmoins possible d'émettre des observations claires quant aux choix des proies, leur âge et la logique anatomique des parties squelettiques en présence.

En ce qui concerne le choix des proies, les unités S25-N20 ne montrent pas de différence notable par rapport aux études archéozoologiques récentes menées sur Etiolles (Bignon^{12,13}). Comme c'est une fois encore le cas, il apparaît que la chasse du renne a été privilégiée très régulièrement, à l'exception notable de l'« Amas de cheval ». À l'image des niveaux du Locus 2, le Nombre Minimum d'Individu de fréquence (NMIf ; tabl. 1) est de trois rennes pour les unités S25-N20. S'il n'est pas très élevé dans l'absolu, ce nombre de spécimens est tout de même obtenu à partir de seulement 87 restes. Parmi les spécimens, il faut noter la présence d'un sub-adulte (2,5-3,5 ans) et de deux adultes (6-8 ans, 11-13 ans).

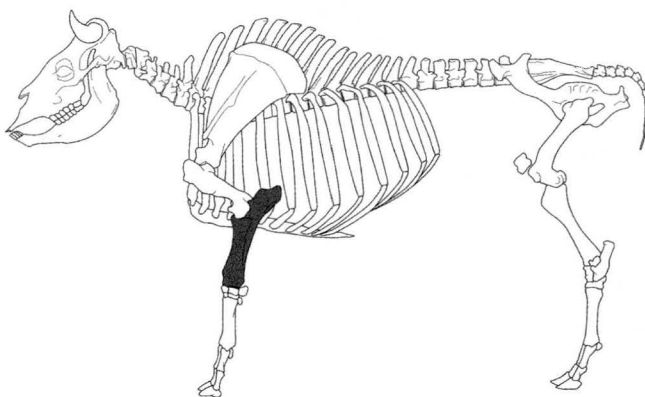


Représentation des parties squelettiques (présence en gris) du renne S25-N20 d'Étiolles (Dessin : M. Coutureau ; DAO : O. Bignon-Lau).

Les éléments squelettiques en présence montrent la prépondérance de trois segments anatomiques : le segment de tête (plusieurs mandibules et éléments dentaires), le segment de tronc (la cage thoracique) et le segment de membre postérieur (coxal, tibia, métatarse – la deuxième phalange attestée devant s'y rapporter). La présence de ces différents segments de renne, non continus du point de vue anatomique, suggère le traitement de spécimens déjà mis en quartier. Il est intéressant de constater que les séries dentaires et de côtes montrent

une latéralisation gauche homogène, il n'en est pas de même pour le segment de membre postérieur. Effectivement, le fragment de coxal est un élément droit, alors que les fragments de tibia et de métatarse sont des témoins gauches. À l'exception d'un petit sésamoïde, aucun tarse ou autre os court ne vient attester des étapes de désarticulation des segments anatomiques de renne.

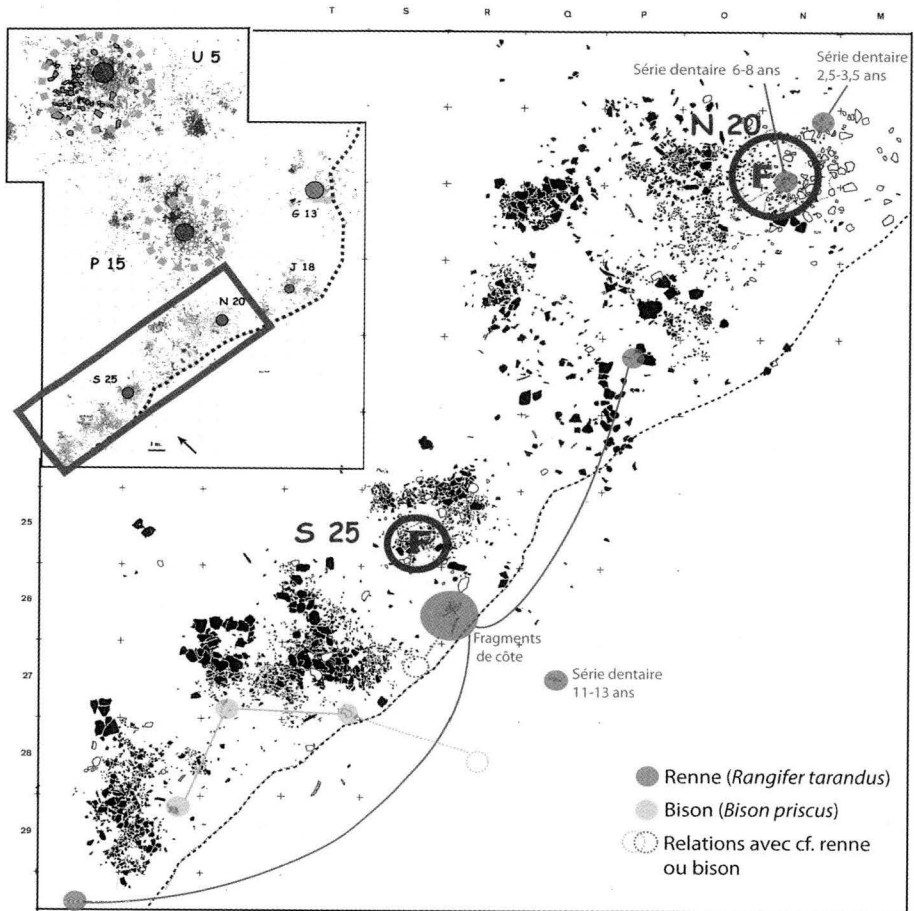
Pour le bison, seuls trois fragments sont à dénombrer et cinq fragments de diaphyse (taille III) pourraient se rapporter à cet animal. Ici, le traitement d'un haut de membre antérieur gauche est signalé par la présence d'un fragment distal de radius (T25) et de deux fragments d'ulna (U25 et T25). De surcroît, l'extrémité distale de radius s'avère non épiphysée ce qui indique un spécimen plutôt jeune (l'épiphysation de cette zone intervenant chez le bœuf entre 40 et 48 mois). Aucun autre élément squelettique n'a pu être identifié, ce qui conduit à penser là encore à un traitement disjoint d'une partie de segment de membre antérieur.



Représentation des parties squelettiques (présence en gris) du bison S25-N20 d'Étiolles (DAO : O. Bignon-Lau).

La répartition spatiale des vestiges de faune tend à confirmer certains emplacements de traitement privilégiés. Bien que cette analyse nécessite d'être plus approfondie, une concentration des restes de faune au sud-ouest du foyer S25 est d'emblée remarquable. On y retrouve les témoins du segment de membre de bison, des fragments de côtes de renne dont plusieurs situés à proximité du foyer et une série dentaire d'un renne de 11-13 ans.

Dans le foyer N20 et à côté, on note l'association des deux séries dentaires de 2,5-3,5 ans et 6-8 ans.



Répartition du renne et du bison dans les unités S25-N20 d'Étioilles
(DAO : M. Olive, modifié O. Bignon-Lau).

Cette logique de traitement très localisé des animaux s'intègre assez bien aux réflexions menées quant à la présence différentielle des parties anatomiques au sein des diverses occupations d'Étioilles, notamment dans le Locus 2 (Bignon, Christensen¹²). Brièvement résumée, notre hypothèse est que le faible nombre de restes généralement retrouvés dans ces niveaux, indépendamment des conditions taphonomiques, pourrait être lié à l'introduction de quelques segments ou portions de segments anatomiques. La fin du traitement

de ces animaux abattus a pu s'opérer dans différents endroits au sein des unités d'occupations magdaléniennes, en suivant une répartition différente selon les objectifs alimentaires ou techniques.

Conclusion et perspectives

Malgré le très faible nombre de restes ($n = 87$) des unités S25-N20, beaucoup de points communs ont pu être mis en lumière entre cette occupation du Locus 1 et les séries fauniques récemment étudiées du Locus 2. En dépit d'une conservation taphonomique moins favorable, les témoins de ces unités S25-N20 livrent des informations économiques et spatiales intéressantes. Un développement plus approfondi de la répartition spatiale des vestiges devrait permettre une meilleure appréhension des dynamiques de traitement des segments anatomiques du renne. Également, cette analyse devra tenir compte de la relative hétérogénéité de la conservation des vestiges osseux, et c'est en ce sens que nous devons dans un proche avenir intégrer à la présente étude, les rares esquilles des unités U5 et P15.

Notes archéologiques*

Usage des détecteurs de métaux

Jean-Paul Jacob, président de l'Institut national de recherche et d'archéologie préventive (INRAP), et l'association « Halte au pillage du patrimoine archéologique » viennent de dénoncer les dommages causés par la « détection de loisir ». En effet, les milliers de découvertes non déclarées d'objets sortis de leur contexte font perdre une masse énorme de renseignements historiques. Rappelons que l'utilisation des détecteurs de métaux est réglementée par l'article 1. 542-1 du Code du Patrimoine : « *Nul ne peut utiliser du matériel permettant la détection d'objets métalliques, à l'effet de recherches de monuments et d'objets pouvant intéresser la préhistoire, l'histoire, l'art ou l'archéologie, sans avoir, au préalable, obtenu une autorisation administrative délivrée en fonction de la qualité du demandeur ainsi que de la nature et des modalités de la recherche* ». Cette autorisation nominative est délivrée par le Service régional de l'archéologie (SRA) qui dépend du ministère de la Culture. Elle nécessite aussi l'accord écrit du propriétaire du terrain à prospector qui indiquera ses intentions sur le sort des objets susceptibles d'être découverts et dont il est légitimement propriétaire.

Buno-Bonnevaux¹

Trois nouveaux abris ornés ont été découverts par Michel Rey : deux à *La Grande Vallée*, avec sillons et quadrillages, et un au lieu-dit *Le Terrier au Renard*, le septième de ce secteur, contenant un ensemble important de sillons et de quadrillages enchevêtrés.

GERSAR

* Ces notes sont rassemblées par Paulette Cavailler avec la collaboration d'Alain Bénard et Alain Devanlay.

1. Essonne, arr. d'Etampes, cant. de Milly-la-Forêt.

*Etampes*²

Le conservateur du musée, Sylvain Duchêne, a rendu hommage à Suzanne et René de Saint-Perrier, couple d'archéologues, conservateurs de 1931 à 1978 et mécènes du musée, à l'occasion des Journées de l'archéologie les 21 et 22 mai en présentant une rétrospective de leurs travaux archéologiques en Etampois, et particulièrement à Souzy-la-Briche, et dans les Pyrénées.

*Etiolles*³

Le fameux galet gravé découvert en 2000 sur le site magdalénien, dont nous avons donné une étude détaillée dans notre bulletin de 2006, a été déposé par le département au Musée de la préhistoire d'Ile-de-France à Nemours.

*Nemours*⁴

La nécropole de Balloy en Seine et Marne, datée de la civilisation de Cerny⁵, époque bien représentée en Essonne (Cerny, Buno-Bonnevaux, Videlles) et bien connue grâce aux recherches de Gérard Bailoud dès 1958, a permis de retrouver des squelettes très bien conservés. Elisabeth Dagnès, spécialiste de la reconstitution de corps en trois dimensions, a restitué, à partir d'un squelette, un homme de Cerny au musée départemental de la préhistoire d'Ile-de-France. Il a été exposé de novembre 2011, jusqu'à septembre 2012. Le Musée dispose, depuis octobre 2011, d'un site Internet dédié (www.musee-prehistoire-idf.fr).

*Saclay*⁶

Depuis dix ans, sous la direction d'Olivier Blin, le plateau de Saclay fait l'objet de fouilles programmées par l'INRAP. Une première synthèse a été publiée. À ce jour, 300 hectares ont été diagnostiqués et 25 hectares fouillés, sur les communes de Palaiseau, Saint-Aubin, Gif-sur-Yvette et Saclay. Les plus anciennes occupations repérées datent du Néolithique (vers 2500 avant notre ère) et de l'âge du Bronze final (1400-800 avant notre ère), les plus nombreuses appartenant au second âge du Fer (475-50 avant notre ère).

2. Essonne, chef-lieu d'arrondissement

3. Essonne, arr. d'Evry, cant. de Saint-Germain-lès-Corbeil

4. Seine et Marne, arr. de Melun, chef-lieu du canton.

5. Essonne, arr. d'Etampes, cant. de La Ferté-Alais.

6. Essonne, arr. de Palaiseau, cant. d'Orsay

Sur ce plateau, une des grandes découvertes révélées par l'archéologie préventive est une trame d'habitats structurés de l'époque celtique. La fouille des sites des Trois Mares à Palaiseau, de l'Orme-des-Merisiers à Saint-Aubin et du Val-d'Albian à Saclay montrent ainsi que, dès le début du II^e siècle avant notre ère, le terroir est mis en valeur à grande échelle. Durant cette période, la multiplication de petits domaines agricoles – entourées d'enclos et de fossés, distants d'environ 300 mètres, comportant eux-mêmes des habitations et des bâtiments d'exploitation séparés, dans lesquels on élevait bœufs et chevaux et où l'on cultivait céréales, pois et lentilles – accompagne l'émergence de sites aristocratiques qui se concentrent surtout aux rebords sud et nord du plateau. La culture du blé dur, au cours de l'âge du Fer, témoigne d'un haut degré d'innovation et de la recherche de compétitivité de ces domaines agricoles gaulois.

Après la conquête romaine, les villae s'implantent à l'emplacement des sites aristocratiques gaulois. Drainé, le cœur du plateau est alors voué à la culture et l'élevage. L'idée selon laquelle ce territoire serait resté pendant très longtemps un territoire inculte, car humide, est remise en cause par des découvertes récentes, signe de l'ancienneté des drainages et de la mise en valeur agricole. Ces vastes domaines gallo-romains produisent avoine, orge vêtue, blé, seigle et lentilles. La découverte de coriandre constitue aujourd'hui une exception dans le nord de la Gaule.

La fin de l'Antiquité marque la dégradation progressive des domaines agricoles dont l'occupation semble s'atrophier. Sur le site de l'Orme-des-Merisiers, à l'emplacement du synchrotron Soleil, l'époque mérovingienne se signale par une occupation lâche mais néanmoins dense. Cette époque laisse aussi entrevoir une reprise progressive de la forêt.

De nouvelles transformations du paysage et de nouvelles implantations humaines s'opèrent au bas Moyen Âge : développement du village de Saint-Aubin autour de sa commanderie et concentration d'un petit hameau autour d'un enclos circulaire fortifié, découvert lors de la fouille sur le site du synchrotron Soleil.

Le site était connu et étudié par les archéologues locaux bien avant les recherches de l'INRAP. En effet, dès 1970, Jean Cattant menait, à Palaiseau, des fouilles gallo-romaines et mérovingiennes. Il publia d'ailleurs *Les civilisations oubliées des sites désertés de Palaiseau*⁷. En 1978 et ce jusqu'en 2000, Daniel Giganon a repéré par prospection

7. CATTANT (J), *Les civilisations oubliées des sites désertés de Palaiseau*, M.J.C, 1978, 265 p.

aérienne et au sol, à Palaiseau, Saclay, Gif-sur-Yvette et Saint-Aubin, plusieurs sites mérovingiens qu'il a fouillés, étudiés et dont il a rendu compte, chaque année, dans nos publications.

*Wissous*⁸

Durant l'été 2011, une équipe de l'INRAP a fouillé un espace de quatre hectares avant la construction d'une plateforme logistique par Aéroports de Paris. Les fouilles ont démontré que ce secteur a été occupé, dès le IX^e s. avant notre ère (fin de l'âge du Bronze). Elles ont aussi permis de mettre au jour une vaste (plus de 2 ha) ferme gauloise du II^e s. avant notre ère, unique en Île-de-France, dont les occupants bénéficiaient d'un statut social élevé (rejet d'objets métalliques non recyclés indiquant l'aisance des habitants qui préfèrent les remplacer plutôt que de les réutiliser ; présence d'amphores vinaires italiennes attestant la consommation de vin importé).

Au cours des travaux de consolidation de l'église Saint-Denis, entrepris depuis septembre 2011, des ossements ont été retrouvés à l'intérieur et à l'extérieur de l'édifice qui est daté du XII^e s.. Ils pourraient, également, dater du XII^e s.. Les archéologues se sont également intéressés au soubassement du mur ouest de l'église qui présente des moellons taillés pouvant provenir d'une *villa* romaine.

8. Essonne, arr. de Palaiseau, cant. de Chilly-Mazarin.

Patrimoine architectural*

Châlo-Saint-Mars ¹ – Église Saint-Médard

Dans le cadre des travaux de restauration de l'édifice (ISMH 1926), le beffroi du clocher vient de bénéficier d'une rénovation complète. Il faut noter que ces travaux, d'un coût de 35 690 €, ont été financés, pour une moitié, par la Communauté de communes de l'Etampois, et pour l'autre part, par une souscription auprès des habitants (le village en compte un millier) et d'autres donateurs (dont DELANVAY), sous l'égide de la fondation du Patrimoine (environ 8 000 €) complétée par un financement communal.

Corbeil-Essonnes² – Église Saint-Étienne

L'église Saint-Etienne signale le cœur de l'ancien bourg d'Essonnes, réuni à celui de Corbeil en 1951. L'église daterait du XI^e siècle ce dont témoigne le parement en *opus spicatum* de la façade occidentale. Le chœur de l'église, qui comprend un haut vaisseau et deux collatéraux de trois travées, daterait de la fin du XII^e ou du début du XIII^e siècle³. À l'aplomb du chevet plat subsiste, sous le podium surélevé de l'ancien sanctuaire (dans un espace qui abritait l'ancien calorifère à charbon), une maçonnerie présentant des arcs formerets portés par des colonnes aux chapiteaux à crochet). Ces vestiges pourraient correspondre à une crypte (en grande partie remblayée) ou, plus probablement, à une disposition ancienne du chœur, dont le sol a été surélevé par la suite pour échapper aux étiages de l'Essonne toute proche⁴. Le clocher, dont les bases dateraient de la fin du XI^e siècle et dont les

* Ces notes sont rassemblées par Paulette Cavaller avec la collaboration d'Alain Devanlay.

1. Essonne, arr. et cant d'Etampes.

2. Essonne, arr. d'Évry et chef-lieu du canton.

3. Le visage de Saint-Louis (qui régna de 1226 à 1270), ou celui de son frère Alphonse serait représenté, selon l'Abbé Lebeuf, sur un culot dans la travée du clocher (collatéral nord).

4. Un tel repentir se retrouve dans le chœur de l'église de Vauciennes (Aisne), pour des raisons semblables.

élévations sont contemporaines du chœur, est bâti à l'aplomb de la première travée du collatéral nord de ce dernier. La nef de l'église consiste en un simple vaisseau, couvert par une voûte en carène suspendue à la charpente. L'architecture assez pauvre de la nef contraste fortement avec celle du chœur. Selon la tradition, la nef daterait de l'époque romane ; son architecture sans caractère incite cependant à penser qu'elle a été complètement transformée depuis. Les curieuses colonnes torsées qui supportent la voussure indiquent que le portail pourrait dater du XII^e siècle. On a découvert en cours de chantier, à la suite du démontage de l'ancienne tribune d'orgue, que le tympan du portail est constitué d'une ancienne pierre tombale retaillée, dont la face gravée se voit depuis l'intérieur de l'église. La dendrochronologie nous a appris par ailleurs que la charpente de la nef a été mise en œuvre dans les années 1488-90. À l'intrados de la voûte en carène on devinait, suite aux sondages menés en 1974 sous l'enduit du XIX^e siècle, une peinture représentant deux anges musiciens, indices de la présence d'un décor monumental sur l'ensemble de la voûte, nous y reviendrons.

L'édifice a subi d'importantes transformations au cours des XVII^e-XVIII^e-XIX^e et XX^e siècles, son destin étant lié à celui de la poudrerie royale, aménagée au XVII^e siècle, sur une île de l'Essonne. Les multiples explosions de ce moulin à poudre (1628-1736-1745-1788-1814), occasionnent en effet d'importants dégâts à l'édifice : les voûtes du chœur sont en effet étayées et les baies murées jusqu'en 1854 ; le clocher, très exposé souffrit, plus que toute autre partie de l'édifice, des explosions. À partir de 1820, date du déplacement de la poudrerie à Ballancourt, commencent d'importants travaux de restauration de l'église qui durent jusqu'en 1931 : les voûtes du chœur sont reconstruites en briques plâtrières (brevet Heurteau), les nervures sont moulées en plâtre, des clefs en plâtre représentant des évêques sont sculptées. Un arc triomphal, dont les piédroits sont bâtis en briques enduites avec moulures et mascarons, est créé à la jonction entre le chœur et la nef. Les élévations intérieures et les intrados des voûtes sont enduites et décorées à l'aide d'un faux appareil gravé ; à cette occasion, l'édifice qui devait auparavant être constitué de deux parties assez distinctes, retrouve une certaine homogénéité⁵. Enfin, le clocher est consolidé et partiellement restauré. Les vitraux de l'église, refaits à neuf au XIX^e siècle, eurent une nouvelle fois à souffrir des bombardements de 1944. Seuls les vitraux du chevet et des absidioles seront recréés entre 1950 et 1956, ajoutant à cette partie de l'église un style

5. Toutes ces dispositions nous privent aujourd'hui de la lecture archéologique de la jonction qui existait, avant ces travaux, entre le chœur et la nef de l'église.

« reconstruction » à son atmosphère très XIX^e qui était devenue, au fil du temps et à mesure de l'encrassement des épidermes par le chauffage et les cierges, très « vieillotte ».

En 1974 un sondage, réalisé dans la partie sud-ouest de la voûte de la nef, mis au jour une peinture représentant des anges musiciens qui furent aussitôt « restaurés ». Des sondages complémentaires, menés en 1993, alors qu'un filet de garantie était mis en place pour protéger les fidèles du risque de chute de matériaux provenant de la voûte de la nef, concluaient à un décor lacunaire ou très usé sur le reste de la voûte. Basées sur des fenêtres stratigraphiques trop petites, les conclusions du rapport s'avèreront erronées.

En 2006, la municipalité souhaite engager des travaux de restauration de l'église Saint-Étienne. À la suite des études préalables et de la consultation des entreprises, les travaux, qui devaient concerner la totalité de l'édifice (tant les façades, les couvertures que les intérieurs et la sacristie), commencèrent en septembre 2010. Ils doivent s'achever en septembre 2012 après deux années de chantier qui vit intervenir : maçons, tailleurs de pierre, charpentiers, couvreurs, ferronniers, menuisiers, ébénistes, maître-verriers, restaurateurs de sculptures et de décors peints, peintres décorateurs, doreurs, plaquistes, électriciens, éclairagistes et plombiers chauffagistes.

Le parti de restauration retenu se résume en six points :

- 1 – redonner une allure digne aux élévations de l'édifice dont l'hétérogénéité d'aspect, héritée des multiples campagnes de restauration, était très défavorable à la perception du bâti comme à son écriture dans le paysage urbain ;
- 2 – s'assurer de la bonne résistance des structures ;
- 3 – assainir l'intérieur de la nef, qui pâtissait de remontées par capillarité ;
- 4 – restaurer les épidermes du XIX^e siècle, dégager et restaurer, le cas échéant, le décor peint situé à l'intrados de la voûte de la nef ;
- 5 – uniformiser / harmoniser les verrières. Seules certaines baies sont en effet pourvues de verrières en couleur, par ailleurs très sombres, induisant des différences d'éclairage naturel très fortes entre les espaces ;
- 6 – restaurer l'orgue et remplacer l'ancienne tribune, inappropriée au lieu et à son usage actuel, par un ouvrage plus réduit et mieux intégré dans l'espace.

Dans le détail, les interventions ont été les suivantes :

1°) redonner une allure digne aux élévations de l'édifice : les parements en pierre de taille du chœur, blessés suite aux explosions de la poudrière, avaient été pour partie remplacés, pour partie ragrés à

l'aide d'un mortier à base de ciment naturel⁶. Le parti retenu a été celui de conserver au maximum les parements anciens (et donc les stigmates des explosions) ; les remplacements de pierre (par de la pierre de Saint-Maximin) ont été réduits au minimum, les glacis des contreforts, les organes de rejaillissement et les éléments structurels (colonnets en délit du clocher) étant privilégiés. Notre souci était aussi celui de conserver les acquis des restaurations du XIX^e siècle et donc les enduits et les ragréages, décorés à l'aide d'un faux appareil réalisé en mortier de ciment naturel (un matériau et une technique qui tendent à disparaître). Après analyse de la nature des mortiers par le Laboratoire de Recherche des Monuments Historiques et confirmation qu'ils contenaient bien des ciments naturels, il a été convenu de restaurer ces enduits. Les ciments français disponibles (par la société Vicat), se sont avérés être incompatibles avec les ciments anciens (fabriqués dans la région d'Auxerre, selon toute hypothèse). Seul un ciment polonais était compatible mais la trop faible quantité de matériau à mettre en œuvre a rendu impossible un approvisionnement dans les temps. Au final, la solution d'un enduit à la chaux, conforme aux choix de restauration de nos prédécesseurs ces dernières décennies⁷, a donc été retenue ;

2°) s'assurer de la bonne résistance des structures : la vérification systématique des structures, qui comprenait des sondages dans les contreparements en briques du XIX^e siècle (masquant les caractéristiques réelles de la structure), a été menée. Ces investigations ont été à l'origine de préconisations visant à renforcer certains ouvrages ; elles ont globalement permis de se rassurer sur les taux de contraintes dans les supports ;

3°) assainir l'intérieur de la nef : l'assainissement intérieur de la nef a été obtenu en mettant en œuvre un réseau de drainage ventilé et des lambris d'appui en chêne également ventilés. Le remplacement de l'ancien parquet, posé au bitume, par la terre cuite contribuait, au-delà de la préoccupation de l'assainissement, à celui de l'aspect et de l'homogénéité des sols intérieurs de l'église ;

4°) restaurer les épidermes du XIX^e siècle, dégager et restaurer le décor peint situé à l'intrados de la voûte de la nef : la peinture ornant l'intrados de la voûte en carène de la nef s'est avérée recouvrir en réalité les 2/3 de sa surface (soit 200m²) ; 1/3 avait donc disparu, conséquence probable des explosions de la poudrière. Si la date de la

6. Le ciment naturel, découvert au XIX^e siècle, constitue le premier ciment au sens moderne du terme ; il était considéré comme une véritable révolution technologique à l'époque. Ce ciment a beaucoup été utilisé pour restaurer les édifices au XIX^e siècle car il offrait une rapidité de prise, une bonne résistance des mortiers, une belle esthétique (teinte « chamois ») et une bonne compatibilité avec les maçonneries anciennes.

charpente indique la date palier de la réalisation de la peinture (1490), la date précise reste incertaine. Or, l'étude des instruments de musique portés par les anges, permet d'affirmer que la peinture fut bien réalisée à la fin du XV^e siècle. Après son dégagement complet, il est apparu que l'œuvre figurait un cortège d'anges musiciens⁸ portant les Instruments de la Passion⁹ accompagnant un Jugement Dernier dont il ne subsiste, à l'est, que la tête du Léviathan, deux diables¹⁰ ainsi que des petites figures représentant les âmes. Des phylactères contenant des partitions et des louanges accompagnent les anges. Des bandeaux saillants, réalisés à l'aplomb des entrails de charpente, cloisonnaient les scènes ; ils ont été ravalés, vraisemblablement au XVIII^e siècle. Malgré des lacunes (somme toute réduites compte tenu du rapport de sondage très pessimiste de 1993), ce décor monumental s'est révélé être exceptionnel par sa qualité, son ancienneté et son état de conservation, remettant en perspective un édifice oublié des spécialistes de l'histoire de l'art et de l'architecture.

La restauration de l'œuvre (qui a duré une année entière et a été menée par une équipe de restaurateurs dirigés par Aurélie Nicolaus) a consisté au préalable à dégager la peinture de l'enduit au plâtre du XIX^e siècle qui la recouvrait. Un dégagement par clivage s'étant avéré inefficace (la couche picturale à la détrempe adhérait plutôt à l'enduit rapporté qu'à son support), la solution d'un dégagement par abrasion a donc été retenue. Par ailleurs, la solidité de la voûte du XV^e siècle (très fissurée), était garantie par la présence de l'enduit rapporté qui renforçait l'ensemble (au final, la voûte travaillait comme une coque). Il fallut donc consolider l'ouvrage au fur et à mesure du dégagement et procéder avant tout avec minutie... Des surfaces d'enduits peints ont aussi dû être déposées puis reposées pour permettre des interventions sur certaines pièces de la charpente support qui avaient pâti d'anciennes fuites de la couverture. La présence d'un badigeon entre la surface picturale et l'enduit rapporté a, de plus, considérablement ralenti le processus de restauration. Ce badigeon indiquait par ailleurs que les restaurateurs du XIX^e siècle, qui ont consciencieusement piqueté la peinture pour permettre l'accroche de l'enduit, ont pu ignorer qu'il existât une peinture monumentale¹¹ ! Autre problème pour les restaurateurs et non des moindres : il fallait mettre à niveau

7. Un mortier à base de chaux avait déjà été mis en œuvre sur les murs gouttereaux du haut vaisseau du chœur et sur le mur gouttereau sud de la nef.

8. On retrouve des anges jouant du luth, de l'orgue portatif, du tambour, de la trompette... et des chanteurs.

9. La croix, les clous, la couronne d'épines, l'éponge, la colonne, le fouet et la lance.

10. Dont les têtes semblent avoir été volontairement effacées.

11 La présence de ce badigeon explique aussi que l'abbé Lebeuf ne mentionne pas une telle œuvre au XVIII^e siècle.

les surfaces restaurées en 1974 qui avaient été fixées au paraloid B72, un produit qui provoque une modification des teintes. Après masticage des impacts du piquetage (jusqu'à 50 par m² !) a été opérée la retouche qui permettait de rendre lisibles les figures. Les anciens doubleaux délimitant les scènes ont été évoqués grâce à de minces filets peints. Enfin, les grandes lacunes ont toutes été reprises à l'aide d'un enduit lissé à base de chaux, appliqué sur un support en chêne refendu.

Dans le chœur, sous les plâtres du XIX^e siècle, a été retrouvé un décor médiéval de faux appareil formé de joints rubans rouges sur fond ocre. Ce décor a été documenté mais c'est le faux appareil gravé du XIX^e siècle qui a été restauré, conformément au parti retenu. Un simple nettoyage de l'épiderme du XIX^e siècle, une polissure à la fleur de plâtre, ne pouvait être effectué compte tenu de l'état d'altération de certaines parties de l'épiderme et de la contamination en profondeur de la maçonnerie par des tanins et des suies. La solution retenue a été celle d'une purge des parties pulvérulentes et d'un recouvrement de l'ensemble par un badigeon d'harmonisation, au plus proche de la teinte d'origine. Toujours à titre documentaire, la couche de surface de l'épiderme du XIX^e siècle a été analysée, montrant qu'une patine à base de sang de bœuf avait été mise en œuvre, vraisemblablement dans un but d'harmonisation ;

5°) uniformiser / harmoniser les verrières : les verrières de la nef et du chœur feront l'objet de créations sur la base d'un programme, actuellement en cours de rédaction par l'évêché, la paroisse, la commune et la Conservation Régionale des Monuments Historiques d'Île de France : la mise en valeur du Jugement Dernier comme l'harmonisation de l'éclairage naturel de la nef et du chœur étant la contrainte principale du projet. Les vitraux seront achevés et posés à la fin de l'année 2013 ;

6°) restaurer l'orgue et remplacer l'ancienne tribune : l'orgue créé par le facteur John Abbey au XIX^e siècle, a été restauré à l'occasion de ce chantier. Il s'agit d'un ancien orgue de chœur complété de plusieurs jeux dans les années 1970. Il était devenu de ce fait très hétéroclite. La restauration vise, entre autres, à créer un buffet homogène ; la nouvelle tribune ayant été conçue en harmonie avec le buffet d'orgue pour mettre en valeur l'instrument.

Les travaux de restauration de l'église Saint-Etienne de Corbeil-Essonnes sont donc l'occasion de redécouvrir un édifice d'un grand intérêt architectural, tant pour son chœur d'un très beau gothique primitif, que pour la peinture du Jugement Dernier de la nef qui, par son ampleur, son ancienneté et sa rareté en Île de France, est une

œuvre d'un intérêt majeur dont l'étude devrait être l'objet de publications dans un avenir proche.

Antoine Madelénat
collaborateur de Dominique Larpin,
Architecte en Chef des Monuments Historiques

*Dourdan*¹² – *Le château*

Une étude menée par l'INRAP, en 2008-2009, préalable à la restauration du château, nous apporte des éléments archéologiques inattendus : l'emplacement du logis royal, construit entre 1220 et 1222, a été précisé et la hauteur du château, avant le siège de 1591, estimé très supérieure à celle du bâtiment actuel. Nous attendons avec impatience la publication du rapport de l'architecte Philippe Lenhardt.

*Longjumeau*¹³ – *église Saint-Martin*

Restauration du clocher

L'église Saint-Martin de Longjumeau apparaît dans les textes à partir de 1080 mais l'édifice que nous voyons aujourd'hui a été bâti en 1250, sur la base d'un édifice plus ancien. Incendié par les anglais entre 1356 et 1360, l'église a été en partie reconstruite au XV^e siècle. En 1750 est construite la sacristie. En 1774, l'édifice est victime d'un incendie : le clocher aurait été partiellement reconstruit à la suite. En 1873 a lieu une campagne de restauration du clocher dont la toiture est refaite en 1939. L'église est classée parmi les Monuments Historiques en 1910.

La lecture du plan et des élévations intérieures de l'église permet de distinguer plusieurs phases constructives. Le chantier de restauration du clocher, qui vient de s'achever, a permis d'identifier les apports de chacune de ces phases sur l'ouvrage :

– la première phase, au XII^e siècle, aurait vu la construction d'une simple nef charpentée à laquelle était associé un clocher hors-œuvre, ce qu'atteste la présence d'une baie à remplage au premier étage du clocher qui s'ouvrait jadis vers le nord. Le vestige d'une corniche à modillons, côté nord (visible depuis les combles de l'église), permet de localiser l'altitude de l'arase sommitale de ce clocher primitif.

12. Essonne, arr. d'Etampes et chef-lieu du canton.

13. Essonne, arr. de Palaiseau, chef-lieu de canton.

– la deuxième phase constructive date du milieu du XIII^e siècle. L'église est dotée, sous la direction d'Hugues Piedoie, architecte de Louis IX, de deux travées supplémentaires côté est, dans le prolongement du vaisseau principal et de ses bas-côtés. La nef et les bas-côtés sont voûtés sur croisée d'ogive. Ces travaux condamnent définitivement la baie septentrionale du clocher. Seul un hagioscope ménagé dans son ébrasement évita son bouchement complet.

Cet agrandissement est lisible depuis les combles de l'édifice dans lesquels on retrouve, sur la ferme située au droit du premier contre-fort nord-ouest du clocher, les traces d'un ancien pan de bois fermant jadis le comble à l'est et formant pignon. Les fermes de charpente ajoutées à l'est se différencient assez nettement des précédentes.

Le clocher est surélevé de 4 mètres en pierre calcaire, à l'exception de la face nord bâtie en grès (pour des raisons inconnues). On observe en effet un changement de hauteur d'assise des pierres par rapport à la précédente phase. Le clocher est non seulement surélevé mais il est aussi « épaissi » au niveau de son soubassement, ce dont témoigne une ancienne porte murée apparue dans l'allège de la baie sud à l'arrière du parement. Les dépôts de pierres de parement ont clairement montré que de nombreux blocs étaient des remplois, contribuant à expliquer d'importants défauts de réalisation dont souffrait l'ouvrage (absence de boutisses, coups de sabre...).

L'aménagement de la salle au premier étage du clocher date de cette campagne de travaux qui voit le remplacement des baies primitives, par des baies plus élancées et finement moulurées, ainsi que la création du voûtement intérieur sur croisées d'ogives. La sculpture des chapiteaux permet de confirmer la datation de cette phase dans les années 1250. On ne sait pas où étaient disposées les cloches à cette époque : aucune trace de la présence d'un beffroi n'a été retrouvée sur les élévations intérieures de cette salle et on imagine mal qu'un tel ouvrage puisse être posé sur l'extrados d'une voûte...

Les ouvrages de sculpture et de moulure des élévations extérieures se sont avérés être, à la différence des ouvrages intérieurs, peu authentiques. L'ensemble des élévations a en effet été l'objet d'une restauration au XIX^e siècle à l'occasion de laquelle fut employé un mortier de ciment naturel décoré à l'aide d'un faux appareil de pierre (dont l'exécution était assez grossière, il faut le dire). Les voussures des baies du premier étage avaient été reprises, en quasi-totalité, en mortier de ciment à cette occasion ; le réseau et la maçonnerie de « bouchement » des baies était donc une création de cette époque (il subsistait néanmoins deux culots sculptés d'origine à la base de l'archivolte des baies jumelées de la face nord). Le mauvais état du ciment et les démolitions engendrées par les reprises de pierre de taille empêchaient d'envisager la conservation du

ciment. C'est une restitution des baies dans leurs proportions d'origine qui fut donc privilégiée, c'est-à-dire sans remplage, et avec des vitraux (dont l'existence dès l'origine a été attestée par la présence d'une feuillure) pour assurer la clôture des baies.

La tourelle de l'escalier prend place dans l'angle sud-est de la souche du clocher. Elle permet aujourd'hui de desservir le premier étage mais également le niveau du beffroi bâti lors de la troisième phase qui est décrite plus loin. De toute évidence, l'actuelle partie sommitale de la tourelle est le résultat d'un exhaussement afin de permettre d'atteindre le dernier niveau de la souche, son état antérieur ayant pu prendre la forme d'une tourelle coiffée d'une toiture en poivrière séparée de la toiture à quatre pans de la souche du clocher.

Le décor sculpté de la corniche sommitale, dont le profil de mouchette forme larmier et qui recevait l'égout de la toiture, avait été également restauré en ciment au XIX^e siècle. Son dégageant a permis de mettre au jour la trace d'un motif formé de crochets. Tout en se basant sur les maigres indices subsistants, il a été convenu de restituer ces ouvrages et de laisser libre court à l'imagination du sculpteur, à qui a été donné un dessin de principe représentant des crochets tous différents. Les motifs de crochets ne se trouvaient qu'au droit de la tourelle alors qu'un motif de feuilles de chêne se retrouvait au nord ; sur les autres élévations, le larmier consistait en une simple gorge.

– la troisième phase constructive intervient au XV^e siècle, avec la reconstruction de l'église incendiée durant la guerre de Cent Ans. Le clocher est surélevé d'un nouvel étage, l'actuelle chambre des cloches. Alors qu'on a observé une certaine homogénéité dans la construction jusqu'alors, cette nouvelle campagne voit l'emploi systématique d'un grès de mauvaise qualité, taillé en moyen appareil avec une finition éclatée des parements. Cet étage supplémentaire est percé de baies jumelées dont l'archivolte est amortie par des culots représentant des visages épannelés.

L'épaisseur des murs diminue et passe, à partir de ce niveau, de près d'un mètre à une cinquantaine de centimètres. Cet étage se distingue aussi par une exécution très sommaire des ouvrages. Les nombreux coups de sabre et l'absence de liaison des contreforts avec la souche du clocher nécessiterent une importante consolidation des ouvrages, dont la stabilité n'était pas assurée. Cette médiocre exécution est probablement liée à un contexte difficile de la reprise de la construction religieuse après la Guerre de Cent Ans.

Une corniche à profil de mouchette, portant l'égout de la toiture du clocher à cette époque (la toiture sera encore une nouvelle fois surélevée !) subsiste au sommet de cet étage. Cette corniche a été réalisée en grès sur 3 côtés et en calcaire sur la face sud.

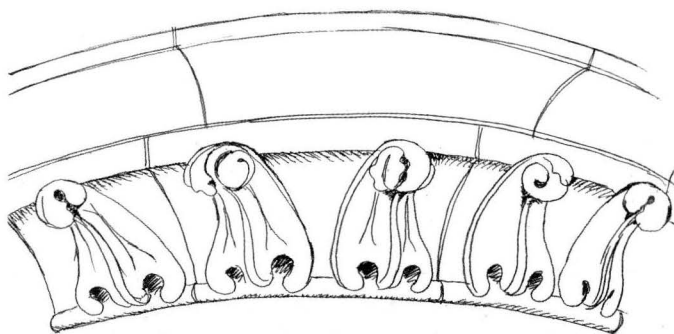
Les baies de la face sud avaient été réduites en hauteur par rapport à celles des autres faces, et ce dès l'origine ; on observe en effet la présence d'une baie murée sous l'allège et tout porte à croire que sa fonction était celle de permettre le passage des cloches (il n'existe pas de trémies dans les voûtes !).

Les appuis en pierre calcaire furent ajoutés par la suite sur les appuis en grès d'origine pour empêcher l'eau de pluie de pénétrer à l'intérieur de la chambre des cloches. Ces ouvrages témoignent de la campagne de restauration du XVIII^e siècle (un millésime de 1710 a été retrouvé). Les baies de la façade ouest, la plus exposée, ont été réduites en hauteur à cette époque, toujours dans le but de protéger le beffroi des intempéries.

– lors d'une quatrième phase constructive, qui a sans doute lieu après l'incendie de 1774, un étage d'attique est créé. Cette surélévation n'a pas trouvé d'explication à ce jour.

Cet étage est bâti en maçonnerie de moellons et se termine par une corniche en plâtre portant l'égout de toiture. Les quatre faces présentent de curieux percements ovales réunis par paire sur chacune des faces.

La restauration du clocher de l'église Saint-Martin de Longjumeau, au-delà de la redécouverte de cette architecture audacieuse, visible en tout point de la ville et même bien au-delà, a permis d'enrichir notre connaissance d'un édifice complexe mais dont l'histoire est assurément très riche. Une étude globale de l'édifice permettrait sans doute d'apporter des réponses aux interrogations soulevées ici.



Croquis préparatoire pour la restitution des crochets (AM)

Antoine Madelénat
collaborateur de Dominique Larpin,
Architecte en Chef des Monuments Historiques

*Saint-Sulpice-de-Favières – église Saint-Sulpice*¹⁴Restauration de la Chapelle des Miracles,
des autels et des retables de l'église Saint-Sulpice

L'église Saint-Sulpice-de-Favières est l'objet de travaux de restauration depuis plusieurs années¹⁵. Récemment, s'est achevée la restauration des verrières précieuses du chœur et des absidioles de l'église¹⁶. La restauration de la verrière d'axe avait été l'occasion de redécouvrir une ancienne polychromie sur les arcatures en pierre de taille formant le soubassement de l'élévation du chœur. Pour mettre en valeur ces vestiges médiévaux, il avait été décidé, avec l'accord de la Conservation Régionale des Monuments Historiques, de déplacer l'ancien maître autel et son retable (qui masquaient les arcatures et les panneaux inférieurs de la verrière d'axe), dans la Chapelle des Miracles. Ce projet a nécessité une restauration de la chapelle, restée dans un état d'écorché archéologique à la suite des fouilles effectuées en 1938 ; la remise en état sommaire de la chapelle, après guerre, ne pouvait garantir la conservation du mobilier dans de bonnes conditions. Une étude préalable fut donc menée portant sur l'histoire de la chapelle pour faire le point sur sa valeur patrimoniale. Les structures de la chapelle datent du XII^e siècle (il s'agit donc de la partie la plus ancienne de l'église, la grande église ayant été bâtie entre 1245 et les années 1300). Il ne subsiste plus aujourd'hui que deux travées de la chapelle qui en comptait cinq. Le chevet à pans d'origine a également été remplacé par un chevet plat au XIII^e siècle. Les fouilles de 1938 à l'intérieur ont fait l'objet d'une planche de relevés aquarellée par l'enlumineur R. Lantz¹⁷ qui est exposée dans la chapelle. Ce dessin montre que la travée est de la chapelle était occupée par une sacristie créée, semble-t-il, au XVII^e siècle ; celle-ci était séparée de la Chapelle des Miracles proprement dite, qui ne comptait qu'une seule travée. Les fouilles ont permis de retrouver, entre-autre, les anciennes margelles du puit miraculeux ainsi que des maçonneries appartenant à un édifice antérieur à celui du XII^e siècle, confirmant que le pèlerinage de Saint-Sulpice-de-Favières est très ancien.

14. Essonne, arr. d'Etampes, cent. de Saint-Chéron.

15. Essonne et Hurepoix, n° 78 (2008), p. 204-205.

16. Essonne et Hurepoix, n° 79 (2009), p. 189-191.

17. Robert Lantz, peintre-enlumineur d'origine suisse (1896-1965) a résidé à Saint-Sulpice-de-Favières et a contribué à la restauration de l'église. Il est, entre autres, l'auteur du panneau témoignant des épisodes de la vie du saint évêque de Bourges à la façon des miniatures médiévales, conservé dans la Chapelle des Miracles.

Aujourd'hui, la chapelle possède une valeur symbolique, du fait de la présence du puits miraculeux et du buste reliquaire de saint Sulpice, tout autant qu'une grande valeur patrimoniale.

Pour compléter cette connaissance, une étude des décors peints à l'intérieur de la chapelle a été menée depuis les échafaudages. Celle-ci ne concluait pas sur la présence de décors significatifs, à l'exception : d'un décor polychrome sur le chapiteau nord portant le doubleau médian, d'une frise peinte à l'huile sur le mur sud, peinte semble-t-il par R. Lantz ainsi qu'une polychromie sang de bœuf et ocre sur les nervures en pierre de taille. Les élévations de la chapelle ont été rejointoyées et badigeonnées en ocre, suivant d'anciens témoins retrouvés. À l'exception de la peinture de R. Lantz, très peu lisible et à l'état d'ébauche, les décors peints ont été restaurés. Le puits miraculeux, peu visible pour les pèlerins et les visiteurs (il était jusqu'alors fermé par une trappe au niveau du sol portant une glace toujours recouverte de condensation), a été restitué en élévation tel qu'il a été représenté sur le relevé des fouilles archéologiques de R. Lantz. Le grès de la carrière voisine de l'Écoute-s'il-pleut a été employé pour le puits ainsi qu'un calcaire d'Etampes pour la margelle. L'ancien revêtement de sol en grès cérame a été remplacé par des carreaux en terre cuite 15 x 15 verts, pailles et rosés, identiques à ceux de l'église. Un nouvel aménagement de la chapelle a été établi en concertation avec le clergé : la mise en place du maître-autel de l'église nécessitait en effet le déplacement de l'ancien autel et du retable de la chapelle (ils ont été déplacés provisoirement dans le bas-côté nord de l'église), et celui de la table de communion en bois (qui sera mise en place dans l'église pour marquer l'entrée de l'ancien chœur des chanoines). Le maître autel et son retable ont été posés à l'est de la chapelle, un petit autel contemporain ayant été ajouté au devant pour les besoins de la liturgie. Avant d'être reposés, l'ancien maître autel du chœur de l'église et son retable ont été restaurés par le doreur ornemaniste Fabrice Gohard. Unifié par un badigeon gris, peint à la bronzine et en jaune à l'économie, l'ensemble était très dévalorisé par cet épiderme « de propreté ». Le décapage de la bronzine a permis de retrouver les vieux ors qui ont été conservés et restaurés. Les alliages des ors anciens ont été respectés à l'occasion de cette restauration : par exemple, la gloire de l'antependium était recouverte d'une couche d'apprêt noir qui indiquait qu'elle avait été dorée à l'argent. Sous la peinture grise, a été découverte une ancienne polychromie : un bleu roi sur l'antependium et le tableau du retable ainsi qu'une teinte gris bleu sur les panneaux latéraux, les pilastres et l'architrave. Par ailleurs, l'œuvre s'est révélée être un assemblage réalisé au XVIII^e ou au XIX^e siècle à partir d'éléments du XVII^e siècle. En effet, la

balustrade couronnant le tabernacle, de style Henri II, ne correspondait pas aux parties inférieures et un cadre, recouvrant l'ancienne moulure, avait été rapporté sur l'antependium ; enfin le gradin recouvrait une partie des stylobates du retable... Les travaux d'ébénisterie consistèrent en une restauration à minima des ouvrages de menuiserie et de sculpture. Une seule modification de l'ouvrage a été consentie avec le rétrécissement du gradin du tabernacle pour dégager les bases des pilastres. Les épidermes anciens gris et bleus ont été restitués à l'identique.

À cette occasion, le mobilier de la chapelle, composé de statues, de statuettes ainsi que du buste reliquaire de saint Sulpice, a été nettoyé et bichonné. Deux statuettes classées datant du XV^e siècle (la Vierge et Saint-Martin), avaient pâti de mauvaises conditions de conservation dans des niches et étaient totalement vermoulues ; elles ont ainsi pu être sauvées et seront prochainement reposées sur de nouveaux socles. Enfin, une réflexion est en cours pour restaurer et remettre en place deux très beaux anges en bois polychrome datant du XVIII^e siècle, stockés depuis 70 ans dans les combles de la chapelle et qui devraient retrouver une place dans l'église ou dans la chapelle.

Pour achever la mise en valeur de l'ensemble des parties orientales de l'église, commencée avec la restauration des trois verrières précieuses et la création d'un mobilier liturgique contemporain, il a aussi été convenu de restaurer les épidermes des deux autels et retables des absidioles.

L'autel et le retable de l'absidiole sud, blanc et or, avaient subi de nombreux repeints de mauvaise qualité. La peinture a été reprise à neuf et les ors anciens ont été restaurés. Le tableau du retable, en bois sculpté en bas relief, était recouvert de peinture blanche. Des sondages ont permis de retrouver la polychromie d'origine, mais le dégagement et la restauration de celle-ci n'a pu être prise en compte financièrement. Un nettoyage, un masticage des fissures et l'application d'une cire ont été effectués. La peinture noire, d'aspect sinistre, qui recouvrait l'architrave et les cannelures des pilastres a été nettoyée et s'est avérée être, au final, un bleu foncé qui a été conservé et même restitué sur le fond de l'antependium.

L'autel et le retable de l'absidiole nord étaient peints en brun et vert et le tableau du retable avait conservé sa polychromie. Après sondage, il s'est avéré que seul un pilastre et le gradin du tabernacle étaient anciens et que l'ensemble datait du XIX^e siècle. Aussi, pour restituer un équilibre et privilégier la perception de l'ensemble des ouvrages de mobilier, a-t-il décidé de repeindre l'autel et son retable avec la teinte grise du XVIII^e siècle, retrouvée sur les éléments anciens, alors que frise, cannelures des pilastres et antependium conserveraient leur

teinte vert foncé. Les moulures et les ornements ont été dorés à neuf. À noter que des fantômes de fleurs de lys ont été retrouvés sous la peinture de l'antependium.

Ainsi restaurés, le chœur de l'église Saint-Sulpice-de-Favières et la Chapelle des Miracles ont retrouvé leurs dispositions médiévales, enrichies d'un beau mobilier qui paraissait un peu désuet jusqu'alors, et dont la restauration a révélé la qualité, contribuant ainsi à la mise en valeur et au rayonnement de cet édifice exceptionnel.

Antoine Madélat
collaborateur de Dominique Larpin,
Architecte en Chef des Monuments Historiques

Bibliographie*

ALLARD-DAUDET (Marthe), *Les bons plats de France*. Réédition par Priscilla FERGUSSON. Paris, CNRS, 2008.

Manuel culinaire réalisé par la belle-fille d'Alphonse Daudet qui vécut à Vigneux-sur-Seine et Draveil et s'intéressa aux produits et aux recettes locaux

Archives communales de Guigneville. S.l., CIG, grande couronne Ile-de-France, 2010, 71 p.

Inventaire des archives de Guigneville.

ARNAULD (Antoine) et NICOLE (Pierre), *La logique ou l'art de penser*. éd. critique par Dominique DESCOTTES. Paris, Honoré Champion, 2011, in-8°, 944 p.

Pièce maîtresse de l'œuvre pédagogique de Port-Royal.

Artistes en correspondance. Actes du colloque du musée des Beaux-arts de l'université d'Orléans. Paris, Honoré Champion, 2011, in-8°, 350 p.

A noter : LAUGÉE (Thierry) et BURTY (Philippe), *Ce qu'il ne fallait pas lire de la correspondance d'Eugène Delacroix* et MATTIUSSI (Véronique), *Rodin dans ses écrits*.

Balade en Essonne, sur les pas des écrivains, 2^e éd. revue et augmentée, Paris, Éditions Alexandre, 2010.

L'article consacré à Jean Cocteau a été modifié suite à l'ouverture au public de sa maison à Milly et un chapitre a été intégré « Entre 1874 et 1896, Edmond de Goncourt, l'invité » dont certaines illustrations proviendraient du musée Dubois-Corneau à Brunoy. Est aussi évoquée l'épouse d'Alphonse Daudet, Julie Allard qui publia l'œuvre complète de son mari et fut à l'origine du Prix Femina.

BÉNARD (Alain), *Introduction à l'art rupestre de l'île de France*. Milly-la-Forêt, Gersar, 2011, 12 p., ill. couleur.

* Cette bibliographie est établie par Paulette Cavailler, avec la collaboration de Denise Poulton, Olivier Berger et Alain Devanlay. La mise en page a été réalisée par Laureline Le Roux.

BERGER (Olivier), « Des questions de justice dans l'occupation allemande de 1870-71 » dans *Actes du colloque justice en guerre*, Marie Houlemare et Philippe Nivet (dir.), Paris, Encrage, 2011, p. 173-182. Villes citées : Corbeil, Etampes, Fontainebleau, La Ferté-Alais, Pontoise, Rambouillet, Versailles.

BERGER (Olivier), « Comment écrire l'histoire de la violence de guerre allemande pendant la guerre de 1870-1871 » dans Marie-Claude Marandet (dir.), *Violence(s) de la Préhistoire à nos jours, les sources et leur interprétation*, Perpignan, Presse Univ. de Perpignan, 2011, p. 255-272.

Villes de l'Essonne citées : Brunoy, Corbeil, La Ferté-Alais, Marcoussis, St-Chéron.

BERTET (Bernard), *Orsay. Saint-Cyr-sur-Loire*, Alan Sutton, 2011. Collection « Mémoire en images ».

Monographie accompagnée d'une promenade très illustrée dans tous les quartiers de la ville.

BLANC (Brigitte), *Parcours du patrimoine, région Ile-de-France : Draveil, Vigneux-sur-Seine*. Paris, Somogy Éditions d'art, 2008, in-8°, 64 p., ill.

Promenade architecturale et patrimoniale dans les rues de Draveil et de Vigneux.

BUISSON (Sylvie), *Foujita inédits*. Paris, A l'Encre Rouge, 2007, in-8°, 415 p.

Biographie du peintre qui vécut à Villiers-le-Bâcle dans les années 1960 et dont l'atelier peut être visité.

CADOT (Marguerite-Marie), *Corbeil-Essonne à travers ses rues et ses places*. Paris, Le Livre d'histoire, 2011, in-8°, 586 p.

L'auteur a repris les notes qu'avaient accumulées ses parents : Georges Michel, notre regretté trésorier, historien de Corbeil et d'Essonne et Geneviève Michel, petite-fille d'Eugène Hamelin, auteur, en 1908, d'une première histoire des rues de Corbeil. Elle les a vérifiées, complétées et mises en œuvre pour aboutir à ce beau livre très complet et particulièrement instructif. Un seul regret, l'absence des plans des seize quartiers présentés.

Céramiques (Les) de l'Antiquité tardive en Île-de-France et dans le Bassin parisien, Paul Van Ossel (dir.), avec la collaboration de Patrice Bertin et Jean.-Marc Séguier, Volume II. Synthèses. Nanterre, Association Dioecesis Galliarum, 2011. 394 p. ill.

Ce volume présente les travaux réalisés par l'équipe *Archéologie de la Gaule – Structures économiques et sociales* UMR7041 (ArScAn) de Nanterre.

CHATEAUBRIAND (François-René de), *Œuvres complètes*, tomes VIII, IX, X., éd. critique de Philippe ANTOINE et Henri ROSSI. Paris, Honoré Champion, 2011, in-8°, 1 208 p.

Corot en Suisse. Paris, Éditions d'art Somogy et Genève, musée d'art et d'histoire, 2010.

Ouvrage collectif publié à l'occasion de la présentation à Genève, du 24 septembre 2010 au 9 janvier 2011, d'une exposition de cet artiste. À noter, la présence de deux tableaux : n°80 « Saintry près de Corbeil. La route au pigeonier ». v.1860 et n°103 « Le Cavalier en route » 1873, (Voir *B.S.H.A.E.H*, 1992 (1993), p. 39-42.

CORVISIER (Jean-Claude), *Orly*, Saint-Cyr-sur-Loire, Alan Sutton, 2011, in-8°, 128 p., ill.

L'histoire de l'aéroport d'Orly commence pendant la première guerre, lorsque les Américains établissent une base aérienne sur le plateau de Longboyau. Après avoir servi aux écoles de pilotage et aux baptêmes de l'air, le petit aérodrome devient une base pour la Marine. Puis ce sont les bombes de la seconde guerre mondiale et vingt après l'inauguration d'Orly-Sud par le général de Gaulle. On connaît la suite avec la création de Roissy.

Dans l'intimité des frères Caillebotte. Peintre et photographe. Paris, Musée Jacquemart-André, 2011.

Texte publié à l'occasion de l'exposition présentée à Paris, du 25 mars au 11 juillet et au musée national des Beaux-arts du Québec du 6 octobre 2011 au 8 janvier 2012, sur Gustave Caillebotte (1848-1894) et son frère Martial (1853-1910), compositeur de musique, amateur et collectionneur de faïences qui mit en musique le *Psaume CXXXII* dédié à leur demi-frère Alfred (1834-1896). Ce dernier était professeur de mathématiques, curé de Saint-Georges de la Villette puis de Notre-Dame de Lorette. Il composa une messe solennelle de Pâques en 1896, recréée à Saintes par le grand chœur de l'Abbaye aux Dames en novembre 2010. Martial a épousé le 7 juin 1887, Marie Minoret (1864-1931), fille de Guillaume-Camille Minoret (1829-1917) et de Marie-Elisa Morot (1840-1899), propriétaires d'une demeure à Montgeron (1, rue de Crosne). Martial et Marie ont été les parents de Jean (1888-1917) et de Geneviève (1890-1986) qui ont été les modèles pour Renoir de « Portraits d'enfants » en 1895 (collection particulière). Pour l'inauguration de l'exposition, le 24 mars, un programme musical intitulé : *Une soirée avec Martial Caillebotte au musée Jacquemart-André*, faisant état des œuvres éditées et de la discographie a été publié (Musée Jacquemart-André-Institut de France-Culture espace).

DECAUX (Jean-Hugues), *La cité historique de Montlhéry*. Paris, Éd. du Panthéon, 2011, in-8°, 128 p., ill.

Cet ouvrage, fondé sur dix années d'investigations sur le riche patrimoine de Montlhéry, couvre une longue période de l'histoire de la cité, allant de l'Antiquité à la II^e République.

DION-TENENBAUM (Anne), *Le service encyclopédique de la manufacture de Sèvres*. Paris, Musée du Louvre et Somogy Éditions d'art, 2011, 95 p., ill.

Napoléon à l'occasion du fastueux mariage de Stéphanie de Beauharnais et de Charles-Frédéric de Bade, offrit de somptueux présents aux invités. Le ministre Hugues-Bernard Maret reçut un remarquable service à dessert décoré par Swebach sur le thème de l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert.

Église Saint-Germain d'Itteville. Itteville, mairie, 2010, in-4°, 31 p., plan. Histoire de l'église et description succincte de l'architecture et du mobilier.

Église Saint-Germain d'Itteville. Itteville, mairie, 2011, in-8°, 37 p., plan. Présentation architecturale et mobilière de l'église du XII^e au XIX^e siècle.

Émile Levassor, enfant de Marolles. L'épopée de l'automobile Panhard et Levassor. Marolles-en-Hurepoix, « Histoire et Patrimoine », 2011, in-4°, 224 p., ill.

Ce remarquable travail de recherche et de documentation a été entrepris, à l'initiative de notre collègue Jacques Bardet, président de l'association « Marolles-en-Hurepoix, Histoire et Patrimoine, dans le cadre de la grande exposition, présentée pour les Journées du Patrimoine de 2011, pour rendre hommage à Emile Levassor, né à Marolles. Il fut le plus grand des pionniers de l'automobile puisqu'il conçut la première automobile "homogène" avec , alignés sur le châssis, le moteur, à l'avant, puis l'arbre du moteur, l'embrayage et la boîte de vitesse, créant ainsi le prototype de la voiture automobile classique, qui fut réalisé, en 30 exemplaires, à partir de 1891, par la société Panhard-Levassor où il était associé avec René Panhard, son condisciple de l'Ecole Centrale.

A Devanlay

Escapade de 1899 entre les vallées de la Juine et de la Renarde. Etréchy, « Etréchy et son passé », 2011.

Réunion des monographies rédigées en 1899 par les instituteurs des treize communes qui composent la communauté de communes : Entre Juine et Renarde.

FEUTRY (David), *Un magistrat entre services du roi et stratégies familiales : Guillaume-François Joly de Fleury, 1675-1756*. Paris, Ecole des Chartes, 2011, in-8°, 448 p. (Mémoires et Documents de l'Ecole des Chartes, n°89).

De sa thèse soutenue en 2011, l'auteur a tiré une biographie de parlementaire exemplaire. Après son premier chapitre consacré à la magnifique collection Joly de Fleury, partagée entre la Bibliothèque nationale et les Archives nationales que tous les historiens des institutions de l'Ancien Régime connaissent bien, l'auteur étudie les origines bourguignonnes de la famille et de son ascension depuis le XV^e siècle. Puis, il s'attaque à Guillaume-François, sa formation, sa personnalité, sa compétence d'homme de loi, son rôle essentiel entre le roi et le Parlement, sa charge de travail écrasante et enfin, sa fortune (héritages, revenus et pensions, gestion immobilière, rôle important de la rente constituée). Un dernier chapitre nous apprend que la famille traversa la Révolution sans encombre mais s'éteignit en 1866. De tous ses biens à Fleury-

Mérogis, Grigny (château disparu), Bondoufle, Savigny, Villemoisson, Juvisy et Morsang-sur-Orge, ne subsiste que le château de Fleury, défiguré au XX^e siècle.

GIARD (François) et MORELLE (Yves), *Arbres remarquables en Essonne. Exposition photographique : hall des Archives et parc du domaine de Chamarande*. (Du 5 juin au 17 décembre 2010). Evry, Conseil Général, 2010, in-8°, 31 p.

Gino Severini, 1883-1966 futuriste et néo-classique. Sous la direction de Gabriella BELLI et de Daniela FONTI. Milan, Silvana Editorial et Paris Musée d'Orsay, 2011.

Publié à l'occasion de la présentation à Paris, au Musée de l'Orangerie, du 27 avril au 25 juillet 2011, et à Rovereto, au MART, du 17 septembre 2011 au 8 janvier 2012, d'une exposition consacrée à cet artiste dont l'œuvre a été marquée également par le « divisionnisme » et le « cubisme ». Il épousa, le 28 août 1913, Jeanne, fille de Paul Fort. Une communication de Romana SEVERINI : *Paul Fort, mon grand-père* (p. 77-87) évoque Monthléry et la seconde épouse du poète, Germaine, chirurgien-dentiste dans cette ville.

GONCOURT (Edmond et Jules de), *Œuvres complètes-œuvres romanesques*. Alain MONTANDON (dir.), t. I, *En 18...*, éd. critique par Sylvie THOREL-CAILLETEAU, Paris, Honoré Champion, 2011, in-8°, 168 p. et t. IV, *Germinie Lacerteux*, éd. par la même, Paris, Honoré Champion, 2011, in-8°, 248 p.

GOUMAND (Alain), *Parc naturel régional du Gâtinais français. 120 excursions et visites originales*. S.l., Dakota Éditions, s.d., [v.2010], in-8°, 158 p., cartes.

Granges (les)-le-Roi. Des chemins d'hier aux rues d'aujourd'hui. Mémoire vivante des Granges-le-Roi, www.memoirevivante.fr

GUÉTIENNE (Colette) et BEISSON (Georges), *Huit aérodromes sur un plateau, Le patrimoine aéronautique autour de Toussus-le-Noble*. 24 x 24 cm, 132 p. Seiches sur Le Loir, Bleu Ciel Editions, 2011.

Ce très beau livre, dont les auteurs sont Giffois relate, grâce à un méticuleux travail de consultation d'archives, les étapes multiples de la conquête de l'air réalisées au siècle dernier sur le plateau de Saclay. Grâce à son altitude, ce plateau a pu recueillir l'héritage du premier aérodrome « Port-Aviation » ouvert à Viry-Châtillon en 1908, puis ravagé par les inondations de la Seine en 1910. Des milliers de pilotes y ont été formés, de mémorables exploits s'y sont déroulés, quelques drames aussi, hélas ! Toussus-le-Noble reste aujourd'hui le dernier bastion de cet extraordinaire passé aéronautique., 30 €. En vente dans les bonnes librairies et à l'Office de tourisme de la Vallée de Chevreuse en Essonne, 91400 Orsay ou chez l'éditeur BP 90045, 49140 Seiches sur Le Loir (bleucieltmagazine@orange.fr)

Guillevic maintenant. Colloque de Cerisy, 11-18 juillet 2009, sous la direction de Michael BROPHY et Bernard FOURNIER. Paris, Honoré Champion, 2011, in-8°, 432 p.

GURÊME (Raymond) et LIGNER (Isabelle), *Interdit aux nomades*. Paris, Calmann-Lévy, 2011, in-8°.

Le sort des tziganes et gens du voyage internés au camp de Linas-Montlhéry du 27 novembre 1940 au 21 avril 1942.

Histoire (L') rurale en Essonne : cultures, exploitations, propriétés, techniques. Actes de la 4^{ème} rencontre des sociétés historiques et archéologiques de l'Essonne, Montgeron 25 mars 2006. Montgeron (S.H.L), Etampes (E.H), Comité de recherches historiques sur les révolutions en Essonne (CRHRE) et Société historique et archéologique de l'Essonne et du Hurepoix (SHAEH), 2011, in-4°, 92 p., ill.

p. 5, *Les orientations actuelles de l'histoire rurale française* par Serge BIANCHI ; p.9-18, *L'agriculture antique, les apports de l'archéologie* par Thérésia DUVERNAY ; p.19-22, *La densité des sites archéologiques et les débuts de l'agriculture et de l'élevage* par Michel MARTIN ; p.23-30, *Le milieu rural entre Loire et Seine, de Clovis à la fin de l'Ancien Régime* par Michel MARTIN, Marie-Louise BINVEL, Nelly GUGUIN-THEVRET et Bernard BINVEL ; p. 31-41, *Les baux de terres de la petite et moyenne paysannerie dans le Centre-Essonne, du XV^e au XVIII^e siècle* par Dominique BASSIERE ; p.42-50, *Du blé pour Paris : les moulins de Corbeil-Essonnes sous l'Ancien Régime* par Karine BERTHIER ; p.51-56, *Une spéculation originale en Ile-de-France : les bœufs sucriers* par Pierre-Olivier FANICA ; p.57-60, *Les laitiers nourrisseurs à Montgeron* par Michel CHANCELIER ; p.61-67, *Une culture originale : « le crosne »* par Germain VAYSSE ; p.58-75, *La culture légumière de plein champ dans la région de Montlhéry (1850-1950)* par Geneviève LETESSIER ; p.76-83, *La société coopérative agricole de labourage électrique de la région de Bondoufle (1928-1935)* par Marianne CHARDINE et Nicole MARCILLE ; p. 84-92, *Bibliographie indicative* par Serge BIANCHI et Alain SENÉE.

Igny, mémoire en images. Saint-Cyr-sur-Loire, Alain Sutton, 2008, in-8°, 128 p.

Présentation de cartes postales du début du XX^e siècle sur des thèmes divers.

JANSSOONE (Didier), *Paris gare d'Orsay-Lignes de la banlieue sud-ouest*. Saint-Cyr-sur-Loire, Alan Sutton, 2011, in-8°, 128 p.

Les trains du PLM partaient de cette gare jusqu'en 1979. Pionnières de l'électrification, les mythiques " Boîtes à sel", les robustes automotrices Z 4100 ou les inoubliables Z 5300 ont assuré le transport quotidien de milliers de voyageurs depuis Paris jusqu'aux terminus de Dourdan, Etampes et Orly, en passant par Choisy-le-Roi, Juvisy-sur-Orge et Brétigny-sur-Orge.

LAINÉ (Brigitte), *Guide des sources judiciaires-les juridictions ordinaires et d'exception du département de la Seine puis du département de Paris et des départements du ressort de la cour d'appel de Paris. Fonds 1790-2010,*

documents XIV-XX^e siècle. Paris, direction des services d'archives de Paris, 2011, in-8°, 672 p.

À noter, entre-autres : passage de l'anarchiste Ravachol à Soisy-sur-Seine vers 1892, inventaire du château de Saint-Cyr-la-Rivière (1834), baux de la ferme de Bonvilliers à Morigny-Champigny (XVI-XVIII^e siècle).

LAMOIGNON de MALESHERBES (Chrétien-Guillaume de), *Voyage des montagnes neuchâteloises en été 1778*. Paris, Honoré Champion, 2011, in-8°, 216 p.

Descendant des seigneurs de Bâville, ce parlementaire puis ministre de Louis XVI, a consacré l'été 1778 à parcourir la Franche-Comté et le pays de Neuchâtel. En digne physocrate, il note toutes les améliorations possibles.

LARUE (Sylvain) et MICHAU (Nathalie), *Les grandes affaires criminelles de l'Essonne*. Éditions de Borée, 2011, in-8°, 362 p., ill.

Trente sept affaires criminelles jugées par la cour d'assises de Seine-et-Oise puis de l'Essonne, du Val-de-Marne et des Yvelines du début du XX^e siècle jusqu'à 2009.

LE BAS (Antoine), *Juvisy-sur-Orge, un territoire, des réseaux*. Cahiers du Patrimoine n° 88, Inventaire du patrimoine – Région Ile de France, 264 pages, illustré, (Editions Lieux Dits, Lyon 2007)

La destinée particulière de Juvisy-sur-Orge, ou comment cette ville est devenue ce qu'elle est, passant d'un bourg rural sans importance à une ville insérée dans un ensemble plus vaste qu'est l'agglomération parisienne, en y jouant un rôle de premier plan, disposant d'un patrimoine constitué suite à différents facteurs structurels et conjoncturels, tel est le sujet du présent ouvrage.

Autour d'un plan chronologique, les auteurs démontrent comment l'interaction entre plusieurs réseaux a façonné le visage de la commune, au cours de politiques volontaristes d'aménagement, impulsées par la monarchie sous l'Ancien Régime jusqu'à la Reconstruction en passant par les interventions étatiques du XIX^e siècle relatives au développement du chemin de fer. Loin du cliché voulant qu'une ville de banlieue parisienne soit récente et sans passé, les auteurs reviennent sur l'histoire de Juvisy-sur-Orge, expliquant comment elle constitue un territoire, c'est-à-dire un espace vécu, maîtrisé, géré, commandant les communes des alentours sous son influence. Ils montrent les richesses cachées d'une ville qui a un patrimoine particulier : la demeure de Camille Flammarion, les centres administratif et culturel construits après guerre selon les principes de l'architecture moderne, un marché couvert en béton armé bâti de manière audacieuse, inspiré des constructions d'Auguste Perret, les décors de céramiques sur le gymnase Jules Ladoumègue... C'est bien l'interaction et l'imbrication des réseaux qui ont donné à Juvisy-sur-Orge cette personnalité forte, passant d'un village agricole, lieu de résidence aristocratique, à une ville de banlieue, nœud important d'un tissu urbain devenu dense, traversé par des réseaux routiers, fluviaux et ferroviaires qui sont tour à tour concurrents ou complémentaires. En somme cet ouvrage satisfera sans problèmes tous les amateurs d'histoire de l'art, d'histoire

urbaine et de géographie humaine. On notera la richesse documentaire de l'ouvrage et la qualité des illustrations choisies, tout comme la reproduction de plans et d'archives pour la plupart absolument inédites. Des photos issues de collections privées agrémentent le texte, des schémas aident à comprendre les différentes phases de modification de la physionomie urbaine de Juvisy. On remarquera la qualité des descriptions d'édifices, par la plume d'historiens de l'art chevronnés.

L'approche patrimoniale choisie, en dehors de son originalité, permet de faire découvrir des richesses que le curieux ignore, et donne finalement au lecteur un autre regard sur la banlieue. Donc, un livre à mettre entre les mains d'amateurs éclairés, désireux de mieux connaître les trésors de la région Île-de-France.

Olivier Berger

LEREBOUR-CHATELAIN (Alain), *Mémoires en cascades*. S.l., Vente-autobiographie-édition, 2007, in-8°, 129 p.

Autobiographie de cet historien qui anima longtemps la société historique d'Evry maintenant disparue.

LHEUREUX (Frédéric), *Ballade en Essonne*. S.l., Historimes, 2009, in-8°, 80 p.

Recueil de poésies inspirées par des lieux et des monuments essonniers.

Livre (Le) mémorial des déportés de France arrêtés par mesure de répression et dans certains cas par mesure de persécution (1940-1945), Tome IV. Paris, Éditions Tiresias, 2004, in-8°, 1282 p.

On y trouve mention d'Essonniers internés dans les prisons allemandes ou déportés dans les camps pendant la dernière guerre.

LOCHARD (Jean-Pierre), *Guide du vieux cimetière de Saint-Chéron*. Saint-Chéron, mairie, 2011.

Le vieux cimetière inauguré en 1787 et fermé en 1886 conserve encore une soixantaine de tombes dont les épitaphes ont permis de composer cet ouvrage qui évoque les châtelains de Bâville, des personnalités comme Pierre-Luc-Charles Ciceri (peintre et décorateur de l'Opéra) ainsi que maires et curés de jadis.

LORMIER (Dominique), *La Bataille de France, jour après jour (mai-juin 1940)*. Paris, Le Cherche-Midi, 2010, in-8°, 610 p., ill., collection « Documents ».

Le Sud de Paris est bien sûr concerné.

MADZOU (Laurence) et BACQUÉ (Marie-Hélène), *J'étais un chef de gang* suivi de *Voyage dans le monde des gangs*. Paris, La Découverte, 2008, in-8°, 245 p.

Autobiographie d'un ancien chef de bande de Montconseil, à Corbeil-Essonnes, dans les années 1990 suivie d'une étude sociologique sur le phénomène des bandes de quartiers.

Michel Boscher, le père de la ville nouvelle d'Evry. Document-mémoire n°12 de la ville nouvelle, mars 2011, in-4°, 58 p., ill.

Michel Boscher né à Evry-Petit-Bourg le 19 novembre 1922 fut commissaire-priseur de 1952 à 2006. Résistant et déporté, il fut élu maire d'Evry en 1947 puis député de Seine-et-Oise puis de l'Essonne jusqu'en 1978 et conseiller général du canton d'Evry de 1967 à 1973. On lui doit la loi sur les villes nouvelles votée le 1^{er} juillet 1970. Il est décédé le 28 septembre 2008. Sont réunis ici les témoignages de neuf personnalités qui ont joué un rôle dans la création de la ville nouvelle. Il fut des nôtres pendant plus de cinquante ans.

OLIVE (Monique) et SÉARA (Frédéric), *À la recherche des « camps de base ».* *Réflexions sur la mobilité des chasseurs du Paléolithique final et du Mésolithique à partir d'habitat de plein air du Bassin parisien et du Jura* dans *Archéologie du Bassin parisien et du Jura*, rapport pour les années 2009 et 2010, UMR 7041, p.19-24.

Orsay d'un siècle à l'autre à travers ses cartes postales. Orsay, CHLOE, 2011, in-8°, 158 p., ill.

Textes de Pierre CATHALA, Monique et Ariane WACHTHAUSEN et Jacques BEUGRAS.

Patrimoine (Le) de banlieue existe-t-il ?, Fresnes, Ecomusée du val de Bièvre, 2011, 96 p., ill.

Actes de la journée d'études du 02/02/2010 dont le but était de faire le bilan des trente ans de l'écomusée créée en 1979 dans la ferme de Cottainville, à Fresnes afin de conserver une trace du passé rural de ce territoire fortement urbanisé. La journée était également consacrée à une tentative de bilan des actions menées en Île-de-France pour la mise en valeur du patrimoine existant en banlieue.

Palaiseau, l'album d'un siècle. Chronique d'une ville de France (XX^e siècle). S.l., 2000, in-4°, 155 p., ill.

Histoire de Palaiseau, décennie par décennie, de 1960 à 2000. Riche illustration.

Paris-Jardins. Entre utopie et réalité, 1911-2011. Draveil, Les Amis de l'histoire et du patrimoine de Paris-Jardins, 2011, in-8°, 304 p., ill.

Après *Histoire d'un domaine*, paru en 1984, l'association historique de Paris-Jardins, sous la direction de notre vice-président, Serge BIANCHI, a souhaité, à l'occasion de son centenaire, approfondir certains aspects de l'histoire de la coopérative. Ainsi fut organisé, le 5 février, un colloque réunissant historiens et urbanistes et publié ce bel ouvrage qui précise nos connaissances sur l'état juridique du domaine, sa gestion et la vie des « péjistes ».

PASCAL (Dominique), *Linac-Monthéry, temple de l'automobile.* S.l., UTAC, 2011.

Histoire de l'UTAC et du circuit depuis 1924.

Pays (le) d'Etampes. Regards sur un passé, t. II, *Le temps des épreuves*. Jacques GELIS, (dir.). Etampes, « Etampes-Histoire », 2011, in-8°, 408 p., ill.

Le premier tome *Des origines à la ville royale*, est paru en 2003. Ce deuxième volume concerne la ville de la guerre de Cent Ans au règne de Louis XIV. L'ouvrage s'apparente davantage à une mise en perspective des grandes évolutions qu'à une histoire événementielle, d'où le choix de le scinder en deux parties : un récit qui retrace les grands mouvements de l'histoire du pays d'Etampes et des études thématiques qui évoquent la présence des institutions religieuses, les activités commerciales et artisanales, en passant par l'évolution de l'espace urbain et de la vie dans les campagnes, jusqu'aux guerres et autres sièges que le pays d'Etampes a subi.

POLICE (Patrick), *L'épopée du cyclisme sur l'autodrome de Linas-Montlhéry, de 1924 à nos jours*. 2011, in-4°, 276 p., ill.

Promenade géologique à Dourdan. Conseil général de l'Essonne et Muséum d'Histoire naturelle, 2011, 34 p., collection « Balades géologiques ».

Texte du à Grégoire EGOROFF, Patrick de WEVER, Didier MERLE et Bernard METIVIER.

RAMAGE (Christophe), *Un tramway dans la tête : l'Arpajonnais, 1893-1936*. Paris, Shifter Production (20, rue Friant 75014), 2011. DVD de 52 minutes.

RETZ (cardinal de), *Œuvres complètes*, t. VII. Paris, Honoré Champion, 2011, in-8°, 912 p.

ROCHE (François), *La vallée de la Chevreuse en 1900. Les carrières*. Le Mans, L'arbre aux papiers, 2011, in-8°. Tome XXII de la collection.

ROCHE (François), *La vallée de l'Yvette*. Le Mans, L'arbre aux papiers, 2011, in-8°, 224 p., ill.

Evocation de la vallée au début du XX^e siècle à l'aide de très nombreuses cartes postales. Un chapitre est consacré aux transports régionaux dans les années 1900.

ROINET (Clarisse), *Roger Vandercruse dit La Croix*. Paris, Éditions de l'Amateur, 2000.

Concerne Roger Vandercruse (1727-1799), l'ébéniste, grand-père de Pierre-Roger, orfèvre et bijoutier né en 1787, installé rue Saint-Spire à Corbeil. Son frère, Jacques-François, horloger mort en 1796, épousa en 1749 Jeanne-Catherine Tallon, fille d'un tonnelier d'Arpajon. Leur sœur, Françoise-Marguerite, épousa en 1749 l'ébéniste Jean-François Oeben (1721-1763) (dont un des petits-fils fut Eugène Delacroix). Celle-ci épousa ensuite en 1766 l'ébéniste Jean-Henri Riesener (1756-1806) avec qui elle eut Henri-

François (1767-1828). Ce dernier deviendra peintre et père de Léon, peintre également, à qui Delacroix légua sa maison de Draveil.

Schéma départementale des déplacements 2020. Pour mieux se déplacer en Essonne. Evry, Conseil général, s.d. [2010], in-6°, 191 p., cartes.

Villabé au fil du temps. t.I. Dammarie-les-Lys, Éditions Amatteis, 2011, in-8°, 224 p., ill.

Cet ouvrage, publié par « Mémoires vives de Villabé », évoque la vie au village à partir des souvenirs des membres d'une même famille, complétée à l'aide des archives municipales et de nombreuses illustrations. La vigne et les vigneron y sont particulièrement mis en valeur. Une visite historique et une promenade au bord de l'Essonne complètent cet agréable tableau.

Périodiques

BERGER (Olivier), « Résister sans violence à l'occupant allemand. Exemples choisis en Île de France pendant la guerre de 1870 » dans *Revue historique des armées*, n° 262, 2011, p. 93-101.

Villes citées : Brunoy, Corbeil, Etampes, Epinay-sur-Orge, La Ferté-Alais, Palaiseau, Verrières-le-Buisson

BLASER (Frédéric) *et all.*, « Une occupation du paléolithique moyen sur la butte des « Hauts-Fresnais » à Ballainvilliers (Essonne) » dans *Revue archéologique d'Île de France*, n° 3, 2010, p. 5-21.

Les caractéristiques typo-technologiques de cet ensemble le rapprochent de l'industrie original de Verrières-le-Buisson, rapportée le plus souvent au Micoquien.

BODU (Pierre), OLIVE (Monique), VALENTIN (Boris), BIGNON (Olivier), DEBOUT (Grégoire), « Où sont les haltes de chasse ? Discussion à propos des sites tardiglaciaires du Bassin parisien » dans *Paléthnologie*, n°3, 2011.

BONNIN (Philippe), « Archéologie de la Haute-Seine » dans *Mémoires du Groupement archéologique de la Seine-et-Marne*, n°2, 2010 (2011), p. 151-161.

Bilan des prospections menées dans la Seine entre Paris et Montereau, par le Groupement de recherche archéologique subaquatique des communes de Nandy et du Coudray-Montceaux, depuis 1990. Intéresse le gué de La Guiche (communes de Nandy et du Coudray-Montceaux). Nous avons rendu-compte des travaux du GRAS en Essonne, de 1985 à 1989 et de 1994 à 1998 dans nos bulletins.

CABEZAS (Hervé), « Voltaire, ses portraits par Maurice-Quentin de La Tour et Joseph Rosset et leur reproduction au musée Antoine

Lécuyer de Saint-Quentin » dans *Bulletin de la société de l'histoire de l'art français*, 2009-2010, p. 175-211.

Est évoqué le libelle, signalé à Voltaire par La Tour, dont l'auteur, René de Bonneval (1700-1766), fut le précepteur d'Amédée-Victor-Joseph Pâris (1727-1745), fils de Jean-Pâris de Montmartel (1690-1766) et d'Antoinette-Justine. Amédée-Victor dit « Monsieur de Brunoy », fut baptisé dans cette ville le 9 novembre 1730. Son parrain étant Victor-Amédée I, prince de Carignan.

CANTEAUT (Olivier), « Hôtel et gouvernement sous les derniers Capétiens directs » dans *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t.168, 2010 (2011), p. 373-410.

Parmi les chambellans, citons Adam Héron (1316-1321) dont l'auteur ne dit pas qu'il était seigneur d'Etiolles (inhumé dans l'église) et descendant de son homonyme ; Hugues II de Bouville (1285-1304), bailli de Philippe Auguste ; Jean de Bouville mort en 1308 et Hugues III de Bouville (1322-1328).

CROSNIER-LECONTE (Marie-Laure), « De l'avenue de Messine à l'orangerie des Tuileries : la collection du marchand d'art Paul Guillaume (1891-1934) ou les avatars d'un musée rêvé dès 1926 » dans *Bulletin de la société de l'histoire de l'art français*, 2009-2010, p. 387-421.

Concerne notamment Domenica Guillaume, épouse du collectionneur, remariée à Jean Walter (1883-1957), architecte intervenu à Draveil en 1911 pour la réalisation de la cité coopérative Paris-Jardins et qui résida, de 1934 à 1941, à Paris au 1, avenue Maréchal Maunoury (75016), dans un immeuble dont il avait été le maître d'œuvre.

DEBATTY (Bertrand), « Anthroponymie et histoire sociale de la cité des Sénons » dans *Mémoires du Groupement archéologique de Seine-et-Marne*, n°2, 2010 (2011), p. 31-54.

Passionnante étude à partir de deux cents noms de Sénons recueillis sur 97 documents épigraphiques dont 55 trouvés à Sens : statut des personnes, liens familiaux, métiers, conceptions religieuses sont mis en évidence.

DION-TENENBAUM (Anne), « Le guéridon des « vues du bord de Seine », un cadeau diplomatique de Louis-Philippe » dans *Revue des Musées de France*, mars 2011, p. 67-77.

Réalisation spectaculaire des ateliers de la manufacture de Sèvres, sous la Monarchie de Juillet, ce meuble daté de 1842-1844, vient d'entrer au Musée du Louvre.

FRITZ (Carole) et TOSELLO (Gilles), « Un témoin privilégié de l'art paléolithique dans le Bassin parisien : le galet gravé d'Etiolles » dans *Bulletin de la société préhistorique de France*, 2011, n°1, p. 27-46.

FLONNEAU (Jean-Marie) *et all.*, « Le Loiret et la guerre franco-allemande de 1870-1871 » dans *Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, nouvelle série, tome XX, 2011.

Villes de l'Essonne citées : Angerville, Corbeil, Etampes, Longjumeau.

LERIBAULT (Christophe), « Une exceptionnelle esquisse de Delacroix » dans *La Revue des Musées de France*, décembre 2011, p. 16-18, ill.

Cette surprenante toile des années 1824-1825, pleine d'accessoires d'après deux couvertures d'évangéliers carolingiens et une veste orientale et de figures tirées d'une gravure de Goya rejoint, après un siècle et demi, l'atelier du peintre.

LEROY (Claude), « Dans l'atelier de Blaise Cendrars » dans *Cahiers Blaise Cendrars*, n° 11, 2011, 288 p.

« Route (la) royale Paris-Orléans » dans *Route Nostalgie*, n°25, 2011
Revue trimestrielle créée par Pascal PANNETIER (<http://www.routenostalgie.org>).

Sacrées bâtisses ; patrimoine religieux du XX^e s. en Essonne, Cahier n° 17 de la Maison de banlieue et de l'Architecture, 2011, 156 p., ill.

SAREL (Josette) *et all.*, « Une sépulture du néolithique ancien à Corbeil-Essonnes « La Montagne des Glaises » », dans *Revue archéologique d'Île de France*, n° 3, 2010, p. 47-61.

L'analyse des mobiliers lithiques et céramiques accompagnant le squelette, corroboré avec une datation^{14C}, indique une appartenance au Rubané final ou au Villeneuve-Saint-Germain. Cette sépulture suggère la présence possible d'un habitat néolithique à proximité et vient enrichir le corpus des sépultures néolithiques du Bassin parisien.

SERRANO (Véronique), « Pierre Bonnard, son musée. De retour dans la lumière du Cannel » dans *La Revue des Musées de France*, déc. 2011, p. 29-32, ill.

« Sud-Essonne. Jardin secret de l'Île-de-France » dans *Journal du pôle touristique* [régional Sud-Essonne], n°11, septembre 2011.

TOULEMONDE (Françoise), « L'alimentation végétale durant la protohistoire ancienne en Île de France. Etude carpologique des sites de Gif-sur-Yvette « Rond-Point de Corbeville » (Essonne) et Villiers-sur-Seine « Le Gros Buisson » (S-et-M) » dans *Revue archéologique d'Île de France*, n° 3, 2010, p. 63-83.

Les résultats montrent une alimentation végétale basée sur les céréales vêtues (orge, amidonnier et millet commun). À Gif, les légumineuses sont peu représentées, en revanche les oléagineux y sont représentés sous la forme du pavot somnifère.

WEIL-CURIEL (Moana), « Simon François (1606-1671) peintre de la Cour et de l'église » dans *Bulletin de la société de l'Histoire de l'art français*, 2009-2010, p. 9-28.

Ce peintre est l'auteur d'une « Présentation au Temple » datée de 1643 destinée à la chapelle des Pères de l'Oratoire (maintenant hôpital Saint-Vincent de Paul à Paris). Déposée pendant la Révolution, recueillie par

Alexandre Lenoir, elle réapparaît au XIX^e siècle dans l'église d'Etréchy où elle demeure jusqu'à sa cession, vers 1964, au musée des Beaux-arts de Tours.

La Fédération des sociétés historiques et archéologiques d'Ile-de-France a publié le tome 62 des ses mémoires « Paris et Ile-de-France ». Il concerne majoritairement la ville de Paris (annexion des communes suburbaines en 1860, les jardiniers de la cité repoussés dans les faubourgs, les lieux d'inhumation des maires, les taxis au XX^e siècle) mais trois articles nous intéressent particulièrement : p. 55-108, *Lettres de Pierre Lafargue, soldat et prisonnier de guerre (1939-1944)* par notre vice-président Jacques GÉLIS qui rappellera des souvenirs émouvants aux plus âgés et apportera aux autres des connaissances sur un aspect peu étudié de la dernière guerre ; p. 109-170, *La révolte des Hongrois en octobre-novembre 1956 et leur arrivée dans le département de Seine-et-Oise* par François BOULET et, p. 171-204, *La difficile genèse de l'autoroute du Sud* par Jean-Luc FRANCE-BARBOU.

Dans le *Papyvore*, organe des Archives départementales, nous avons remarqué, dans le n°34 (avril-août 2011) l'acquisition de 500 cartes postales d'Orsay, d'une lettre et d'un dessin de Jean Cocteau et d'un portrait d'Alphonse Daudet ainsi que des notes sur la culture des plantes médicinales à Milly-la-Forêt (p. 5), sur le château de Dourdan (p. 16-19) et sur la famille de Saint-Périer (p. 20). Le n°35 (septembre-décembre 2011) est consacré à « l'Essonne aérienne, premières envolées ».

Le Groupe d'études, de recherche et de sauvegarde de l'art rupestre (GERSAR) a diffusé les n°s 60 et 61 de son bulletin *Art rupestre*. Nous signalons dans le premier (janvier), p 5, un article d'Alain BENARD sur l'abri, très richement orné du Bois des Hautes Communes (2) à Chamarande, bien attribuable au Mésolithique, et dans le second (septembre), un article d'Alain BENARD sur les gravures, repérées en 2009, sur le menhir dénommé « Pierre Droite » à Milly-la-Forêt.

La « Maison de Banlieue et de l'Architecture » d'Athis-Mons a publié son Cahier n° 17, « Sacrées bâtisses », consacré au patrimoine religieux du XX^e s. en Essonne, qui accompagnait l'exposition du même nom présentée au premier semestre 2011.

La « Société d'art, d'histoire et d'archéologie de la vallée de l'Yerres » à Brunoy, a fait paraître, le n° 36 de son bulletin, *Le Monmartel*. Nous y avons noté le dernier article de notre regretté collègue Jacques GAUCHET, sur *La guerre de 1870-1871 à Brunoy et dans ses environs* et un belle étude de notre collègue Arlette LUKIC consacrée à Jean-Baptiste Vinchon, peintre renommé de la première moitié du XIX^e s.,

qui travailla avec Nicolas Gosse, portraitiste et peintre d'histoire, qui avait une résidence à Yerres.

La « Société historique de Dourdan en Hurepoix » a publié ses bulletins n^{os} 60 et 61. Dans le n^o 60, nous avons noté : « La viticulture autour de Dourdan de 1650 à la Révolution » par Michel MARTIN et Antonio BAEZA et, dans le n^o 61 (p. 3-32) l'article, remarquablement illustré, de Geneviève DAVID sur les « Lavoirs de Dourdan et des environs »

Le service des archives municipales d'Étampes, en partenariat avec le « Corpus Etampois », a fait paraître, en mai 2011, un premier bulletin. Il comporte : p. 2-31 « Le marchands laboureurs et les moyens laboureurs autour d'Étampes jusqu'à la Révolution » par Michel MARTIN ; p. 32-39 « Étampes en musique : passage en revue des sources (1850-1980) » par Clément WINGLER ; p. 40-42 « Philippe Lejeune aux archives » et p. 43-44 « Les deuxièmes rentrées » par le même auteur ; p. 45-48 « Sur le site du Corpus étampois » par Bernard GINESTE. Le n^o 2 est paru en novembre 2011 ; il comporte, p 2 à 37, la première édition de la « Déclaration des hôtes des seigneuries de l'église Notre-Dame d'Étampes », datée du 30 octobre 1500, établie et annoté par Bernard Gineste.

A Fontenay-le-Vicomte, *La Grenouille verte*, organe des anciens élèves, a distribué son n^o12, consacré à la famille Andlauer : Louis-Marie-François, organiste, mort sur le front le 18 juillet 1915 et sur son frère Joseph.

« Linas Patrimoine et Tradition a distribué ses bulletins. Le n^o 45 est titré « 1939-1945 Histoires de guerre à Linas » et le n^o 46 (Une grande route à travers les siècles) propose la première partie d'un excellent dossier, tant historique qu'économique, sur l'histoire de cette portion de la route de Paris à Orléans, d'abord voie romaine, puis grand chemin, chemin royal, route royale (le Pavé de Linas), impériale et enfin RN 20.

La « Société historique de Longpont-sur-Orge » a fait paraître son bulletin n^o 24 dans lequel on trouve un article de Jean-Hugues DECAUX (« Témoignages de pèlerinage dans le secteur Montlhéry-Longpont-Linas ») ainsi qu'un article de Frédéric GATINEAU sur la chapelle du château de Villebouzin.

L'association « Histoire et Patrimoine de Marolles-en-Hurepoix » a diffusé son bulletin n^o7, dans lequel on trouve (p. 12-19) le rappel des onze expositions, annuelles, quelle a réalisées depuis sa création en 2010.

« Mennecey et son Histoire » a distribué son n° 95. Il comporte : p. 6-33, « Mennecey dans la deuxième moitié du XVII^e siècle par Pierre BLANCHOT ; p. 34-43, « Evolution de l'architecture et de l'ameublement de l'église » par Nicole DUCHON ; p. 44-56, « Les médaillés de Sainte-Hélène à Mennecey (1857) » par Marine MALET ; p. 57-63, « Avril 1814 à Mennecey », par Nicole DUCHON ; p. 64-67, « Une stèle en l'honneur du Normandie-Nièmen au cimetière de la Sablière » par Marie-Paule ALBANET et Claude LERENARD ; p. 68-69, « Hommage à Anne AUDIC [présidente de l'association pour la sauvegarde du centre-ville] » par Nicole DUCHON.

Après une longue interruption, la « Société historique et archéologique du canton de Méréville » a fait paraître le n° 10 de son bulletin grâce aux efforts conjugués de Bernard Binvel, son président, et de Dominique Bassière. On y trouve les articles de nos collègues Michel MARTIN (« Prospections de surface, cadastration gallo-romaine et toponymie locale »), Dominique BASSIÈRE (« Une culture marginale : la vigne à Angerville (XV^e-XVII^e siècles) ») et Frédéric Gâtineau (« Un curé pour Blandy ! »).

L'« Historique de Verrières-le-Buisson » a publié, en 2011, son bulletin n° 49-50 consacré à Honoré d'Estienne d'Orves, martyr de la Résistance, né à Verrières le 5 juin 1901.

Publications des sociétés savantes avec lesquelles nous avons un accord d'échange :

La « Société Dunoise d'archéologie, histoire, sciences et art », qui prépare son 150^e anniversaire, a fait paraître le n° 301 de son bulletin qui passe au format A4 et à l'impression numérique. Nous avons noté un article d'Alexandre GORDINE sur les enduits des vestiges de la chapelle préromane identifiée dans le sous-sol archéologique de la collégiale Sainte-Marie-Madeleine de Châteaudun.

La « Société d'histoire et d'archéologie de l'arrondissement de Provins » a fait paraître ses bulletins n^{os} 164 et 165. On lira dans le premier une note de G-R DELAHAYE sur les vestiges d'*opus spicatum* repérés dans diverses églises de l'arrondissement et dans le second, une étude de M-C PALANCHINI GUÉRIN sur les 69 cahiers de doléances des paroisses du bailliage de Provins-Montereau.

La « Société archéologique d'Eure et Loire » a publié, ses quatre bulletins annuels (n^{os} 107 à 110) et le tome XXXV-3 de ses Mémoires consacré à la seconde partie de l'*Histoire chronologique de la Ville de Chartres (1528-1700)* rédigée par Alexandre Pintard.

En plus de son bulletin et de plusieurs tomes de ses Mémoires, la « Société historique et archéologique de Pontoise, du Val-d'Oise et Vexin » a fait paraître un hors série en hommage à Jacques Dupâquier, historien et démographe, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, son précédent président.

Dans le n° 43 du bulletin (paru en octobre 2011) de l'association « Les amis des monuments et des sites de Seine-et-Marne », nous avons noté un article de Claude POIREAU sur *Château-Landon, capitale des comtes du Gâtinais et ancienne résidence royale*.

La « Société historique et archéologique de Saint-Arnoult-en-Yvelines » a publié ses bulletins n°s 59 et 60. Le dépouillement des registres paroissiaux réalisé par des membres de la société se traduit par deux articles, de J-F THIOL et L CROISIER, concernant la période de 1650 à 1870, le premier sur les métiers et le second sur les mariages dans le village.

Chronique*

Archéologie

Diverses manifestations ont eu lieu, soit sur le site archéologique d'Étiolles, soit autour du site. Elles sont mises en place par le service du patrimoine de l'Essonne, avec la participation de l'équipe d'Étiolles.

Les journées « porte ouverte »

Depuis 2004, le site d'Étiolles est ouvert au public durant les fouilles tout un week-end « porte ouverte ». Cet événement est organisé par I. De Miranda et par le service du patrimoine. La visite du site est couplée à des animations et à des démonstrations. Ces journées rencontrent un succès constant.

« Les journées du patrimoine » et « La fête de la science »

Le site d'Étiolles fait partie des manifestations organisées par le Conseil général de l'Essonne dans le cadre de ces deux journées nationales. Plusieurs activités sont proposées au public avec la participation de plusieurs membres de l'équipe (conférences, ateliers pédagogiques, lectures de textes...).

Les conférences

Le 17 septembre, « Le Magdalénien dans le Bassin parisien, il y a 14 000 ans. Chasseurs et gibiers » par O. Bignon-Lau et « Le Magdalénien dans le Bassin parisien, il y a 14 000 ans. Habitat nomade et territoire » par M. Olive ; le 29 novembre, « D'un site à l'autre. Les habitats de chasseurs magdaléniens dans le Bassin parisien » par M. Olive et le 6 décembre, « Le site magdalénien d'Étiolles » par I. De Miranda.

L'Établissement public Paris-Saclay (EPPS) et l'Institut national de recherches archéologiques préventives ont signé, le 18 novembre

* Cette chronique est établie par Paulette CAVAILLER, avec la collaboration de Denise POULTON et Alain DEVANLAY. La mise en page a été réalisée par Laureline Le Roux.

2011, un accord cadre de partenariat organisant leur coopération. La collaboration entre l'EPPS et l'Inrap poursuit un triple objectif : mettre à la disposition de l'EPPS la connaissance archéologique acquise par l'Inrap sur ce territoire, afin notamment de lui permettre d'en tenir compte dans son projet stratégique d'urbanisme et dans ses programmes opérationnels ; poser les fondements d'un partenariat pour la réalisation des diagnostics et des fouilles ; et valoriser auprès d'un large public les résultats des opérations conduites par l'Inrap.

Colloques

Le 136^{ème} congrès des sociétés historiques et scientifiques a eu lieu du 2 au 7 mai à l'université « Via Domitia » de Perpignan, sur le thème « Faire la guerre-Faire la paix ».

Pour commémorer le quarantième anniversaire de la découverte du site préhistorique d'Etiolles, le Conseil Général, en partenariat avec les universités d'Evry, de Paris I Panthéon-Sorbonne et le CNRS, a organisé le 29 novembre un forum scientifique sur le magdalénien en Europe tenu à l'amphithéâtre Maupertuis de l'université d'Evry.

Le CTHS a organisé, les 22 et 23 novembre, à l'Académie des Sciences d'outre-mer, à Paris, ses journées d'études d'automne consacrées à *L'apport scientifiques des sociétés savantes de l'outre-mer, hier et demain*

Les Amis de l'histoire et du patrimoine de Paris Jardins (à Draveil), la Maison de banlieue et de l'architecture, le conseil d'architecture et de l'urbanisme de l'Essonne, avec le soutien du Conseil Général, ont organisé un colloque sur le thème « Paris-Jardins a cent ans. Entre utopie et réalités » qui s'est tenu à Draveil le 5 février dernier. Cinq communications ont été présentées.¹

L'association « Lénine à Longjumeau » a organisé le 22 octobre un colloque sur ce thème, avec la participation de notre collègue Jacques Macé.

Pour fêter ses trente ans le musée départemental de préhistoire d'Ile-de-France a organisé, le 19 juin, une journée au cours de laquelle ont été présentées cinq communications : « L'architecture du bâtiment » par Vincent Cornu ; « Les chasseurs-cueilleurs de la préhistoire » par Boris Valentin ; « Les premiers paysans du néolithique » par Daniel Mordant ; « De l'âge du Bronze à l'âge du Fer » par Daniel Simonin et « Les Gaulois d'Ile-de-France » par Antide Viand.

1. Voir ci-dessus « Bibliographie ».

Le Conseil général de l'Essonne a organisé, le 1^{er} avril, une journée consacrée à la *Pratique de conservation d'une collection* à l'intention des associations muséales, historiques et archéologiques, ainsi qu'aux services d'archives et bibliothèques du département.

Dans le cadre de sa série de conférences sur les *Trésors de l'Île de France*, le Musée de Sceaux a présenté un cycle consacré au patrimoine religieux en île de France, qui s'est terminé, le 11 décembre, par une conférence de Laurence de Finance, conservatrice en chef du patrimoine et directrice du Musée des Monuments français, consacre aux vitraux des Hauts de Seine du XVI au XXI^e siècles.

Le 11 novembre a vu l'ouverture, à Meaux, du Musée de la Grande Guerre du Pays de Meaux, qui rassemble la collection la plus importante d'Europe d'objets et documents relatifs à ce conflit armé qui a marqué, à tout jamais, notre histoire. De nombreux colloques ont été organisés à cette occasion.

Comité de recherches historiques sur les révolutions en Essonne

L'action du Comité s'est exercée dans trois domaines :

– le premier est la publication des rencontres des sociétés historiques et archéologiques de l'Essonne, en partenariat avec le Conseil général, la Société historique et archéologique de l'Essonne et du Hurepoix, Étampes-Histoire. Les actes de la journée de Montgeron (2006) portant sur *L'histoire rurale* ont été publiés en mars 2011 (500 exemplaires) sous la direction de Renaud Arpin, président de la Société d'histoire de Montgeron ;

– le deuxième domaine est la préparation d'un cycle de conférences autour de *L'industrialisation et la désindustrialisation de la région (bassin) de Corbeil-Evry*, sous la direction de Sylvie Contrepois, en partenariat avec les Archives départementales de l'Essonne. Les recherches sur les conflits contemporains, entreprises depuis plus de dix ans, devraient déboucher sur la publication d'un *Guide des sources* sur *Les conflits du travail* en 2013-2014 ;

– le troisième domaine est l'ouverture d'un cycle de recherches et de publications sur la Première Guerre mondiale en Essonne impliquant les archives départementales et locales pour étudier les questions soulevées par cette séquence décisive de notre histoire. Une rencontre des sociétés historiques et archéologiques de l'Essonne (la 5^e) est envisagée à l'automne 2013.

L'ouvrage portant sur *Une tragédie sociale en 1908. Les grèves de Draveil-Vigneux et Villeneuve Saint-Georges*, est en cours d'achèvement

(Serge Bianchi). Publié en partenariat avec Les Amis du Vieux Nérac par les Éditions d'Albret, il sera disponible à la fin de l'année 2012.

Conseil général de l'Essonne. Direction des archives et du patrimoine mobilier (DAPM)

La totalité des communes ayant été inspectées de 2002 à 2008, dix **inspections ou visites de conseil** ont été menées en communes et 7 tableaux de gestion (outil d'aide à l'archivage) ont été visés pour les collectivités territoriales. Onze autres visites de conseil ont concerné des services du conseil général ou de l'état et un tableau de gestion a été élaboré avec un service de l'état.

Le contrôle des éliminations d'archives publiques a porté sur 4432 ml (dont 1324 ml pour les collectivités territoriales) soit une légère augmentation par rapport à 2010 [4044 ml]. Le contrôle des éliminations d'archives publiques électroniques a porté sur 13800 fichiers.

Une déclaration de dépôt d'archives intermédiaires auprès d'un prestataire d'archivage agréé par le Service interministériel des archives de France (SIAF) a été reçue en 2011 (Service départemental de l'ONAC).

760 ml ont été intégrés aux fonds des Archives en 2011 (685 ml archives contemporaines, 75 ml archives modernes, notariales, communales, privées). Les entrées d'archives contemporaines se répartissent en 416 ml d'archives de conservation définitive sur le site de Chamarande et 269 ml d'archives éliminables sur le site de Bondoufle.

Le volume des fonds classés en 2011 représente 426 ml (201 ml archives contemporaines, 225 ml pour archives anciennes, modernes, communales, privées) et 1778 pièces iconographiques [pour mémoire 480 ml en 2009].

En 2011, le montant des restaurations s'est élevé à 31.000 €, concernant essentiellement des plans cadastraux napoléoniens (série de travail de l'administration fiscale) ; les dépenses de désinfection et reliure se sont montées à 77.000 € (matrices cadastrales essentiellement).

Le programme de numérisation a visé en 2011 les plans du cadastre rénové (commencés en 2010), répertoires de notaires et registres communaux de délibérations déposés et antérieurs au XX^e siècle, pour un budget de 41.000 €.

La **Conservation des antiquités et objets d'art** a effectué 6 recensements (visites sur site) [permettant ainsi d'évaluer la situation du

patrimoine local avec précision et de proposer certains objets pour une protection au titre des monuments historiques].

Depuis 2003, 131 communes sur 196 ont été récochées. L'actualisation des récolements dans les 65 communes restantes constitue l'action prioritaire de la CAO A pour les années à venir.

Les résultats du **programme de valorisation** in situ confirme la bonne prise en compte de l'attente du public. Le nombre de séances de travail en salle de lecture a été de 2279 (hausse de 25 % par rapport à 2010), le nombre d'articles communiqués 10 158 (baisse de 7 %), le nombre de recherches par correspondance 752 (chiffres stables). Le service éducatif des archives a accueilli 1204 enfants dans le cadre scolaire. 10.189 personnes ont aussi visité les Archives départementales en dehors des lecteurs et du public scolaire.

Les Archives ont proposé quatre conférences, organisées par Marie-Paule Guérif et suivies par un très nombreux public : le 8 octobre, *Un avionneur essonnien méconnu : Nicolas Roland Payen* par Pierre Gaillard et Jacques Gauchon ; le 15 octobre, *En 1824, l'hydrogène propulse l'aéronaute Duouis-Delcourt dans le ciel de Wissous* par notre Collègue Jean-Claude Ciret, président de « L'association pour l'environnement et le patrimoine de Wissous » ; le 5 novembre, *La belle époque des pionniers de Port-Aviation à Viry-Châtillon*, par Jean Molveau et Francis Bedei et , le 3 décembre, *Etampes Aéropolis* par Bernard Gineste, président du « Corpus Etampois ».

La mise en ligne de la presse ancienne, représentant 7025 numéros, a contribué à augmenter l'offre des collections en ligne même si une diminution de la fréquentation est à noter en 2011 : soit au total 134.199 connexions et 20.510.770 vues consultées, avec une moyenne mensuelle de 11.183 connexions et de 1.709.230 vues consultées.

Un nouveau magasin d'archives a été équipé en rayonnages mobiles soit 1860 ml supplémentaires disponibles sur le site de Chamarande.

La poursuite de l'analyse des besoins fonctionnels liés au projet de réinformatisation de la DAPM représente un enjeu crucial pour la modernisation du service public en matière d'archivage et de diffusion des collections archivistiques et patrimoniales locales. Dans le cadre du chantier de reprise des données informatiques, les Archives sont fermées au public le jeudi depuis début novembre 2011.

Expositions

Les Archives Départementales ont proposé deux expositions : du 20 janvier au 20 avril « Femmes en Essonne, 1848-2008 : combat

pour l'égalité » et, en novembre-décembre, « Essonne aérienne, premières envolées ».

La Maison de Banlieue et de l'Architecture a présenté à Athis-Mons, du 15 janvier au 21 mai, « Sacrées bâtisses, patrimoine religieux du XX^e siècle en Essonne » qui souligne la diversité des cultes pratiqués dans le département et l'évolution des styles des édifices religieux et, du 5 octobre au 17 décembre, avec le concours du Conseil général de l'Essonne, « La Seine, un fleuve à redécouvrir ». Elle a également annoncé la mise en ligne de son nouveau site Internet : www.maisondebanlieue.fr.

Avec l'aide du Conseil Général, les archéologues du site magdalénien d'Etiolles ont réalisé « Il y a 1300 ans, Etiolles », exposition présentée à Saint-Germain-lès-Corbeil du 15 octobre au 5 novembre et à Videlles les 12 et 13 novembre. Cette exposition sera présentée dans différentes communes du département en 2012.

Frédéric Lheureux, poète et éditeur essonnien, auteur de *Ballades en Essonne*, recueil rassemblant un ensemble de poèmes inspirés par trente-six sites du département, a réalisé, avec l'aide de l'Union départementale des offices de tourisme et syndicats d'initiative, une exposition itinérante illustrant les poèmes par des photographies des sites évoqués.

Monuments historiques

La **Commission départementale des objets mobiliers** (CDOM) s'est tenue le 31 mars 2011, et a permis d'étudier 149 dossiers de proposition de protection, correspondant à onze collectivités et deux associations. La CDOM a donné un vis favorable pour neuf objets proposés au classement au titre des monuments historiques (dont plusieurs avions : un Blériot de 1914, un Morane-Saulnier de 1917 et un Boeing « Forteresse volante » – *The Pink Lady* – de 1944) et 117 objets inscrits dont, à Boutigny-sur-Essonne, le tableau (XVII^e ou XVIII^e s) de saint Antoine adorant l'hostie ; à Wissous, le socle (XIII^e s) et les statues (1672) d'un calvaire, et de nombreuses chasubles conservées dans les églises du département (Bouville et Châlo St Mars).

La CAO A a poursuivi son effort de description des collections et a commencé en 2011 l'inventaire du mobilier de la Maison Russe de Sainte-Geneviève-des-Bois.

Dix objets en Essonne ont été classés monuments historiques en 2011 par la Commission nationale des monuments historiques (CNMH) dont le tableau « Vue du parc de Méréville », peint par

Hubert Robert pour le marquis de Laborde, propriété du Conseil général, actuellement exposé dans la salle de lecture des Archives à Chamaramde.

Notes d'histoire littéraire et artistique

A Paris, dans les locaux de l'Institut National de l'Art, s'est tenu le 15 octobre, une séance au programme du 4^{ème} trimestre de la Société de l'Histoire de l'Art Français, lors de laquelle Mme Fabienne Seillan a fait une communication sur « L'hôtel Micault d'Harvelay à Paris, œuvre de Jean-Benoît Barré (1735-1824). » Joseph Micault d'Harvelay (1673-1785), garde du Trésor Royal, était l'un des beaux frères de Jean-Joseph de Laborde (1724-1794), propriétaire du château de Méréville en 1784. Cette communication a été l'occasion de faire redécouvrir l'œuvre de l'architecte Jean-Benoît-Vincent Barré, élève de l'Académie en 1753, qui, en dehors de ses activités parisiennes, a été le maître d'œuvre du château du Marais au Val-Saint-Germain, réalisé de 1770 à 1778. Il est également intervenu à Macé (Maine-et-Loire), dans la conception du nouveau château de Montgeoffroy (1772). La même année, il fut associé à Antoine Mathieu Le Carpentier (1709-1773), célèbre architecte rouennais. Entre 1774 et 1779, Jean-Benoît-Vincent Barré eut en charge la maîtrise d'œuvre de conception de la Place Royale à Bruxelles (la maîtrise d'œuvre d'exécution ayant été confiée à l'architecte Barnabé Guimard (1731-1805). En 1784 il intervient au château de Méréville et en 1785 au château de Lude (Sarthe).

Parmi les acquisitions du musée d'Orsay en 2010, il convient de noter la donation anonyme, sous réserve d'usufruit, d'une collection de 141 œuvres des nabis Pierre Bonnard (1867-1947) et Edouard Vuillard (1868-1940).

Le musée du Cannet (Côte d'Azur) a présenté du 26 juin au 25 septembre l'exposition « Bonnard et le Cannet : dans la lumière de la Méditerranée ». Une quarantaine de peintures, réalisées entre 1922 et 1947 y sont exposées.

Le musée des impressionnistes de Giverny a dévoilé « Bonnard en Normandie », exposition qui s'est tenue du 1^{er} avril au 3 juillet.

Le musée Robert Dubois-Corneau à Brunoy a proposé du 18 septembre 2010 au 3 avril 2011, une exposition « le zoo de Pierre Dandelot », consacrée au sculpteur animalier et naturaliste Pierre Dandelot (1910-2007) qui vécut durant de nombreuses années à Yerres.

Le musée Jacquemart-André a présenté du 25 mars au 11 juillet, une exposition « Dans l'intimité des frères Caillebotte, peintre et photographe ». Le regard porté sur les œuvres des deux frères permet d'entrer dans l'intimité de cette famille parisienne et yerroise.

Le musée d'Orsay a reçu en don un buste de femme en terre cuite réalisé vers 1860-1870 par Albert-Ernest Carrier Belleuse (1827-1887).²

Le musée national Eugène Delacroix a reçu en don une feuille d'études de visages à la plume réalisée par le peintre en 1842.³

Ce même musée a présenté, du 7 décembre au 19 mars, « Fantin Latour, Manet, Baudelaire, l'Homage à Delacroix », célèbre toile réalisée en 1864 par Fantin Latour, choqué par la tiédeur des hommages officiels rendus au grand maître. Sur cette toile sont représentés artistes novateurs et critiques d'art autour de l'effigie du peintre décédé en 1863.

L'École nationale supérieure des Beaux Arts a reçu en don un dessin au crayon noir du même artiste représentant une paysanne plumant une oie⁴.

Le musée de l'Annonciade à Saint-Tropez a mis à l'honneur Dunoyer de Segonzac, célèbre artiste originaire de Boussy-Saint-Antoine en lui consacrant une exposition intitulée : « Dunoyer de Segonzac : les Géorgiques de Virgile. »

Une exposition de peintures et pastels de Monique Gourgaud a été présentée sous l'appellation « Au jardin d'Eden », au centre d'art et d'histoire du château de Vascoeuil dans l'Eure du 9 avril au 29 juin 2011. Monique Gourgaud-Tanguy aurait été élève entre 1970 et 1977 d'Edouard Mac-Avoy (1905-1991), qui a réalisé son « Portrait en buste » en 1977.⁵

Le peintre Henrik Kinski est décédé au Canada le 23 décembre dernier. La ville de Ballancourt-sur-Essonne, où il résidait une partie de l'année, lui rendra hommage en janvier 2012, grâce à une exposition présentant des œuvres du peintre.

2. Voir reproduction dans la Revue des musées de France, février 2011, p. 15

3. Id., *ibid.*, p. 18

4. Id., *ibid.*, p. 14

5. CRUYMANS, P. Monique Gourgaud. Les Planètes ambiguës, Lausanne, Editions ACATOS, 2001. Préfacé par Arnaud Hauterives, ouvrage consacré essentiellement à l'œuvre picturale de Monique Gourgaud-Tanguy, épouse en 1965 de Napoléon-André-Etienne-Marie Gourgaud de Taillis (1922-2010), détenteur, de 1959 à 1989 du domaine de La Grange-du-Milieu à Yerres, qu'il céda à la société du droit irlandais, Tarnfield Investments Limited.

Le musée départemental de l'École de Barbizon a exposé du 16 avril au 18 juillet, des œuvres de Lantara, né à Oncy-sur-Ecole, à travers une exposition : « Simon Mathurin Lantara (1729-1778), un paysagiste et sa légende. »

Le musée des Beaux Arts de Dijon a reçu en don deux dessins de Charles Lapicque, décédé à Orsay en 1988, réalisés entre 1945 et 1982, intitulés « L'arrestation » et le « Carloman »⁶.

À Sainte-Geneviève-des-Bois, le 5 mars fut inauguré « L'arbre de vie », structure métallique conçue par le sculpteur Louis Molinari. Les signatures des 2200 élèves des écoles élémentaires de la commune sont rassemblées dans les feuillages et le premier article des Droits de l'homme et du citoyen est gravé au centre de l'arbre. Celui-ci représente la planète à protéger et l'avenir incarné par les enfants.

Le musée national Eugène Delacroix a reçu en don quatre lithographies réalisées par Nadar de 1851 à 1854, rassemblant les portraits des célébrités de son temps.⁷

Du 22 mars au 20 juin, les galeries du Grand Palais ont présenté 170 œuvres d'Odilon Redon : « De l'ombre à la lumière ».

Le musée Rodin, du 6 mai 2010 au 4 septembre 2011, a confronté des sculptures de l'artiste à des œuvres modernes et contemporaines sous le titre : « L'invention de l'œuvre, Rodin et les ambassadeurs ». Il présentera par ailleurs, de décembre 2011 au 1^{er} avril 2012 : « La saisie du modèle, Rodin 300 dessins, 1890-1917 ».

Le musée départemental Matisse du Cateau-Cambresis (59) a proposé, du 12 mars au 13 juin, une exposition sur le thème : « Rodin, le plaisir infini du dessin ».

Le musée d'art et d'histoire de l'Isle-Adam a rappelé l'aspect caricatural de certaines œuvres de Félicien Rops qui vécut longtemps à Essonnes (aujourd'hui Corbeil-Essonnes), dans une exposition présentée du 10 avril au 18 septembre : « Pour rire : Daumier, Gavarni, Rops : l'invention de la silhouette ».

Louise Faure et Anne Julien ont réalisé, en 2010, un film en couleurs de 55 minutes : « Niki de Saint-Phalle et Jean Tinguely, les Bonnie and Clyde de l'art ». Durant quarante ans, ce couple nomade

6. Voir reproduction dans la Revue des Musées de France, février 2011, p. 22

7. Id., ibid., p. 18

qui vécut quelques années à Milly-la-Forêt et à Moigny-sur-Ecole a réalisé des sculptures monumentales (comme le Cyclop de Milly-la-Forêt) dans le but de « rendre les gens heureux ».

Manifestations culturelles locales

Arpajon

Nos amis de l'association Art et Histoire du pays de Châtres ont fêté le trentième anniversaire de leur société en organisant une exposition sur l'histoire de la ville à partir de leurs travaux et publications, du 10 au 23 novembre.

Athis-Mons

Le 1^{er} mars, Antoine Le Bas, conservateur au service régional de l'Inventaire, a fait une conférence sur l'architecture religieuse au XX^{ème} siècle en Ile-de-France⁸ et, le 6 décembre, Karine Berthier, enseignante à Paris I, a analysé « l'Evolution et la transformation d'un paysage fluvial : la Seine en amont de Paris⁹ ».

La Maison de Banlieue et de l'architecture a annoncé la sortie de son nouveau site internet : www.maisondebanlieue.fr.

Authon-la-Plaine

Notre collègue, l'abbé Frédéric Gatineau a organisé, le 1^{er} avril, à la demande « d'Authon Patrimoine » une conférence-projection sur « le village d'Authon, histoire d'une paroisse ».

Boissy-sous-Saint-Yon

Michel Martin, notre collègue, est venu le 8 octobre pour parler de la criminalité dans les bailliages de Dourdan, d'Etampes et de La Ferté-Alais pour faire suite à une exposition organisée à l'occasion du 30^e anniversaire de l'abolition de la peine de mort.

Boutigny-sur-Essonne

L'association « Boutigny, histoire et patrimoine » a organisé seize visites guidées et deux expositions qui ont attiré près de 1200 visiteurs (du 10 au 13 mars, *Les pionnières de l'aviation*, réalisée par l'association « Athis-Paray Aviation et Roland Payen » et présentée par notre

8. Voir Supra « Expositions »

9. Voir Infra « Saint-Germain-lès-Corbeil »

collègue Françoise Payen et pour les Journées du Patrimoine, *L'Art rupestre du massif de la forêt de Bière*, réalisée par le GERSAR et présentée par son président, notre collègue Alain Bénard.

Briis-sous-Forges

Notre vice-président Serge Bianchi, a tenu, le 4 avril, une conférence sur « La première république et la révolution dans le canton de Limours ».

Le Collectif d'initiative patrimoine et les Amis du Vieux Briis ont organisé une exposition « Retour à la communale » visible du 17 au 24 septembre.

Le 18 novembre, notre collègue Jean-Jacques Immel a fait, à l'office du tourisme, une conférence sur « L'architecture des édifices religieux en Essonne et leur évolution ».

Chilly-Mazarin

Monsieur Hédi Guénane a fait des recherches approfondies sur les noms des rues de la commune. Il a rassemblé les résultats de son travail sur le site internet Tékitoi qu'il a agrémenté de reproductions.

Corbeil-Essonnes

L'association « Mémoire et Patrimoine vivant », toujours animée par notre collègue Claude Breteau, poursuit ses multiples activités. En premier lieu, recueil des témoignages des personnages qui ont joué un rôle dans la vie locale : ainsi, récemment, Claude Jeanlin, ancien conseiller général et ancien maire d'Evry, Alain Bénard, président du GERSAR (Groupe d'Etude, de Recherches et de Sauvegarde de l'Art Rupestre), Pierre Scholla, peintre, Roger Trépan, ancien déporté, etc.) ainsi que des responsables d'associations, des groupes scolaires ; des architectes et restaurateurs de Monuments historiques. En second lieu, la réalisation, à partir des interviews, de films et de DVD qui sont déposés aux Archives départementales et disponibles à l'office du tourisme ; leur numérisation est en cours.

Le 17 septembre, à la médiathèque, a eu lieu la projection du film « La papeterie Darblay à Corbeil-Essonnes ». L'assemblée générale s'est tenue le 10 décembre à la médiathèque avec la projection de deux films : « Corbeil-Essonnes avant la fusion de 1951 » ainsi que « L'accent du Gâtinais et l'accent d'Essonne ».

Les projets pour 2012 sont toujours aussi ambitieux et nécessitent le recrutement de nouveaux bénévoles.

Pour en savoir plus, s'adresser à Claude Breteau, 10 rue de la Commanderie, 91150 Corbeil-Essonnes. Téléphone : 01.64.96.12.49/ mail : info@asso-mpv.com

Le 3 décembre, Monseigneur Michel Dubost, évêque d'Evry-Corbeil-Essonnes, a invité des paroissiens et des personnalités locales à découvrir les travaux de restauration de la cathédrale Saint-Spire menés à bien grâce à Serge Dassault et à la municipalité.

Dannemois

Les 10, 11, 17 et 18 septembre, l'association « Dannemois se raconte », présidée par notre collègue Ghislaine Pasty a présenté une exposition retraçant l'histoire des moulins de l'Ecole de Milly à Saint-Fargeau.

Dourdan

Le musée du château a présenté du 17 septembre au 31 décembre une exposition intitulée : « Des murs et des hommes, la prison du château de Dourdan ».

À l'occasion des journées de l'archéologie (les 21 et 22 mai), plusieurs manifestations ont été organisées : une conférence débat « L'archéologie du bâti au château de Dourdan : redécouverte du logis royal du XIII^e siècle », avec Philippe Lenhardt, archéologue à l'Inrap, et Roland Morano, membre des Amis du château de Dourdan et de son musée ; une conférence : « Le métier d'archéologue », avec Pauline Doublet, conférencière du musée ; « Remontage de poteries médiévales », avec Marie-Josée Delatouche, membre également des Amis du château de Dourdan ; « Les vestiges de l'agglomération antique de Dourdan » avec Cyril Giorgi et Caroline Magitteri, archéologues à l'Inrap.

Draveil

Sylvie Le Clech et Laurence Mayeur ont parlé de Flammarion et de son observatoire le 1^{er} février.

Étampes

« Etampes Histoire » a organisé de nombreuses conférences : le 15 janvier, « La chapelle de l'ancien Hôtel-Dieu » par Sylvain Duchêne ; le 12 février, « Géologie et Hommes » par Patrick Dewever ; le 2 avril, « Portes et portails de la collégiale Notre-Dame :

formes et fonctions » par Elise Bailleul ; le 15 octobre, « De Méréville à Morigny : les fabriques du parc de Jeurre » par Raymonde Autier-Lejosne ; le 12 novembre, les « Saints guérisseurs et les pèlerinages en Sud-Essonne » par Jacques Gélis et le 10 décembre, « Seigneurs et seigneuries dans la région d'Etampes : l'exemple de Saint-Cyr-la-Rivière » par Christian Carenton.

Le 8 octobre, à la bibliothèque, Jacques Gélis a évoqué la « correspondance d'un soldat (1940-1944) ».

Les « Amis de Notre-Dame du Fort » ont proposé plusieurs conférences, le 12 février « le culte des reliques » par Frédéric Gatineau ; le 26 mars « le chapitre de Notre-Dame » par Gilles Drouin ; le 30 avril « le quartier canonial et les fouilles » par Xavier Peixoto et le 15 octobre, « Renaissance du culte marial au XIX^e siècle » par Jacques Gélis.

L'association « Sauvegarde des moulins en Essonne » a invité le 5 mars, Serge Benoit, à parler du rôle des moulins dans l'industrie française. C'est d'ailleurs sur le même thème que Bernard Gineste du « Corpus Etamfois » a évoqué le 5 novembre : « Le XIX^e siècle étamfois et sa bourgeoisie minotière ». Du 21 au 23 octobre, l'association a proposé une exposition à la salle Saint-Antoine sur les moulins en Essonne.

Le 16 avril, au musée intercommunal, Sylvain Duchêne a proposé une conférence sur Louise Abbéma. Clément Wingler, directeur des archives communales a évoqué lors d'une conférence, le quartier des Portereaux, le 5 février. Le 17 décembre, Hervé Gouriou, expert en campanologie, a animé une conférence sur la cloche Marie dite « La Grosse » à l'occasion de son retour à l'église Notre-Dame du Fort.

Enfin, plusieurs expositions ont été organisées au musée : du 17 septembre au 20 novembre deux expositions étaient visibles : « Auguste Magne (1816-1885) : dessins restaurés, dessins retrouvés » et « Vingt ans Vingt chefs-d'œuvre » en partenariat avec l'association PMPE pour l'enrichissement des collections du musée. Du 9 au 14 mai, à l'hôtel Anne de Pisseleu, deux expositions ont été montées : « Etampes et l'aviation » et « les cartes postales d'Eugène Rameau » et, du 14 septembre au 8 octobre « Etampes ville forte, Portereaux, remparts et dessins militaires (XVII^e-XVIII^e siècles) » permettait de retrouver les traces de la ville fortifiée dans le paysage d'aujourd'hui. Des visites-découvertes ont été programmées par le service du tourisme et l'équipe d'animation du patrimoine : le quartier Saint-Pierre, le 12 octobre et les abords de Notre-Dame le 2 novembre.

Étiolles

Le 20 mai, la mairie a proposé une exposition consacrée à Jeanne-Antoinette Poisson qui a vécu les vingt-cinq années les plus cruciales de sa vie à la seigneurie d'Étiolles, avant de devenir la marquise de Pompadour.

La Ferté-Alais

Les 12 et 13 mars, le club d'histoire fertois a organisé une exposition sur « les Celtes en Europe et dans la région » accompagnée d'une conférence animée par Venceslas Kruta.

Fontenay-le-Vicomte

Lors de la cérémonie du 11 novembre, hommage a été rendu à Louis-Marie-François Andlauer, mort pour la France le 18 juillet 1815.¹⁰

Le 18 novembre, Jean-Luc France-Barbou a présenté son livre, *La difficile genèse de l'autoroute du Sud (1934-1964)*¹¹.

Forges-les-Bains

Les 31 mars, 1^{er} et 2 avril ont été consacrés, par la commission culturelle, à Jean Cocteau. Tout d'abord grâce à une exposition qui démontrait le rapport passionnel du poète avec le cinéma ainsi que des représentations du *Théâtre de Poche*, de *La Belle et la Bête* et des *Enfants terribles*.

L'association des Amis de l'église Notre Dame de l'Assomption et la municipalité ont lancé en mars une souscription auprès des professions libérales pour lever des fonds afin d'obtenir un financement de la Fondation du Patrimoine.

Longjumeau

Du 26 mars au 2 avril, l'association « Renaissance et Culture de Longjumeau, présidée par notre collègue Pierre GRAIN, a présenté une exposition consacré à *L'Arpajonnais, le train sur la route*, qui fonctionna entre Arpajon et Paris de 1893 à 1936. Pour livrer aux Halles les légumes cultivés sur les champs de l'Arpajonnais (amendés par l'épandage des boues des égouts parisiens), il descendait le boulevard

10. Voir Supra, Bibliographie (périodiques)

11. Voir Bulletin 2010, p. 206

Saint-Michel. À cette occasion un DVD, *Un tramway dans la tête, l'Arpajonnais, 1893-1936*, a été réalisé. On peut se le procurer auprès de SHIFTER production 20 rue Friant 75014 Paris (laprod@shifter-production.fr).

Les Granges-le-Roi

Animée par son président, Jean-Pierre Garriot, l'association « Mémoire vivante » a exposé en divers endroits du village, des panneaux retraçant l'histoire locale à l'aide de photographies et de cartes postales agrandies.

Grigny

Du 3 au 11 novembre, la ville et l'union locale des anciens combattants ont proposé une exposition évoquant la guerre de 1914-1918. La culture mécanique, les invalides de guerre, la vie quotidienne des soldats et des civils étaient illustrés grâce à des photos provenant de l'Etablissement cinématographique et photographique des armées et de la Maison des arts d'Antony.

Guillerval

Le 14 mai a été fêté le 80^{ème} anniversaire de la naissance de la Patrouille de France, anciennement « Patrouille d'Etampes » sur le terrain « Etampes-Mondésir ». Organisée par l'association « Patrimoine et traditions du pays de Beauce », cette journée a comporté des présentations d'appareils, des vols sur anciens avions, des démonstrations de voltige et s'est achevée avec une démonstration de la Patrouille de France qui résida à Guillerval jusqu'en 1953.

Itteville

Le 16 mai, pour célébrer le centenaire du clocher-tour de l'église Saint-Germain-de-Paris (dédiée à son fondateur, saint Gombert, jusqu'en 1538) et la réouverture de l'église fermée pendant des années pour des raisons de sécurité, l'association « Les amis de l'église » a organisé des visites guidées de l'édifice.

Leuville-sur-Orge

Le 23 mai a été signé un mémorandum entre Irène Tzitzichvili, gérante de la société « Foyer géorgien », et Mirza Davitaia, ministre en charge des communautés géorgiennes à l'étranger, en vue de la rétrocession à la Géorgie du domaine de Leuville qui fut, à partir de 1920,

le refuge du gouvernement géorgien en exil. Ce domaine abritera désormais le centre historique et culturel franco-géorgien.

L'association « Histoire Nature et Environnement Leuillois (AHNEL), que préside notre collègue Annick Nanty, a organisé, le 17 septembre, une randonnée le long de l'ancienne voie ferroviaire de l'Arpajonnais, qui a servi, jusqu'en 1938, à acheminer les productions maraîchères de la vallée de l'Orge jusqu'au halles de Paris et, a présenté, le lendemain, une projection audiovisuelle dans l'église Saint-Jean-Baptiste retraçant l'histoire de l'édifice et de son mobilier depuis le XII^e siècle.

Linass

Le 11 mars, notre collègue, le père Frédéric Gatineau a animé, à la demande de l'association « Saint-Merry », une vidéo-conférence sur la collégiale Saint-Merry au XVII^e siècle.

Le 11 novembre, l'union locale des anciens combattants a présenté une exposition de photographies sur la dernière guerre dans l'Essonne rassemblées par un collectionneur anonyme.

Longpont-sur-Orge

En octobre, Monique Rolland et Michel Amaury, membres de la Société Historique, ont proposé au château de Lormoy, une exposition sur les femmes qui ont vécu en Essonne.

Le 6 novembre, à la basilique, le père Frédéric Gatineau a fait une conférence sur la vie et le culte de saint Corbinien.

Maisse

La commission « culture et patrimoine », sous la direction de Thierry Citron, a réalisé une exposition « Maisse : l'industrie à la campagne » qui a été présentée les 17 et 18 septembre.

Marcoussis

L'Association Historique de Marcoussis (AMH) a organisé, du 16 au 30 juillet, au château de Montagu, un chantier international, avec REMPART, qui a accueilli 14 jeunes bénévoles et, du 10 au 18 septembre, a présenté, avec la participation de l'Amicale des Matériels Agricoles Anciens, une exposition, qui a reçu un millier de visiteurs, sur l'agriculture à Marcoussis, mettant en valeur le travail réalisé chaque mois dans le Hangar Musée de l'AHM. L'Association a également rénové et développé son site Internet (www.associationhistoriquemarcoussis.fr).

Marolles-en-Hurepoix

Du 15 au 20 septembre, l'association « Histoire et patrimoine » a organisé une série de manifestations autour d'Emile Levassor né à Marolles, le 21 janvier 1843, qui, associé à René Panhard, a créé la société Panhard-Levassor, constructrice de voitures de tourisme de 1896 à 1967. Cette société est devenue, après sa reprise par Citroën, Panhard Général Défense et fabrique à Marolles des véhicules blindés pour l'armée. Outre une exposition très documentée, un défilé de plus de cent véhicules Panhard représentant tous les modèles de la firme ainsi qu'une visite de l'usine ont eu lieu.

Massy

L'association « Les amis du vieux Massy » sous la direction de son président, Alain Bonneton, a proposé une visite des vieux quartiers de la ville, en faisant revivre les lieux disparus.

Méréville

Les membres de la Société Chateaubriand dont le siège est à Châtenay-Malabry ont visité le domaine le 3 juin. Au Grand Parc, le thème retenu était celui des « Jardins des Sciences, des Arts et des Métiers ». Ce programme, à vocation pédagogique, semble avoir été fixé par Jean-Joseph de Laborde personnellement, comme une mise en situation des jardins de l'*Encyclopédie*.

Un hommage particulier a été rendu par la municipalité, avec la participation de l'association dourdanaise « Douz'En Voix », à Blaise Cendrars à l'occasion du 50^e anniversaire de sa mort (21 janvier 1961) ; en effet c'est au cours de l'été 1917, qu'il passa à Méréville, que l'auteur a retrouvé goût à l'écriture, qu'il avait perdu après son amputation de la main droite en septembre 1915.

Meudon

L'ancienne cartoucherie, construite au XIX^e siècle, en face de l'île Seguin, sera démolie en dépit des efforts déployés par les associations.

Milly-la-Forêt

Les 11 et 12 juin, une exposition sur l'art rupestre a été proposée par le GERSAR, l'ANF et le parc naturel du Gâtinais. Notre collègue

12. Le 25 juin, il faisait une conférence sur le même thème aux Archives départementales. Voir Supra : Archives Départementales

Alain Bénard, président du GERSAR, a insisté sur la richesse et l'intérêt des abris ornés de la région¹².

Le 14 mai, a eu lieu à l'église, un concert, organisé par le Rotary Club. Ce spectacle a été conçu par Brigitte Fossey en hommage à Jean Cocteau.

L'association « Maison de Jean Cocteau », qui a ouvert la maison en juin 2010, vient d'accueillir son 48000^e visiteur.

Montgeron

Le 23 novembre, au musée Joseph Jacquot, la conservatrice Michèle Juret a présenté l'œuvre scientifique d'Etienne Drioton (1889-1961), égyptologue qui a vécu plusieurs années dans la ville.

Montlhéry

Du 17 février au 2 mars, s'est tenue à la Maison du patrimoine, une exposition organisée par la Société Historique et le service « culture et patrimoine », sur le thème « Montlhéry 2000 ans d'histoire ». Une vidéo de 17 minutes était consacrée à la tour.

Morigny-Champigny

Le 21 janvier, Christian Carenton et Marie-José Magot ont évoqué les métiers de l'eau dans la vallée de la Juine. Le 18 mars, Raymonde Autier a rappelé l'histoire des fabriques du parc de Jeurre, transférées à Méréville en 1895.

Le 8 avril, Sylvain Duchêne a évoqué le patrimoine de Morigny conservé dans les collections du musée d'Etampes.

Après Méréville le 3 juin, les membres de la « Société Chateaubriand » ont visité les fabriques de Jeurre sur le thème « Paysages d'Italie au jardin des monuments d'Ile-de-France ».

Nogent-sur-Marne (94)

Au musée, du 13 novembre au 27 mai s'est tenue une exposition « Halles, étals et bazars : 150 ans de commerce en Ile-de-France (1830-1980) ».

Nozay

Du 9 au 13 novembre, l'association « Nozay et son histoire » a monté une exposition sur l'histoire des rues de la commune.

Orsay

Le 29 novembre, le comité d'histoire locale « Chloé » a tenu sa soirée annuelle. Le programme était constitué de quatre exposés : « Orsay, de la civitas Parisiorum à la CAPS » par Alexis Trimouille ; « les aqueducs du grand canal du château dit du Duc de Padoue » par Guy Möbs ; « les Desjobert, un siècle de présence » par Pierre Cathala et « la dénomination des rues d'Orsay » par Monique Wachthausen.

Palaiseau

Le Musée Palaisien du Hurepoix (Hôtel de Brière, 5 place de la Victoire), créé en 1991 par la Société historique de Palaiseau, retrace l'histoire de la ville et du Hurepoix à la charnière des XIX^e et XX^e siècles. Au fil des différentes saisons, et grâce à des mannequins mis en situation dans de fidèles reconstitutions d'intérieur, l'évocation de l'agriculture, de l'habitat et des petits métiers est rendue attrayante. Les horaires d'ouverture sont consultables sur le site du musée (www.musee-palaiseau.com)

Ris-Orangis

Les 21 et 22 mai une série d'animations et de spectacles ainsi qu'une exposition ont marqué le centenaire de la fondation Dranem (maison de retraite pour les anciens du spectacle), au château de Ris.

Le 5 novembre, deux conférences ont permis d'évoquer les transports à Ris, des Romains à nos jours : Jean-Pierre Vinchon, vice président du groupe de recherche d'histoire locale (GRHL) a parlé de la Nationale 7 et de la Seine et Eric Bardochan, de « Rail 91 », de la ligne de chemin de fer

Saint-Chéron

Du 24 septembre au 29 octobre, l'écomusée a proposé une exposition sur les carrières et les carriers au XIX^e siècle, organisée par Chantal Yve et Jean-Pierre Lochard à l'aide de photographies, de témoignages, de poèmes et de chansons.

Saint-Germain-lès-Corbeil

Nous avons signalé ci-dessus, l'exposition consacrée au site archéologique d'Etiolles qui s'est tenue du 15 octobre au 5 novembre. À cette occasion, le GERAME (groupement d'études et de recherches archéologiques Melun-Sénart-Essonnes) a présenté ses découvertes préhistoriques sur la commune.

En outre, du 17 au 27 septembre, une autre exposition était consacrée à la Seine : « un fleuve à découvrir ».

Sainte-Mesme

L'« association historique et archéologique » a rendu hommage, le 22 octobre, à Auguste Maquet, plusieurs fois président de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques entre 1856 et 1881, mais surtout connu pour avoir été le *nègre* littéraire d'Alexandre Dumas.

Savigny-sur-Orge

Le service municipal des archives et de la documentation a présenté, du 22 au 27 septembre, une exposition retraçant la vie de Saviniens célèbres.

Sèvres

La cité de la céramique a acheté un plateau octogonal en porcelaine tendre, décoré de frises colorées, réalisé en 1764 par le peintre Charles-Louis Méréraud (1735-1780).¹³

Le musée du château de Versailles a reçu en don plusieurs objets : une coupe en porcelaine dure du service des princes à Trianon, ornée du chiffre de Louis-Philippe et réalisée en 1843 ; un beurrier du même service réalisé en 1845 ainsi que deux assiettes du service de l'office du roi à Trianon réalisées en 1845.¹⁴

Le musée a reçu également deux salières doubles, à pâte tendre au décor de fleurs polychromes dans des cartouches sur fond gros bleu caillouté d'or, réalisées en 1790.¹⁵ Il a fait l'acquisition de quatre statuettes en porcelaine et biscuit faisant partie du « surtout de Bacchus » créé en 1772-1773 d'après les dessins de Jean-Hugues Taraval (1729-1785), réunissant ainsi toutes les pièces de ce surtout.¹⁶ Il a aussi acheté une assiette du service de Marie-Antoinette « perles et barbeaux », en pâte tendre, réalisé en 1782, qui a rejoint les

13. Voir reproduction dans la Revue des Musées de France, février 2011, p. 62

14. Idem, Ibidem, p. 19

15. Id., Ibid., p. 11

trois seules autres pièces de ce service réunies à Versailles¹⁷ ainsi qu'un sucrier du service riche en couleurs et en or de la comtesse d'Artois, en porcelaine tendre, réalisé en 1789 qui s'ajoute aux quatre pièces du même service déjà réunies au château.¹⁸

Le musée du château de Compiègne a reçu en don une assiette plate du service forestier représentant le chêne dit de « Saint-Jean » en forêt de Compiègne.¹⁹ Il a acheté une assiette plate en porcelaine dure du service à dessert « fleurs et or » réalisé en 1808-1809 pour Napoléon I^{er}.²⁰

Soisy-sur-Seine

Le comité culturel, sous la présidence de notre confrère Emile Duplan, a présenté, du 17 au 22 septembre, une très belle et très savante exposition, à l'occasion du 600^{ème} anniversaire de la mort de Gilles Malet : « Gilles Malet, seigneur de Soisy et le livre au Moyen-âge ». Elle sera visible, en 2012, en divers lieux de l'Essonne et à Paris, principalement à la Bibliothèque Nationale, dont Gilles Malet, bibliothécaire de Charles V, peut être considéré comme le fondateur.

Valpuseaux

Notre collègue Alain Bénard, a exposé, le 21 mai, une partie de ses vastes recherches sur l'art rupestre, à la demande de l'association « Valpuseaux histoire ».

Cette même association a organisé, le 23 octobre, une exposition montrant l'évolution du village depuis un siècle, par comparaison de cartes postales et de photographies récentes des mêmes lieux.

Le Val-Saint-Germain

Le 8 avril, l'abbé Gatineau, à la demande de l'association « Art religieux et Patrimoine » a animé une conférence sur « Sainte Julienne, histoire d'un important pèlerinage régional » qui a permis de rappeler l'intérêt exceptionnel des 136 porte-cierges conservés dans l'église.

16. Id., Ibid., p. 63-64

17. Voir reproduction dans la Revue des Musées de France, février 2011, p. 63-64

18. Id., Ibid., p.65

19. Id., Ibid., p. 12

20. Id. Ibid., p. 67

Verrières-le-Buisson

L'association « Les amis du musée de Verrières-le-Buisson », présidée par notre collègue Michel Colonna-Ceccaldi, a présentée les huit premiers tableaux restaurés (sur une douzaine classés ISMH), dont un ex-voto de saint Luc à nouveau visible.

Villejust

Les 1^{er} et 2 octobre, l'association « Regards en arrière » a fait partager aux visiteurs le souvenir des « fêtes d'antan », essentiellement organisées par les clubs sportifs de la ville.

Villeneuve-sur-Auvers

Le 19 juin, a été inauguré un mémorial rappelant l'existence du cimetière militaire où furent inhumés, entre 1944 et 1948, 546 soldats américains, français et allemands.

Villiers-sur-Orge

Le 14 janvier, le père Gatineau a fait une conférence sur « Villiers, une ville sans clocher ».

Viry-Châtillon

Sylvie Joubert, archiviste municipale, a présenté, du 9 au 24 septembre, des documents tirés des archives de la ville et des photos montrant l'évolution démographique, urbaine et administrative de Viry. Le 28 novembre, elle a évoqué la vie de Charles Perrault, architecte et auteur des fameux contes, qui posséda une maison au village jusqu'en 1684 qui fut acquise par son père en 1641.

Vitry-sur-Seine

Le musée d'art contemporain du Val-de-Marne, qui s'est installé en 2005 à Vitry, place de la Liberté, essaie de réinventer le musée en « désinhibant la parole par rapport à un discours trop universitaire. »

Yerres

La propriété sis 6-8 rue de Concy, connue sous le nom de la « Ferme Ornée », qui a appartenu successivement à Alexandre Gaillot, marquis de Mandat, à Pierre-Frédéric Borrel, à la veuve de Martin-Guillaume Biennais puis à Martial Caillebotte a vu une partie des édifices des communs réhabilités, réaffectés et inaugurés le 17 décembre 2008. La « laiterie suisse » et les étables sont aujourd'hui devenues un

établissement de restauration et les extensions de ce bâtiment au nord, ont été affectées à des expositions temporaires. Ainsi, du 20 septembre au 30 novembre 2008, une exposition sur le graveur Roger Vieillard (1907-1989) et sur le peintre Anita de Caro (1909-1998), intitulée « le trait et la couleur » y a été présentée. À l'est, la « volière à compartiments », une partie des anciennes écuries, le long de la rue de Concy, étaient déjà occupées par un commerce d'antiquités.

Nécrologie*

Monsieur Michel BRIGAT est décédé en octobre 2010. Il était des nôtres depuis 2000. Membre actif de l'association « Histoire et Patrimoine » de Saint-Germain-lès-Corbeil, il a longuement exploré les archives du château de Saint-Germain, avec son épouse, Arlette BRIGAT, qui a bien voulu prendre sa place parmi nous.

★

Monsieur Bertrand CHAILLOT est décédé le 28 juin. Il demeura fort longtemps à Ris-Orangis. Fidèle adhérent de notre Société (il était des nôtres depuis plus de quarante ans), il était un lecteur attentif de nos bulletins.

★

Monsieur Jean FILIOZAT, d'Arpajon, est décédé le 4 avril. Il était des nôtres depuis 1998.

★

Monsieur Jacques GAUCHET, est décédé, le 3 juillet, à Brunoy, dans 93^e année. Né à Guillerval en 1918 dans une famille d'instituteurs, c'est le métier qu'il exercera, avec son épouse également institutrice, dans les écoles de Brunoy (en 1963, il est nommé directeur de l'école du Chêne) et c'est à cette ville que, dès l'âge de la retraite, il a consacré la majorité de ses loisirs à en écrire l'histoire. Vice-président, au côté du docteur Jean Gautier, de la société historique de Brunoy (Société d'art, histoire et archéologie de la vallée de l'Yerres – SAHAVY), il publie, outre des monographies (dont, en 1980, *Histoire de Brunoy*, avec le docteur Gautier ; en 1989, *Brunoy sous la Révolution* et, en 2004, *Fêtes à Brunoy*), il a rédigé de très nombreux articles sur Brunoy dans *Le Monmartel*, le bulletin de la SAHAVY ; les deux derniers sont parus dans le n° 37, qui est sorti en décembre 2011. Enfin notre société lui doit deux articles, « André de Longjumeau » (1992) et « Alexandre Aguado » (1997) et, surtout, le n° XIII de nos *Mémoires et Documents*, en 1983, consacré à un notable de Brunoy, le général-ambassadeur

* Ce nécrologue a été établi à partir des informations parvenues à notre connaissance. Il ne prétend pas à être exhaustif.

Antoine Dupont-Chaumont (1759-1838). Il était des nôtres depuis 1983. Son épouse, Élise GAUCHET, a bien voulu prendre sa place parmi nous.

★

Madame Liliane MARCEAU est décédée, en février 2001, à Palaiseau, où elle était née, en 1928. Membre de notre Compagnie depuis plus de quarante ans, elle fut l'infatigable animatrice de la Société historique de Palaiseau et du Musée du Hurepoix. Nous accueillons Madame Marie-Thérèse BAUMGARTNER qui lui a succédé dans ses fonctions.

Toutes demandes de renseignements peuvent être adressées à :

Société historique et archéologique de l'Essonne et du Hurepoix
Archives départementales de l'Essonne
91730 Chamarande

Cotisation annuelle (2013) :

membre ordinaire : 20 €

membre bienfaiteur : 28 €

Tous les chèques doivent être libellés à l'ordre de la SHAEH

C.C.P. de la Société : Paris 1508-40 M

Achevé d'imprimer en octobre 2012
sur les presses du

Groupe Horizon

Parc d'activités de la plaine de Jouques
200, avenue de Coulin
F - 13420 Gémenos

Dépôt légal : octobre 2012
N° d'impression : 1210-064
Imprimé en France



LISTE DES PUBLICATIONS DISPONIBLES DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE L'ESSONNE

BULLETINS

Année 1944	Année 1980	Année 1990	Année 2000	Année 2010
Année 1964	Année 1981	Année 1992	Année 2001	Année 2011
Année 1973	Année 1982	Année 1993	Année 2002	
Année 1975	Année 1983	Année 1994	Année 2003	
Année 1976	Année 1984	Année 1995	Année 2004	
Année 1977	Année 1985	Année 1996	Année 2005	
Année 1978	Année 1986	Année 1997	Année 2006	
	Année 1987	Année 1998	Année 2007	
	Année 1988	Année 1999	Année 2008	
	Année 1989		Année 2009	

Les bulletins antérieurs à 2000 sont soldés à 5 €.

Le prix est de 10 € pour ceux des années 2000.



MÉMOIRES ET DOCUMENTS

- XI – Louis BRUNEL, *Juvisy au XVIII^e siècle. – Le détournement du Pavé royal de Lyon. Ses conséquences économiques et humaines*, 1975, 178 p., 20 pl., 10 €
- XII – J.-M. MORICEAU, *La population du Sud de Paris aux XVI^e et XVII^e siècles et P. DUMONTIER, L'oppidum de Champlan*, 1979, 85 p., 22 pl., 10 €
- XIII – J. GAUCHET, *Un notable à Brunoy au début du XIX^e siècle : le général-ambassadeur Antoine Dupont-Chaumont, 1759-1838*, 1983, 74 p., 10 pl., 10 €
- XIV – J. DELIVRE, *L'immigration dans le doyenné d'Étampes après la Guerre de Cent Ans et J.-P. CROCY, L'Hôtel-Dieu d'Étampes de 1695 à 1789*, 1988, 143 p., 26 ill., 10 €
- XV – S. BIANCHI, *La déchristianisation dans le district de Corbeil, 1793-1799*, 1990, 160 p., 27 ill., 10 €
- XVI – S. LEFÈVRE, *L'aménagement du Sud de l'Île-de-France par les établissements religieux, XI^e-XIII^e siècles*, 1993, 160 p., 23 ill., 10 €
- XVII – *Archéologie et Numismatique. Miscellanées* (D. GIGANON, *Archéologie aérienne au sud-ouest de Paris* ; Y TABORIN, *Identification du territoire exploité par chaque groupe magdalénien d'Étiolles* ; V GOUSTARD et D. ORSSAUD, *Diagnostics archéologiques aux « prisons de Montlhéry »* ; G NIQUET, *Nouveau regard sur les monnaies d'Étampes*) 1998, 96 p., 53 ill., 10 €
- XVIII – Louis BRUNEL, *Vincent DUVAL (1722-1807, un curé de Corbeil dans la tourmente. Contribution à l'histoire du Jansénisme et de la Révolution* 2005, 106 p., 6 ill., 10 €
- XIX – Jean-Marie FAYE, Nicole GOUTRAY, France LÉOTARD, Gérard LEROY, Jacqueline & Jean-François MÉLON, Dominique NOTTEGHEM, *Histoire de l'enseignement en Essonne sous l'Ancien Régime*, 2008, 212 p., 26 ill., 20 €
- XX – Élise BAILLIEUL (dir.), *Art et Architecture à Étampes au Moyen Âge*, 2010, p. 197, 145 ill., 20 €
- XXI – Alain BÉNARD, *Les mégalithes de l'Essonne*, 2012, 120 p., 80 ill., 20 €

LIVRET DU CENTENAIRE (1996, 88 p., 23 ill.) : 7 €



TABLE GÉNÉRALE 1895-2004 (1989, 1997 et 2006, 70 + 20 + 20 p.) : 10 €



ESSONNE et HUREPOIX

ANNÉE 2011 – BULLETIN N° 81

TABLE DES MATIÈRES

Vie de la société	3
CAVAILLER Paulette, <i>Les appellations à Corbeil et environs du XI^e au XIV^e siècles.</i>	9
KLEIN Denys, <i>Charles Péguy en Essonne (1898-1913)</i>	41
MARTIN Michel, <i>Les métiers du cuir autour d'Étampes, du XII^e siècle à la Révolution</i>	47
CHRIST Bernadette et Xavier, <i>La Chapelle de Varennes à Valpuiseaux</i>	65
DAVOINE René, <i>Les Joly de Fleury à Fleury-Mérogis</i>	73
BÉNARD Alain, <i>La pierre dressée de La Mère au Loup à Mondeville</i>	81
OLIVE Monique, CHRISTENSEN Marianne, PIGEOT Nicole, TABORIN Yvette, <i>Le site magdalénien d'Étiolles en 2011</i>	85
Notes archéologiques.....	131
Patrimoine architectural	135
Bibliographie.....	149
Chronique	167
Nécrologie	191